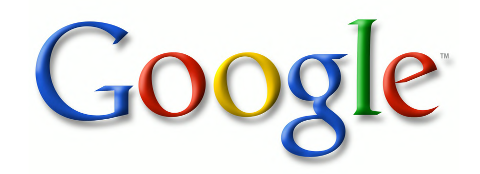



INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR DÉJA PUBLIÉS.

Histoire du prix Volney, 1833, in-4°, 4 planches.

Éclaircissements sur la destination de trois zodiaques, 1839, in-4°, avec une planche.

Notice sur le château seigneurial d'Issy, connu sous le nom de *Château de Childebert*, 1841, in-8°, avec une belle planche.

Mémoire sur l'influence réciproque du symbolisme religieux et des arts d'imitation, 1842, in-8°.

Mémoire sur l'influence du paganisme sur la morale publique des peuples anciens, 1842, in-8°.

Mémoire sur l'origine de la dignité royale et de ses insignes, 1844, in-8°.

Sous presse :

Recherches historiques, etc., sur le symbole de la CROIX, et ses rapports avec le dieu SÉRAPIS.

Cours sur les religions comparées et les hiéroglyphes égyptiens.

Imprimerie de HENNUYER et C°, rue Lemercier, 24. Batignolles.

ESSAI

SUR LE

SYMBOLISME ANTIQUE

D'ORIENT,

PRINCIPALEMENT

SUR LE SYMBOLISME ÉGYPTIEN;

CONTENANT

LA CRITIQUE RAISONNÉE

DE LA TRADUCTION DU PASSAGE DU CINQUIÈME LIVRE DES STROMATES DE S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, RELATIF AUX ÉCRITURES ÉGYPTIENNES,

DE M. LETRONNE, MEMBRE DE L'INSTITUT;

PAR M. DE BRIÈRE,

Lauréat de l'Institut, membre des Académies royales de Toulouse et de Marseille, de la Société Asiatique, de la Société de Géographie, de la Société de l'Histoire de France, de la Société Ethnologique, de la Société pour la conservation des monuments français, séant à Caen; de la Société archéologique du Midi, séant à Toulouse; de la Société des Antiquaires de la Morinie, séant à Saint-Omer; et des Sociétés d'agriculture, sciences et arts de Douai et de Châlons; ancien membre de l'Institut historique; auteur de divers ouvrages et mémoires scientifiques; faisant chaque année, depuis 1837, un *Cours public et gratuit, historique et monumental*, sur les RELIGIONS ANCIENNES COMPARÉES et les HIÉROGLYPHES ÉGYPTIENS.

Accompagné d'une planche lithographiée par Gendré.

Interrogez les traditions; étudiez les sciences sacerdotales; recherchez les IDÉES ANTIQUES.

PARIS.

B. DUPRAT, libraire, rue du Cloître-Saint-Benoît, 7.
A. BERTRAND, rue Hautefeuille.
RENOUARD, rue de Tournon, 6.
GIDE, rue des Petits-Augustins, 5.
Ve GILBERT, rue Jacob, 38.
CHAMEROT, galerie d'Orléans, au Palais-Royal.

1847

ESSAI

SUR LE

SYMBOLISME ANTIQUE D'ORIENT,

PRINCIPALEMENT

SUR LE SYMBOLISME ÉGYPTIEN.

La critique que je publie en ce moment est préparée depuis six ans; elle a été exposée chaque année par moi dans mon Cours sur les *Religions anciennes comparées*, et les *Hiéroglyphes égyptiens* (1). J'avais pris la résolution de ne la faire paraître que dans le grand ouvrage qui s'imprime; mais j'ai jugé enfin qu'il valait mieux la faire imprimer à part, afin d'appeler plus fortement l'attention du public sur un point de doctrine fort important, et de faire apprécier un travail que l'on ne saurait bien juger aujourd'hui.

Plusieurs savants ont déjà attaqué la traduction qui fait l'objet de cet opuscule; mais ces attaques ne m'ont nullement satisfait. Ceux qui les ont entreprises n'avaient pas mieux saisi que

(1) Peu de personnes, parmi les studieux de l'antiquité, ignorent l'existence de ce Cours de dix années, fruit d'immenses recherches, et plus encore de profondes réflexions. Quelques mauvaises passions s'en étant émues, on a tenté de m'empêcher de le tenir. J'ai eu à éprouver, à cette occasion, toutes les vexations que la rancune, la jalousie, le mauvais vouloir, et l'esprit de coterie peuvent susciter. Dans ma carrière scientifique, j'ai éprouvé bien des dégoûts, et je n'ai reçu aucun dédommagement pour mes peines et mes dépenses. Il est vrai qu'en 1837, j'obtins à l'Institut le *Prix-Volney* : mais on ne sait pas toutes les INTRIGUES qu'il m'a fallu surmonter pour l'avoir. L'*Histoire du Prix-Volney*, publiée en 1833, atteste une injustice criante, dont, quelques années auparavant, j'avais été victime, et dont on ne m'a point pardonné la révélation. Peut-être, quelque jour, mettrai-je tout cela sous les yeux du public, pour l'amuser un peu.

M. Letronne le vrai sens de saint Clément d'Alexandrie, et ils n'ont pu que remplacer des erreurs par d'autres erreurs. En présentant cette critique, que quinze ans d'études et six années d'expériences n'ont fait que confirmer, je crois pouvoir espérer que l'Europe savante me donnera gain de cause.

Un grand nombre de traductions de ce fameux passage ont été publiées depuis soixante ans. Pour mon compte, j'en connais plus d'une dizaine; mais aucune d'elles, j'ose l'affirmer, n'est exacte ni positive.

L'intelligence de saint Clément ne tient pas uniquement à la connaissance du grec; elle dépend de la connaissance de la matière : l'helléniste le plus habile rendrait mal le fameux passage, s'il ne savait pas d'avance ce qu'il doit y retrouver.

C'est parce que les savants ont tous, en général, une idée fausse de la méthode hiéroglyphique, qu'ils n'ont pu parvenir à mettre d'accord les auteurs anciens qui en ont parlé. Cette idée fausse tient à plusieurs causes.

1° La plupart des savants ne sont point assez avancés dans l'étude des religions anciennes, pour leur reconnaître une commune origine (1); et ils ne comprennent nullement la raison des dogmes et des cultes de l'antiquité. Les uns n'ont pu parvenir qu'à une métaphysique obscure et inintelligible, qui ne se rapporte à rien, et qui n'explique rien : les autres ne voient partout que le soleil et la lune; avec cette seule donnée, ils expliquent tout. Mais en toutes choses, on voit toujours les uns et les autres prendre le sens mystique et vague, de préférence au sens littéral et rationnel.

(1) Les religions anciennes ne différaient guère que par le culte; mais la croyance était la même partout, parce qu'elle reposait sur des doctrines scientifiques, communes à tous les prêtres d'Orient.

Le culte différait, parce qu'il s'adressait à des êtres plus ou moins directement en rapport avec les choses qu'on voulait produire. Les Egyptiens rendaient un culte aux dieux et aux esprits inférieurs, tels que les anges, les démons, etc. Les Chaldéens ne rendirent de culte qu'à l'ordre seul des dieux. De là provint facilement le culte d'un seul Dieu, du chef, du Dieu des dieux, du Dieu Seigneur, ainsi que le dit la Bible.

2° Ils ne connaissent nullement les *Sciences sacerdotales*, qui formaient le patrimoine exclusif et la puissance des prêtres ; et le peu que quelques-uns d'entre eux en savent, est trop peu étendu, pour en faire une application utile à l'explication des religions anciennes (1).

3° Ils ignorent presque tous que les prêtres de l'Orient avaient entre eux un idiome commun, de haute antiquité, et que c'était la langue de la science et de la religion ; que cet idiome passait pour une langue théurgique, magique et efficace ; qu'elle était la cause première des effets surnaturels, et l'instrument de la puissance des prêtres sur les divinités. L'influence des paroles magiques ayant cessé depuis longtemps d'être reconnue parmi nous, je n'ai jamais trouvé un savant à qui je pusse faire entendre ce point important de l'histoire du Paganisme. J'aurais été beaucoup mieux compris, il y a deux ou trois cents ans, qu'aujourd'hui ; parce que, dans ce temps-là, une grande partie des idées antiques circulaient encore dans le monde.

4° Ils ne savent pas que cette langue était reproduite par les hiéroglyphes ; et que les hiéroglyphes étaient aussi théurgiques et magiques, à cause de la langue qu'ils représentaient.

5° Ils ignorent que les prêtres avaient deux méthodes pour exprimer les principes de leurs sciences, principalement de la théologie. La première méthode, *imitative des paroles*, complète et détaillée, au moyen de laquelle les propositions étaient exprimées *in extenso* : c'est ce que nous appelons les hiérogly-

(1) Cette ignorance, née du peu d'importance qu'ils attachent à la connaissance des sciences sacerdotales, produit un effet déplorable. Tandis que les savants explorateurs en Orient recherchent des recueils de poésies, qui sont sans intérêt ; des traités d'histoire, qui n'apprennent rien de nouveau ; des inscriptions monumentales, que personne ne sait lire ; et des bas-reliefs, que personne ne comprend, ils négligent les recherches sur les superstitions antiques, conservées dans les traités d'astrologie et de magie, et dans une foule de pratiques et d'opinions en vigueur encore dans l'Orient. C'est là cependant que se trouve une mine d'observations curieuses, et de comparaisons utiles pour l'étude des religions anciennes. Mais point : les savants méprisent toutes ces choses, à peu près comme le font les mahométans ; mais ils n'ont pas comme ceux-ci le motif du fanatisme.

phes des textes. L'autre, sommaire et mnémonique, *imitative des pensées;* où les préceptes des sciences n'étaient indiqués que par des images composées : cette dernière employait les grandes images, les idoles, et était à l'usage des savants consommés. Ce sont les figures emblématiques des dieux.

6° Ils ne savent pas que la langue sacrée et l'écriture hiéroglyphique existaient chez tous les peuples où les sciences sacerdotales et la magie s'étaient introduites : chez les Phéniciens et les Chaldéens, par exemple (1).

Ainsi chercher le copte dans les hiéroglyphes, c'est augmenter la difficulté que présente le déchiffrement des symboles.

Tout ce que je viens de dire est historique : mais les savants qui ont résolu d'expliquer les symboles égyptiens par le copte, et qui n'ont pu y parvenir, ne se sont mis nullement au courant de ce que l'antiquité enseigne ; ils en savent bien plus qu'elle : ils ont même le courage de le dire (2). Dans cette pensée, ils se réjouissent ; et se croyant parvenus à l'apogée de la science, ils regardent avec pitié ceux qui n'ont point marché sur leurs traces. Le fait est qu'ils ne savent rien, ou fort peu de chose.

Beaucoup moins présomptueux, j'ai cru devoir interroger

(1) L'existence d'une langue et d'une écriture sacrées, communes aux prêtres des diverses nations, et véhicule des sciences sacerdotales, dérange beaucoup les savants du jour, qui ne rêvent que le copte, et voient dans les hiéroglyphes un copte ancien, qui n'a presque pas de rapport avec le moderne. C'est un copte de convention, retrouvé dans un système du même genre. La langue sacrée faisait des miracles ; ce pauvre copte n'en a pas fait jusqu'à ce jour. Le monument de Rosette est toujours là, avec sa grande page hiéroglyphique tout à fait incomprise. Mais voici quelque autre chose. Les Ethiopiens, pères des Egyptiens, avaient les hiéroglyphes et n'avaient pas le copte. Eh bien, on dira que jadis il en était autrement; et que les Ethiopiens ont donné le copte tout entier aux Egyptiens, sans en rien garder pour eux.

(2) Nos savants avancent toujours et ne reculent jamais. Je vis un jour un professeur rejeter, comme supposés, une trentaine d'ouvrages des plus authentiques, et appartenant aux auteurs anciens les plus accrédités; parce que ces ouvrages contrariaient ses opinions scientifiques.

Un autre a eu le talent de reconnaître, dans Horapollon, quatre-vingt-huit articles interpolés, sur cent soixante-dix-huit; juste la moitié : quelle profonde sagacité !

cette antiquité sur tous les points qui font l'objet de mon Cours; et les personnes qui ont eu mon programme entre les mains, ont pu juger sur quel immense terrain mon plan se développe. Il n'y a cependant pas un seul objet étranger ou inutile : tant est vaste la matière qui se rapporte aux religions anciennes, et qu'il est nécessaire de connaître pour les comprendre (1).

J'ai lu beaucoup d'ouvrages modernes qui traitent des religions païennes; je n'en ai pas vu un seul qui fût à la hauteur de son sujet. On ne peut pas se faire une idée d'une ignorance pareille, parmi des hommes qui se piquent si fort d'être savants; mais comme elle est à peu près générale, et que les uns n'y voient

(1) Voici le plan général de mon Cours: il se divise en deux parties; chacune d'elles se partage en deux divisions, et chaque division en plusieurs sections.

1re Partie : SACERDOCE ANCIEN. 1re *division* : Personnel : *Origine*, *hiérarchie* et *mœurs* des prêtres, philosophes et initiés des divers peuples. 2e *division* : Sciences et arts cultivés particulièrement par les prêtres (sciences dites *humaines*) : — 1° *Langue sacrée*, ou langue des prêtres et des initiés, ou *Hammunéens*, commune aux prêtres des diverses nations. — 2° *Ecritures égyptiennes* : leur division, leurs systèmes. — 3° *Recherches* des éléments de la langue sacrée. — 4° *Physique sacrée* : Cosmologie, météorologie, histoire naturelle, alchimie. — 5° *Astrologie et astronomie* : développement de leurs principes, conjonctions; grandes périodes, *croix astrologique*. — 6° *Chronologie ancienne*. — 7° *Magie*. — 8° *Divination* : leurs diverses branches. — 9° *Mystères*. — 10° *Cabale*, et *nombres pythagoriques*.

2e Partie : RELIGIONS. 1re division : Dogmes (sciences dites *divines*). — 1° Systèmes religieux. — 2° Divinités, les animaux sacrés, les plantes sacrées. 3° Psychologie. — 4° Mythologie. — 5° *Théologie* ou *théosophie*. — 6° *Origine de la philosophie occidentale*. — 2e division : Culte. — 1° Edifices et ustensiles consacrés au culte. — 2° Actes religieux, et objets symboliques employés dans les cérémonies du culte.

Ainsi, le prêtre est le créateur des religions païennes : les sciences sacerdotales sont ses moyens : les dogmes formulent sa pensée; le culte est l'action résultant de cette pensée.

Au milieu de ces immenses recherches, sont jetées des considérations sur les propriétés du langage et de l'écriture, par rapport à l'expression des idées; des recherches sur l'origine des écritures; des critiques de tout genre, etc.

Voilà comment il faut procéder, lorsqu'on veut raisonner avec justesse sur les religions anciennes, et parvenir à établir une doctrine positive. Il est facile de voir combien cette méthode est différente de celle que suivent les savants du jour.

pas plus clair que les autres, ils vivent très-bien ensemble, et même s'admirent réciproquement (lorsqu'ils ne se dénigrent pas réciproquement).

Et en effet, qu'est-ce que l'on trouve dans ces ouvrages, pour la plus grande partie ? Une immense érudition, mais point de véritable science (1).

D'abord, il n'y a point, pour l'explication des religions anciennes, de doctrine déterminée, reconnue, acceptée, commune (2). Chaque savant se fait, par rapport aux religions, prises soit en

(1) Les savants se sont avisés un jour de retrancher des hiéroglyphes tous les *poissons de mer*, et particulièrement le *crabe* : leur motif était que, selon Plutarque, les Egyptiens haïssaient la mer, qu'ils comparaient à Typhon, l'assassin d'Osiris. « Qu'ainsi les prêtres égyptiens n'avaient pas dû permettre la représentation des objets qui se rapportent à la mer. » Armés de ce puissant argument, et du fameux nom d'*Aotocrator*, qui n'a jamais pu exister sur le zodiaque de Dendérah, comme on s'en est assuré, les savants ont déclaré que le zodiaque égyptien, où l'on aperçoit un *crabe*, n'avait pas été inventé par les Egyptiens, mais PAR LES GRECS. (Les Grecs inventeurs d'hiéroglyphes !) Selon les savants, le passage d'Horapollon, qui parle du crabe, a été interpolé. (C'est l'un des quatre-vingt-huit.)

Mais si, comme le dit le même Plutarque, les Egyptiens représentaient Typhon lui-même, pourquoi n'auraient-ils pas représenté la mer ; et surtout un pauvre poisson, tout à fait innocent de la mort d'Osiris ? et comment les prêtres, s'ils avaient proscrit la représentation des poissons, auraient-ils permis qu'on en figurât dans les temples ? et de quelles figures le zodiaque égyptien était-il composé originairement?

C'est avec de pareilles idées qu'on dénature les traditions, et qu'on endoctrine l'Europe.

Lucien affirme positivement que les Egyptiens ont inventé le zodiaque et les figures qui y sont représentées. Quand on connaît un peu la signification des symboles, on n'en saurait douter. Diodore affirme qu'ils le connaissaient de haute antiquité. Horapollon nous apprend que les Egyptiens désignaient la crue du Nil par un *Lion*, parce que cette crue a lieu lorsque le soleil entre dans le signe du Lion ; et que, dès l'antiquité, on donnait aux fontaines destinées à conduire les eaux du Nil, la forme d'un lion (comme la fontaine de l'Institut), en manière *de prière* pour une grande abondance d'eau. C'était la représentation du lion qui était elle-même une prière efficace : c'était en raison du grand principe de l'IMITATION : mais les savants ne comprendront pas cela.

(2) La lecture des hiéroglyphes et celle des cunéiformes ne nous ont apporté aucune lumière sur les religions égyptiennes et persanes, ni sur les sciences sacerdotales. Tout est resté au même point, et nous ne savons rien de plus qu'auparavant.

masse, soit isolément; sur leurs symboles, sur les noms, les fonctions des divinités, etc.; un système à sa manière : il développe ce système, sans s'inquiéter si ses idées s'accordent avec celles de ses confrères. Cette variation existe dans les détails comme dans l'ensemble; chacun choisit, arrange, explique ses faits, comme il le juge à propos, et en tire les conséquences qu'il veut. Il s'ensuit qu'il n'y a ni unité, ni positif, dans tout ce qu'on enseigne. Il y a anarchie complète, par manque de direction, de base, de point de départ, de boussole, de phare : c'est tout ce qu'on voudra, mais ce n'est pas un enseignement régulier, comme celui de toutes les autres branches des connaissances humaines : les éléments de la science existent certainement; mais ils ne sont point réunis et coordonnés, et la science n'a pas de forme (1).

C'est ce manque de principes, et surtout de principes communs à tous, qu'on doit reprocher aux ouvrages dont je parlais tout à l'heure. Certains de ces ouvrages ne sont que des abîmes

(1) Deux savants du premier ordre justifient ce que je viens de dire. L'un prétend, avec raison, que les symboles qu'on rencontre sur des monuments appartenant à des peuples divers, mais dont l'identité est évidente, proviennent de la même source, et expriment les mêmes idées : l'autre, au contraire, suppose que chaque peuple a inventé ses symboles, selon ses besoins; et que le rapport qui existe entre les symboles de peuples divers, n'est que fortuit. Faute de bonnes raisons pour convaincre son contradicteur, ces deux savants n'ont pu s'accorder. Affirmons que, s'ils avaient étudié l'histoire des religions anciennes, ils auraient aujourd'hui la même manière de voir; parce qu'ils se seraient nourris des mêmes principes. Ajoutons que la concordance des mêmes symboles est un fait plus curieux qu'utile, si l'on ne le rapporte pas à l'origine des religions; et que ce fait se suppose tout naturellement, lorsqu'on a reconnu la base commune. Ajoutons encore que cette *archéologie comparée*, comme on l'appelle, ne nous apprend rien de nouveau. Les savants, qui ne sont point en état de nous expliquer la nature ni la signification d'un symbole, ou le rôle d'une divinité, trouvent bien plus facile de mettre sous nos yeux tous les monuments où ces objets apparaissent; cela n'exige que quelques comparaisons, et pas la moindre connaissance, pas la moindre étude. Mais tâcher de se rendre compte, d'une manière rationnelle, de la forme, du nom, de la valeur d'un symbole, ou de la nature d'une divinité; et rapporter tout cela aux grandes idées antiques, c'est une chose bien autrement difficile, et que l'on n'entreprend pas.

ténébreux d'une philosophie nébuleuse, dont l'œil le plus pénétrant et le plus exercé a peine à apercevoir le fond : d'autres sont des labyrinthes de faits dans lesquels les auteurs se sont embarrassés, et dont ils n'ont su comment se tirer, faute d'un fil conducteur qui les aidât à en sortir : d'autres encore ne sont que des amas énormes de monuments de tous genres, et surtout, de *longues enfilades* de médailles ; livres immenses, composés à propos d'une question de détail, qui pourrait tenir dans quelques pages ; tandis que la question principale n'est point résolue, et même est tout à fait négligée : enfin d'autres, plus compréhensibles, plus saisissables, mieux entendus, établis avec art, où les faits sont exposés avec méthode et clarté ; mais où la doctrine porte à faux, parce qu'elle repose sur des opinions préconçues, et non pas sur l'examen intime et la juste appréciation des choses.

Or, que manque-t-il aux auteurs de ces ouvrages? les IDÉES ANTIQUES.

J'appelle IDÉES ANTIQUES, les opinions qu'avaient les Orientaux sur la nature, les propriétés, l'action et la relation des choses. Ces opinions, qui s'étaient infiltrées en partie dans l'Occident, mais qui n'existent plus nulle part, à cause de la disparition du paganisme, sont formulées très-nettement dans les sciences sacerdotales, et se dégagent aisément par l'examen attentif et la comparaison des choses. Ces opinions sont en quelque sorte l'âme et la vie des faits religieux et scientifiques : c'est l'oxygène, extrait de l'air et absorbé par la respiration, qui entretient l'existence. Réduites en préceptes, elles forment un corps de doctrine, indispensable pour entendre l'histoire des temps primitifs, et les religions anciennes.

Il faut donc s'identifier avec les anciens, et en quelque sorte penser comme eux ; c'est aussi ce que j'ai fait. Mais on doit vraiment déplorer la légèreté avec laquelle des hommes, recommandables par leur savoir et leurs talents, traitent ces hautes questions archéologiques.

La *Philologie comparée* (non pas seulement celle qui se borne

à nous dire qu'un mot passé d'une langue dans une autre se termine en *t*, tandis que dans la première il se terminait en *s*, mais encore celle qui s'attache aux *idées représentées par les mots*, et qui les suit dans leurs diverses phases), est un grand moyen d'explication des religions anciennes : malheureusement, les explicateurs des religions, plutôt hellénistes ou latinistes qu'orientalistes, et plutôt grammairiens que philologues, négligent cet utile moyen. Ils ne dépassent jamais le sens historique, et ne peuvent pénétrer dans les mystères de la linguistique sacrée. Dès lors leurs études sont tout à fait stériles pour nous, et ne nous apprennent rien de nouveau et d'utile. Nous n'en savons pas plus qu'auparavant(1).

Dirigée par les *idées antiques*, la philologie comparée sera un auxiliaire puissant pour retrouver la LANGUE SACRÉE, sans laquelle on ne peut rien entendre aux symboles. Je donnerai tout à l'heure un exemple de la comparaison des langues, à propos des sources de la langue sacerdotale; et l'on verra là un aperçu des avantages de la philologie comparée (2). J'en ferai usage aussi dans mes recherches sur *la Croix* et *Sérapis*, et sur les monuments de *Mithras*.

(1) L'étude des langues se divise en deux genres : en grammaticale et en philologique. Les grammairiens, occupés à traduire et à composer, ne voient dans une langue que des mots et des phrases, la grammaire et le dictionnaire, des thèmes et des versions : ils déclinent et conjugent; voilà tout. Pour eux, un idiome est une chose parfaitement invariable. Les philologues, au contraire, étudient les effets du temps sur les langues, et comparent les divers idiomes entre eux, pour connaître leurs rapports, et les transformations qu'ils ont subies. C'est aux grammairiens coptes qu'est échu le lot d'appliquer le système de Champollion au déchiffrement des hiéroglyphes. Aussi, on les voit transportés de joie, lorsque, à l'aide de ces *tortures* violentes qu'ils donnent aux symboles, ils sont parvenus à retrouver quelqu'une des *formes intimes* du copte moderne, dans des inscriptions qu'ils supposent appartenir aux temps voisins du déluge : ils croient avoir véritablement saisi le sens des symboles.

(2) Donnons ici un éloge à M. Frédéric Portal. Sa recherche du sens des *symboles égyptiens*, dans *la langue hébraïque*, fondée sur l'identité des mystères religieux des deux peuples, d'après saint Clément d'Alexandrie, est une idée heureuse, qui le conduira à des résultats importants, s'il sait en profiter. J'aurais désiré, cependant, qu'il eût généralisé davantage sa pensée,

Je ne prétends nullement porter atteinte à la haute réputation scientifique de M. Letronne ; elle est établie sur des bases trop solides, pour qu'on puisse l'ébranler : cependant j'émettrai cette opinion, que l'honorable académicien n'a point examiné assez à fond les questions qui se rattachent aux religions anciennes(1).

Au reste, je dis ceci, non point pour accuser M. Letronne, mais plutôt pour le disculper ; et pour faire voir, par un illustre exemple, comment ces choses sont comprises par les savants du jour : M. Letronne n'est ici qu'un type, qu'un SYMBOLE.

Je crois donc que, jusqu'à présent, saint Clément d'Alexandrie n'a jamais été ni compris, ni convenablement traduit ; j'ai la conviction d'en avoir saisi parfaitement le sens ; et c'est dans cette conviction, que je présente mon travail à l'Europe savante. Puissé-je obtenir le prix que j'ambitionne le plus, son approbation.

En 1838, je fis distribuer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, des lithographies qui, entre autres choses, représentaient le *système hiéroglyphique des Égyptiens*, d'après les auteurs anciens comparés (on le verra tout à l'heure), et les témoignages relatifs à *la langue sacrée* en Égypte et hors de l'Égypte.

et qu'il eût reconnu l'universalité du principe des religions anciennes. Au reste, qu'il marche droit et ferme, et ne se laisse point effrayer par les cris de l'opposition. Je lui donnerai encore le conseil de se renfermer un peu plus dans les traditions antiques, et de ne pas donner raison à un auteur moderne contre les auteurs anciens. Il s'est évidemment trompé, lorsque, sur la foi de Champollion, il a attribué à la branche de palmier la signification d'*année* ; et qu'il a condamné Horapollon, qui affirme que le *rameau de palmier* désigne le *mois*. L'auteur égyptien s'explique de manière à justifier son assertion, lorsqu'il ajoute : « Que le palmier produit *chaque mois* un rameau, et qu'un palmier entier marque l'*année*. » Or, en copte, *bet* signifie rameau de palmier ; et *abot*, le mois. Cette homonymie vient nécessairement du symbole.

(1) Je suis vraiment fâché de me mettre ainsi en hostilité ouverte avec M. Letronne ; car j'ai pour lui beaucoup d'estime, et même une sorte d'affection. Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui ; et si je l'ai attaqué dans mon Cours, ce n'a été que par une nécessité de position, qu'il a dû comprendre. Mais, tout en l'attaquant, je lui ai rendu justice : j'ai toujours reconnu en lui une intelligence supérieure, et une grande clarté d'élocution

Ces tableaux ne firent aucun effet sur l'esprit des honorables académiciens, tant ils étaient prévenus d'avance. Quelque temps après, je demandai à lire un mémoire sur la langue sacrée en Égypte; il me fut impossible d'être admis à la lecture : cependant rien n'était plus clair, ni plus positif; et le président de la Compagnie me dit qu'il avait trouvé mon mémoire fort curieux et fort intéressant. Mais l'Académie ne croyait point à la langue sacrée; et alors, comme toujours, j'avais tort d'avoir raison. C'est que les membres de cette Académie, quoique tous doués d'une haute capacité et de grands talents, mais étrangers pour la plupart aux matières dont je m'occupe, ou ne les ayant étudiées que superficiellement, n'étaient pas en état de comprendre mes travaux, et de les apprécier à leur valeur. Ç'a été une vraie calamité pour moi (1).

L'exposé des traditions antiques sur l'existence de la langue sacrée en Égypte et hors de l'Égypte, forme un gros mémoire

sans parler de sa vaste érudition, que personne ne méconnait. Je suis convaincu que l'honorable académicien que je combats partagerait aujourd'hui ma manière de voir, s'il avait porté ses recherches sur les mêmes sujets que moi, et s'il avait étudié à fond les *idées antiques*; mais, concentrant son attention sur le système de Champollion, il n'a pas regardé ailleurs; c'est ce que je dois vivement regretter.

Je ne fais pas une guerre personnelle à M. Letronne : je lui ai donné raison dans mon Cours, lorsqu'il a soutenu que les représentations zodiacales de l'Egypte appartenaient à l'astrologie, et non pas à l'astronomie; parce qu'il était, selon moi, dans le vrai, et dans les *idées antiques*; mais je lui ai donné tort, lorsqu'il a avancé que les signes du zodiaque ne sont pas d'origine égyptienne, mais d'origine grecque; et que la précession des équinoxes était inconnue dans le monde savant, avant Hipparque : parce qu'alors il était, selon moi, dans le faux, et mettait de côté les traditions et *toutes les idées antiques*. Le cours qu'il fit en ce sens eut beaucoup de succès; et je fus le seul de ses auditeurs qui aperçus le défaut de son système.

(1) Les savants n'ont jamais pensé qu'il existât une langue sacrée dans l'Orient; encore moins que cette langue fût identique avec celle des Egyptiens : dès lors, l'existence de cette langue, en Egypte, n'est plus qu'une anomalie sans motif, qu'il est facile de nier; surtout lorsqu'on passe sur les auteurs qui l'affirment.

que je publierais particulièrement, s'il ne rentrait pas de droit dans mon ouvrage sur les *Religions anciennes comparées*. La communauté de la langue sacrée, prouvée par les témoignages anciens, demande pour se justifier l'*histoire du Sacerdoce*; et toutes les traditions sur cette langue sont beaucoup mieux comprises, quand on part de l'idée de l'origine commune des religions et des sciences sacerdotales. Je prie donc les personnes qui n'auraient point assisté à mon Cours, et qui, par conséquent, n'ont point eu sous les yeux les preuves de l'existence de la langue sacrée, de suspendre à cet égard tout jugement défavorable, et d'être bien convaincues qu'il n'y a rien de plus authentique. En attendant, je mets sous leurs yeux l'indication des auteurs qui ont parlé de cette langue. C'est le sujet du tableau ci-après.

RÉSUMÉ *des passages d'auteurs anciens, relatifs aux langues et aux figures sacrées en usage parmi les prêtres et les initiés.*

	LANGUES ET ÉCRITURES NATIONALES.	LANGUES, ECRITURES ET FIGURES SACRÉES.
Héliodore.	Chez les ETHIOPIENS, Ecriture populaire.	Ecriture royale ou peut-être angélique (la même que l'écriture hiéroglyphique).
George le Syncelle.	EN EGYPTE. αι δυο γλωσσαι των Αιγυπτιων. Les deux langues des Egyptiens (du temps de Cécrops).	ἱερα φωνη. Langue sacrée.
Manethon.	κοινη διαλεκτος. Langue vulgaire.	διαλεκτος ιερα. Lange sacrée. ἱερα γλωσσα. Langue sacrée.
Diodore de Sicile.		ιδια διαλεκτος των Αιγυπτιων. Langue propre des Egyptiens. ιεροι λογοι. Discours sacrés.

	LANGUES ET ÉCRITURES NATIONALES.	LANGUES, ECRITURES ET FIGURES SACRÉES.
Jamblique (*de Mysteriis*).	οικεια. La langue propre de la nation. (Le passage de Jamblique, appartenant à la 7e section, est fort long et fort explicatif ; j'en ai tiré un grand parti dans mon cours. La langue sacrée est dite étrangère par Jamblique, et préférée par les dieux à la langue du pays. Il dit que cet idiome est fort ancien et de première origine.	διαλεκτος όλη των ιερων εθνων, ὥσπερ Αιγυπτιων και Ασσυριων. La langue entière de l'ordre des prêtres, tels que les prêtres égyptiens et ceux des Assyriens. γλωσσα των φιλοσοφων. La langue des philosophes (ou des prêtres). φωνη των ιερεων. La langue des prêtres.
	Quand on a lu ce passage, on ne comprend plus l'obstination des savants qui nient l'existence d'un idiome sacré, et qui ne rêvent que le copte. L'absurdité est trop sensible.	
Jamblique et Plutarque.		ἀμουν, signifie *caché* dans la langue des Egyptiens (c'est le nom donné aux prêtres).
Porphyre.		πατρια φωνη. La langue héréditaire ou la langue des Pères (nom donné aux prêtres) : la même que parlaient entre eux les disciples de Pythagore. γλωσσα των Αιγυπτιων. La *langue des Egyptiens*, apprise chez les prêtres, et qui servit à Pythagore de moyen de communication avec les prêtres chaldéens, hébreux et arabes.
Lucien.		ιερα ονοματα. Noms ou paroles sacrées.
Tacite.		*Patrius sermo.* Langage des Pères ou antique.
Hermès.		πατρια φωνη. La langue des Pères, très-claire et très-énergique.

	LANGUES ET ÉCRITURES NATIONALES.	LANGUES, ECRITURES ET FIGURES SACRÉES.
Saint Clément, d'Alexandrie.		Αιγυπτιων (ιερεων) φωνη. La langue (des prêtres) égyptiens (usitée dans les temples). θεολογουμενοι μυθοι. Histoires ou récits en langue sacrée.
Lucain.		*Magicæ linguæ.* Langue ou paroles magiques (exprimées par les hiéroglyphes).
Origènes.		τα πατρια γραμματα. Les lettres des Pères. τα γραμματα θεια. Les lettres divines, les figures des dieux, sur lesquelles les prêtres dissertaient.
Inscription de Rosette, désignant les trois langues en usage en Egypte.	εγχωρια γραμματα. Les caractères des habitants, représentant la langue vulgaire. ελληνικα γραμματα. Les caractères grecs, exprimant la langue grecque.	ἱερα γραμματα. Les caractères sacrés, représentant la langue sacrée.
	(Les trois langues, hébraïque, grecque et latine, de l'écriteau de Jésus-Christ, sont désignées par leurs écritures; voyez l'évangile de saint Luc.)	
Synesius.	γλωσσα εςια. La langue domestique (ne peut pas faire agir les dieux.)	ὑποβαρβαριζων ελκυσε οσα των θεων. En parlant une langue étrangère on fait agir les dieux.
Philon le Juif.	A BABYLONE ET EN ASSYRIE.	(Voyez plus haut Jamblique.) ἀλλογενης και ἀλλοφυλος γλωσσα χαλδαισουσα των μετεωρολεσχων περι ἀστρονομιαν. La langue étrangère employée par les Chaldéens astronomes.
Daniel.	Langue syriaque.	Langue des Chaldéens. Ecriture des Chaldéens.

	LANGUES ET ÉCRITURES NATIONALES.	LANGUES, ÉCRITURES ET FIGURES SACRÉES.
Cassiodore.		(Ecriture chaldéenne), les hiéroglyphes des obélisques communs aux Egyptiens et aux Chaldéens.
Hygin.		Les Chaldéens et les Egyptiens ont les mêmes signes du zodiaque.
Aristote.		Ils ont les mêmes signes symboliques. (Voyez le vase de Caylus.)
Philon de Biblos.	CHEZ LES PHÉNICIENS. Livres écrits dans les caractères secrets des Ammonéens (nom donné aux prêtres). Voyez le monument de Carpentras, et des médailles de Cossira, portant des figures égyptiennes et des légendes phéniciennes.	
Josèphe.	CHEZ LES HÉBREUX.	Le nom de Dieu écrit en caractères sacrés.
Chron. d'Alexandrie		(Scarabée trouvé dans le temple.)
Isaïe.	Ecriture claire.	Langue des érudits.
Jonathas.	Langue vulgaire, langue troisième.	Langue du sanctuaire.
Saint Paul.	Langue des hommes.	Langue des anges. Langue du troisième ciel, incompréhensible aux hommes.
Eustathe.	Chez les SCYTHES.	Figures hiéroglyphiques.
J. Lydus.	Chez les ETRUSQUES.	Ecriture antique et religieuse.
	Chez les GRECS.	
Homère.	Langue des hommes.	Langue des dieux.
Platon.		Tablette hiéroglyphique du tombeau d'Alcmène.
J. de Meurs.	(Les trois mots *conx*, *om*, *pax*, prononcés par les initiés aux mystères de Cérès, et communs aux Grecs, aux Egyptiens et aux Indiens.)	
	Chez les MAHOMÉTANS.	
Mahomet.	La langue arabe, dans laquelle *le Coran* a été traduit par Dieu.	La langue céleste, dans laquelle le Coran est écrit sur une table gardée par des anges.

Enfin, quelle est la langue sacrée? existe-t-elle encore? Je crois qu'à l'état de langage complet, elle n'existe plus; mais le peu de mots qu'on en rencontre dans les auteurs anciens, offrent de l'analogie avec des mots de même signification, appartenant, soit au sanscrit, soit au chaldéen, soit à l'arabe, soit à l'éthiopien, soit au copte, etc. Ainsi le dieu *Seth*, dont l'*os* est de fer, a du rapport avec le sanscrit *sitá*, fer (d'où le grec *sideros*): *athor*, ou *thor*, la vache ou le bœuf, est évidemment le chaldéen *thor* : *Phar'ho* (Pharaon), titre du roi d'Égypte, vient évidemment de la même racine que l'arabe *far'h*, être au sommet, être prince ou chef. *Rahamessès*, ou *rahamestès*, est facile à retrouver dans *rahametsès*, l'implacable; de *raham*, miséricorde. *Miamoun*, surnom d'un Ramessès, est l'arabe *miamoun*, fortuné; de *iaman*, la main droite : (de là *manus* et *bonus*, la justice et la vérité, la bénédiction, *amoun*) : *sothis* est l'arabe *chout*, revenant au point de départ. *Thooût* en copte, est l'arabe *soout*, un mélange. *Thoou* est l'arabe *soou*, un monceau, un tas : *tât* et *tout*, un serpent; le serpent de Mercure : *south*, aboyer, parce que Mercure était représenté aussi par un chien.

Cette langue sacrée a eu de nombreuses ramifications; en voici la preuve. Horapollon (1, 36) nous apprend que, lorsque les prêtres égyptiens voulaient désigner les *lettres*, ils représentaient l'*encre*, le *jonc* pour écrire, et le *crible*. Les *lettres*, parce que les deux premiers objets sont nécessaires pour écrire; le crible, parce qu'il est fait de *jonc*, et sert à faire du *pain*. Ils prouvent, par là, que celui qui reçoit la nourriture, apprendra les lettres, et que s'il ne la reçoit pas, il devra apprendre autre chose. C'est pourquoi l'instruction s'appelle *nourriture complète*, Ces mêmes signes désignaient l'*hiérogrammate* (d'abord, parce qu'il avait la nourriture complète); puis, parce qu'il connaissait la guérison ou la *mort* d'un *malade*, au moyen d'un livre sacré, nommé *Ambrès*. On désignait de même *la fin*, parce que celui qui avait étudié les lettres, parvenait au PORT *tranquille* de la vie, et n'était plus soumis aux incertitudes fâcheuses de ce monde.

Puisque le mot *Ambrès* ou *Amrès* (car le *b* est euphonique), dé-

signe le livre *des malades*, nous devons penser qu'il était aussi commun aux autres idées rendues par les mêmes hiéroglyphes : la comparaison des langues nous fera voir que ce mot s'est répandu avec les mêmes significations, ou des significations analogues. (Il faut observer que le *tsade* se change souvent en *aïn*, en *t* ou en *d* : c'était donc *mrs*, *mrd*, *mrt*, ou *mrh* ; la voyelle initiale vient souvent au pluriel). Le jonc devait s'appeler *merès*, ou *amrès*, ou *amréh*.

Chaldéen. *Mereh* ou *merets*, malade.
Arabe.... *Maradh*, malade (*mordus* devenu *morbus*).
Latin.... *Mors*, la mort.
Persan... *Murd*, la mort.
Idem..... *Mard*, un homme, un mortel.
Ethiopien. *Maret*, poudre, terre.
Arabe.... *Marad*, fin.
Géorgien. *Maradin*, sans fin.
Copte.... *Marès*, midi (fin et renouvellement de la journée.)
Idem..... *Emraï*, farine.
Idem..... *Amré*, boulanger.
Arabe.... *Murd*, nourrice, mamelle.
Idem..... *Merad*, lieu où paissent les chameaux.
Arabe.... *Merd*, broyer (*mortarium*.)
Grec..... *Ambrosia*, l'ambroisie, nourriture divine.
Sanscrit.. *Amrita*, immortalité.
Copte.... *Embris*, vin (*ebrius*).
Ethiopien. *Amara*, science.
Idem..... *Tamara*, miracle.
Celtique.. *Marz*, merveille (*mirus*).
Grec..... *Ampron*, corde de jonc.
Arabe.... *Merès*, *amras*, corde.
Ethiopien. *Maras*, PORT (le terme du voyage) *mortus*, devenu *portus*.
Copte.... *Emró*, PORT.
Arabe.... *Merasi*, ancre.
Idem..... *Marez*, refuge, asile.
Idem..... *Merzet*, contentement.
Idem..... *Murid*, disciple, dévot, sage.
Idem..... *Merzum*, signer, noter.
Idem..... *Emaret*, signe.

En latin, *finis*, *funis* et *funus*, appartiennent analogiquement à une racine commune, comme *marad* et *merès* chez les Arabes.

Avant d'entrer dans l'examen de la traduction de saint Clément d'Alexandrie, commençons par nous rendre compte du motif qui a fait donner la préférence à saint Clément sur tous les autres auteurs de l'antiquité, antérieurs ou postérieurs à celui-là, qui ont parlé de la méthode hiéroglyphique.

Saint Clément était habitant de l'Égypte (1) ; mais il était juif

(1) Le nom d'égyptien, reconnu identique avec celui de copte, vient-il, comme on le croit généralement, de *khemia*, prunelle de l'œil, que Plutarque nous annonce être le nom par lequel les prêtres égyptiens désignaient

d'origine. Il descendait d'un certain Clément, compagnon de saint Pierre, et la tradition le fait élever à l'école des philosophes grecs : saint Clément n'a jamais écrit qu'en grec ; il ne cite jamais un mot d'égyptien : de plus, il ne parle jamais des histoires et des monuments égyptiens que par ouï-dire ; il dit toujours :

leur pays, voulant indiquer par là le sol noir du pays ; ou bien, selon Horapollon, que l'Egypte était le centre du monde, comme la prunelle est le milieu de l'œil ? Je ne le crois pas. Je pense que le nom de copte ou d'égyptien vient plutôt de l'éthiopien *Ghébé*, devenu en arabe *Habech*, prononcé *khabech*, et qui est le nom général de l'Ethiopie et de l'Abyssinie. (Le mot *Ethiopie* est grec.)

Les Egyptiens, se disant descendus des Ethiopiens, en ont pris le nom. Les Thébains d'Egypte s'appellent *Khabach* en arménien, et le pays ou le Saïd, *Khabachtan*. En éthiopien, on dit *Ghebets*, pour Egypte, et *Ghebetswi* pour Egyptien. Nous savons que le Nil, originaire de l'Ethiopie, s'est appelé Egyptus, c'est-à-dire l'Ethiopien. Ce nom vient de l'éthiopien *Ghébé*, *réunion* ou *multitude d'hommes* : en arabe, *Habech* ou *Khabes*. Il paraît que les nations habitant la même contrée et appartenant à la même race, mais divisées par tribus, portaient le nom de *multitude* ou mélange d'hommes. Telle est la signification du nom de l'*Arabie*. Abraham est expliqué par la Bible, *le père d'une multitude de nations* ; parce qu'il est regardé comme le principal ancêtre des tribus israélites, ou de la plaine, et des tribus ismaélites, ou du désert ; et son nom, qui est probablement l'origine de celui des Hébreux, et qui lui fut appliqué à cause de ses pérégrinations, a sans doute de l'analogie avec le nom d'*Arabe*.

Habech s'est prononcé ensuite *Khabes*, qui a la même signification ; puis *Kebt*, toutes lettres du même organe. Ainsi l'hébreu *bouch*, rougir et pudeur, du persan *pouj*, lèvre, d'où l'arménien *bots* (*muliebria pudenda*), et l'italien *potta*, est devenu le syriaque *beth*, qui a la même signification. De même *bacha*, puer, du persan *bouz*, un bouc, a formé le grec πυθω, pourrir ; et le latin *putere*, *fœtere*, puer : (puer comme un bouc).

Le nom de *Misraïm* ou de *Misr*, par lequel les Hébreux désignaient l'Egypte, et par lequel les Arabes la nomment ordinairement, n'est autre que l'arabe *Misr*, qui signifie une *ville capitale*. C'est le nom particulièrement attribué à la ville du Caire, ou *Cahira*, la grande, qui a remplacé Memphis, près des ruines de laquelle elle est située. Comme capitale de l'Egypte, Memphis portait le nom suprême de *Misr*, et a donné ce nom à l'Egypte, comme Naples au royaume napolitain, et Rome à l'empire romain, et par suite à tout l'Occident. Thèbes était beaucoup plus ancienne que Memphis, et a dû primitivement s'appeler *Misr*. Le nom de *Misraïm*, les deux villes, supposait que les Hébreux connaissaient Thèbes et Memphis. *Misr* signifie aussi *limite*, peut-être parce que Memphis était située dans la basse Egypte. Ce nom vient de *sor*, former, entourer comme une ville forte. *Misr* signifie aussi *milieu* : de là, je le suppose, *Mithras*.

« les philosophes égyptiens, les prêtres, disent, croient, etc. ; » et en parlant d'eux, il les appelle des barbares, des étrangers : ce n'est pas ainsi que doit parler un naturel du pays. Jamais saint Clément n'explique un monument égyptien, aucune légende, *ex professo;* mais en revanche, il possède parfaitement ses auteurs grecs. Il cite à tous moments, Homère, Pindare, Pythagore, etc. Il sait par cœur l'ancien et le nouveau Testament : mais quant aux livres égyptiens, il n'en cite pas la moindre parole, pas le moindre texte. Saint Clément n'était pas initié ; il ne savait de la religion égyptienne, et des sciences des prêtres, que ce qui était connu de tout le monde ; et il n'était pas capable d'expliquer les mystères. Je ne comprend donc nullement la préférence accordée à saint Clément.

Plotin, qui nous a donné sur le système hiéroglyphique des idées si claires et si positives, était un philosophe célèbre de la ville de Lycopolis, dans la haute Égypte, plein de talents, et l'instituteur de Porphyre, qui fut l'instituteur de Jamblique. Il méritait bien plus de confiance qu'un simple littérateur chrétien, étranger, par sa position religieuse, aux avantages résultant de la fréquentation des prêtres égyptiens. Saint Clément est donc de tous les auteurs anciens, le dernier dont on devait rechercher le témoignage sur la matière hiéroglyphique ; et si ce témoignage pouvait être admis, ce ne devait être que s'il se trouvait concorder avec celui des autres anciens.

J'en viens à M. Letronne.

Avant d'entreprendre la traduction de saint Clément, M. Letronne n'avait exposé nulle part ses idées sur les hiéroglyphes ; il paraît qu'il n'avait là-dessus aucune opinion arrêtée : mais lorsque M. Champollion eut publié son système, M. Letronne admit ce système sans hésiter, et sans s'informer s'il y avait quelque chose à lui opposer. M. Champollion, lui, un jour, conçut quelques soupçons sur sa propre découverte ; en lisant saint Clément, il pensa qu'il pourrait y avoir quelques rapprochements à faire entre son système et les paroles du Père de l'Église. Il crut trouver la confirmation de sa méthode dans certains mots

du fameux passage. Enchanté de sa trouvaille, il en fit part à son ami M. Letronne, et lui dit que, craignant d'être trompé par son imagination, il le priait de traduire lui-même saint Clément; et M. Letronne accepta (1).

Ainsi ce fut donc M. Champollion qui suggéra à M. Letronne l'idée de traduire saint Clément, et lui dicta, en quelque sorte, les paroles de sa traduction. M. Letronne entreprit ce travail avec la conviction intime que M. Champollion avait fait une véritable découverte : ainsi la conviction ne vint pas à M. Letronne après son travail, mais elle le précéda et y présida ; ce travail ne servit qu'à la maintenir : cette conviction se manifeste à chaque pas de son commentaire. M. Letronne ne cherchait pas alors à découvrir la vérité qu'il croyait tenir déjà, mais à savoir si saint Clément la connaissait aussi bien que lui et M. Champollion.

Cette opinion, que Champollion connaissait le véritable système hiéroglyphique égyptien, a exercé une grande influence sur la traduction de M. Letronne : mais cette influence n'a pas été heureuse; car elle l'a fait forcer le sens du grec, pour y retrouver ce qui n'y était pas. Nul doute que M. Letronne, libre de toute préoccupation, et livré à ses propres lumières, n'eût compris et traduit tout différemment le passage des Stromates, et ne l'eût, j'en suis persuadé, parfaitement bien expliqué.

M. Letronne a souvent répété dans ses cours, que nier le système de Champollion, c'était comme si l'on niait le système de Copernic, qui est reconnu vrai par tous les savants depuis longtemps. Je pense que l'honorable académicien est dans l'erreur, et que sa comparaison est fausse. D'abord il y a encore beaucoup d'opposants au système de Champollion; puis, même parmi ceux qui l'adoptent, il y en a qui ne prennent que les noms de rois et les signes de mois, et qui rejettent la grammaire. Il y

(1) Le système de Champollion est une mine féconde, où un grand nombre de savants sont venus puiser toutes leurs connaissances sur les hiéroglyphes et sur la religion égyptienne : n'ayant rien à lui opposer, ils ont tout accepté, sans critique et sans examen. Mais ce qui était excusable dans M. Champollion, par l'enthousiasme d'une découverte, ne l'est pas dans ceux qui sont venus après lui.

en a d'autres qui veulent pactiser avec l'antiquité, et tâchent de concilier Champollion et les anciens : les uns veulent le copte exclusivement ; les autres inventent un langage particulier : il n'y a pas unanimité, même parmi les sectateurs : donc il est permis de douter, quand on voit les plus chauds partisans de Champollion se diviser en une multitude de sectes, qui, semblables aux sectes religieuses, prétendent toutes avoir la saine doctrine, et s'anathématisent réciproquement.

Ensuite, pourquoi le système de Copernic a-t-il été admis ? Ce n'est pas à cause de l'apparence, qui était contre lui ; mais à cause de la simplicité qu'il établissait dans la mécanique céleste. Car en faisant tourner la terre sur son axe, et en la faisant courir par l'écliptique, il rendait inutile le mouvement circulaire du ciel et du soleil ; et expliquait comment le cours simultané de tous les astres peut frapper nos regards, sans être réel. Mais, en fait d'hiéroglyphes, c'est tout le contraire : si le système de Champollion est vrai, il n'est pas vraisemblable ; car il est d'une complication excessive : au lieu qu'en proposant, sur la foi de toute l'antiquité, un *idiome sacré* et une *écriture imitative du langage*, je simplifie, comme Copernic, la mécanique céleste, et la rends beaucoup plus rationnelle : de plus, j'explique la cause des prodiges, l'apparition des dieux, etc., attribuée par l'antiquité à la puissance magique des prières en langue sacrée ; tandis que M. Champollion et ses disciples n'ont point de *paroles* pour cela.

Au reste, malgré la concordance de sa traduction avec la découverte de M. Champollion, M. Letronne n'a pas tardé à rabattre beaucoup de l'importance de cette découverte, et à se mettre au nombre des dissidents. Il l'a réduite uniquement aux noms de rois et aux signes de mois : il a mis au néant le Panthéon et la Grammaire. A l'époque où il prit possession de la chaire de Champollion, il me fit l'honneur de me dire à l'Institut, que *si Champollion avait continué son Cours, il n'aurait plus su que dire au bout d'une douzaine de leçons :* mais M. Letronne s'est montré bien plus habile (1).

(1) Un jeune savant, que je ne nommerai pas, justement parce qu'il est très-

Les actes étaient parfaitement conformes aux paroles. M. Letronne ne sait pas un seul mot du copte; il n'a jamais étudié cette langue; il n'a jamais employé l'alphabet de Champollion que pour la lecture des noms propres; il ne connaît la grammaire hiéroglyphique que comme tout le monde, mais sans en avoir étudié les principes. Il lui serait donc impossible d'appliquer cette grammaire au déchiffrement des légendes hiéroglyphiques. Or, qu'était venu faire Champollion au collége de France? Exposer sa méthode et expliquer les monuments. Qui devait succéder à Champollion? Un de ses disciples, possédant le copte et la grammaire hiéroglyphique. Il y en avait alors, et il y en a encore aujourd'hui. Ce disciple aurait démontré la méthode, et l'usage qu'on devait en faire; il aurait formé des élèves, et la méthode se serait répandue. Mais M. Letronne, étranger à toutes ces choses, en quittant sa chaire d'histoire pour celle de Champollion, anéantissait tout enseignement public de la méthode hiéroglyphique, et bannissait du collége de France l'explication des monuments. C'est fort conséquent, mais c'est foudroyant. Nous voilà bien loin du système de Copernic.

La présence de M. Letronne dans la chaire de Champollion est donc la dénégation de la méthode du célèbre égyptologue; et un empêchement perpétuel à ce qu'elle soit enseignée officiellement. Il faudrait donc créer une chaire exprès, et nous aurions deux chaires égyptiennes au collége de France.

Reconnaissons cependant, qu'en rejetant une partie du système, et en conservant l'autre, M. Letronne n'est plus aussi conséquent. Partant de la même source, et fondées sur les mêmes principes, ces deux parties doivent être également bonnes ou également mauvaises; elles sont inséparables, quel que soit leur sort.

Mais moi, je suis parfaitement conséquent; je rejette le tout

connu, me disait un jour, qu'il se faisait fort de retrouver dans l'inscription de Rosette, à l'aide du système Champollion, les *campagnes de Louis XIV* et *celles de Napoléon:* ce ne serait peut-être pas impossible. Il est certain qu'avec l'élasticité de ce système, on peut y faire tenir tout ce qu'on veut.

parce que l'antiquité tout entière le repousse ; et parce que je ne vois pas, dans les faits qu'on me présente à l'appui du système de Champollion, cette nécessité, cette unité, cette homogénéité, cette inflexibilité, cette exactitude précise, seules capables de contrebalancer le témoignage imposant de l'antiquité, et de faire croire à la réalité de la découverte.

Citons encore M. Letronne : cet honorable savant disait, il y a quelques années, à son Cours, au sujet de l'inscription du monument du Louvre que j'ai invoquée pour combattre la lecture du nom de Ptolémée, que si *cette inscription était exacte, elle ferait croire que les concordances de noms qu'on rencontre sur les autres monuments, ne sont que des effets du pur hasard, et non la suite d'une méthode véritable* (1). Aussi M. Letronne, ne pouvant nier la différence remarquable qui existe entre le cartouche du haut de la septième colonne de l'inscription, et celui du bas de la même colonne, attribuait à des *étrangers ignorants* la gravure de ce bas d'inscription, où se trouvent cependant des cartouches qui apparaissent dans le reste de l'inscription, et avec les mêmes éléments : mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ce sujet.

Ceci prouve toujours combien est faible le système de Champollion, puisqu'un seul monument pourrait le renverser (2).

(1) Il est bien vrai que la lecture des noms propres présente, au premier aperçu, une vraisemblance, qui fait croire aussitôt à sa vérité. Mais lorsqu'on va au *fond des choses*, on trouve de graves objections à faire ; soit qu'elles naissent du sein de la méthode même, soit qu'elles viennent du dehors. La grammaire hiéroglyphique n'a pas la moindre apparence de vérité, et ne peut pas se défendre.

(2) Il résulte quelquefois de ces lectures des équivoques assez plaisantes : on m'en a raconté plusieurs ; mais je ne connais que celle-ci. Il y a trois ans, un des auditeurs de mon Cours me proposa d'aller voir un cercueil de momie, chez M. Lévêque, rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 13. Je vis le cercueil ; on me promit de me faire assister à son ouverture, qui devait avoir lieu incessamment. Ce cercueil portait une inscription hiéroglyphique, dont l'acquéreur, quand il était en Egypte, s'était empressé d'envoyer la copie à M. Leipsius, qui s'y trouvait alors. M. Leipsius avait déchiffré l'inscription à sa manière, et reconnu que le corps enseveli appartenait à *Mandou*, prêtre du dieu *Mandou* (identité du prêtre et du dieu : cette di-

J'en viens maintenant au passage des *Stromates*.

M. Letronne a donné deux traductions de ce fameux passage, dans les deux éditions du Précis hiéroglyphique de M. Champollion; mais ces deux traductions ne diffèrent guère que par l'interprétation des mots τα πρωτα ϛοιχεια.

Voici la dernière traduction, et celle qui exprime le mieux la pensée du célèbre académicien : je la donne en regard du texte et de ma traduction, afin de bien faire sentir la différence qui existe entre les deux traducteurs.

Je fais précéder et suivre le texte comparé de saint Clément de quelques phrases de cet auteur, qui expliquent et fixent sa pensée, et qui, n'étant nullement sujet de controverse, n'ont pas besoin du texte grec pour se justifier.

Préambule du passage de saint Clément.

Comparons les choses spirituelles aux choses spirituelles : c'est pour cela que, par un mode de mystère qui est vraiment divin, et qui nous est fort utile, les Egyptiens marquèrent par les choses qu'on nomme

vinité est complétement inconnue). Je ne fus point appelé pour l'ouverture de la caisse; mais il m'a été rapporté par plusieurs des assistants que le prêtre s'était trouvé *une femme*, ou du moins, qu'on l'avait jugé tel par l'apparence du corps. On prétend, pour expliquer ce fait, que les marchands égyptiens ont des cercueils vides, où ils mettent la première momie venue.

Ce n'est pas seulement par quelques concordances qu'on peut justifier les lectures de Champollion; il faut les soumettre à l'épreuve de l'antiquité : il faut auparavant rechercher la langue sacrée, et savoir si les noms des symboles pris dans cette langue, concordent avec les valeurs alphabétiques que Champollion leur donne. L'alphabet n'ayant jamais existé, cette lecture ne pourrait s'appliquer qu'à des monosyllabes, que, pour l'étude, on dépouillerait de leurs voyelles; mais il sera toujours impossible d'y faire entrer les polysyllabes : c'est trop contraire aux traditions. Les savants ne comprennent pas que l'alphabet n'a jamais pu exister dans les légendes hiéroglyphiques, en vertu de ce principe théurgique et magique : *N'altérez pas les noms barbares :* et quel gâchis auraient produit des signes réduits à l'état de *lettres*, lorsqu'ils exprimaient magiquement des mots entiers!

Quant à la forme idéographique, comme elle est repoussée également par l'antiquité, il faut retrancher, *sans distinction*, et sur-le-champ, TOUS CES NOMS ROYAUX OU DIVINS, lus en y mêlant cette forme : tels sont : *Thotmès, Tmaumot, Ré-saté, Isis, Osiris, Horus*, etc.; tout cela est complétement inadmissible.

chez eux *impénétrables*, et les Hébreux par celui de *voile*, le Verbe naturellement sacré, et qui repose dans le sanctuaire de la vérité. Chez les Hébreux, il n'était permis d'entrer dans le sanctuaire qu'à ceux qui étaient consacrés, c'est-à-dire voués à Dieu; et dont les mauvais penchants étaient circoncis par leur amour pour Dieu seul. Platon prétendait qu'il ne fallait pas que ce qui était pur fût touché par ce qui était impur. De là vient que les prophéties et les réponses des oracles sont données sous forme d'allusion. Les mystères ne sont pas révélés sans respect au premier venu; mais avec des préparations et des expiations: *car la muse ne cherche pas le gain, elle n'est pas mercenaire; elle ne vend pas des sons doux et des vers mielleux avec un visage argenté*. (PINDARE.)

CONTINUATION DU TEXTE DE SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE,

Passage traduit par M. Letronne.

TEXTE *de saint Clément.*	TRADUCTION *de M. de Brière.*	TRADUCTION *de M. Letronne.*
Αυτίκα οἱ παρ̕ Αιγυπτίοις παιδευόμενοι,	Ceux qui sont admis à s'instruire chez les Prêtres égyptiens, se mettent sur-le-champ	*Ceux qui, parmi les Egyptiens, reçoivent de l'instruction,*
Πρῶτην (1) μὲν πάντων τήν αιγυπτίων γραμμάτων μέθοδον ἐκμανθάνουσι, τὴν ἐπιςολογράφικην καλουμενήν· δευτέραν δὲ, τὴν ιερατικὴν, ᾗ χρῶνται οἱ ἱερογραμματεῖς· ὑςάτην δὲ καὶ τελευταίαν, τὴν ιερογλυφικήν·	A apprendre complétement les principes et l'usage des trois écritures égyptiennes; d'abord, et avant toutes les autres, de l'*épistolographique*(2); ensuite de l'*hiératique*, dont se servent les hiérogrammates (3); et en dernier lieu de l'*hiéroglyphique* (4).	*Apprennent avant tout le genre de lettres égyptiennes, qu'on appelle épistolographiques; en second lieu, l'hiératique, dont se servent les hiérogrammates; et enfin l'hiéroglyphique.*

(1) Je crois qu'il y a erreur dans le texte de saint Clément, et que c'est πρωτην, et non πρωτον qu'on doit lire: δευτεραν et υςατην décident la chose, et font voir *que l'épistolographique* était la *première* écriture, dans l'ordre d'étude.

(2) Jamblique (*De Mysteriis*, S. 7, ch. 4) nous apprend que les principes *de la langue sacrée* étaient enseignés dans la langue *vulgaire;* par conséquent avec des livres écrits en caractères *épistolographiques*. Ainsi donc, l'usage de l'écriture vulgaire devait précéder celui des écritures hiéroglyphiques: c'est aussi par celle-là que Pythagore commença ses études. Pour comprendre les hiéroglyphes et en faire usage, il fallait savoir d'abord la langue qu'ils reproduisaient. Ceci prouve que l'écriture sacrée n'était ni alphabétique, ni idéographique; pour la prononcer, il fallait connaître la langue: c'est tout le contraire de ce que font les savants d'aujourd'hui.

(3) C'était une expression générale pour désigner tous ceux qui composaient des ouvrages scientifiques: c'était aussi une fonction particulière. L'écriture hiératique était indispensable à connaître pour l'étude des sciences; parce que ces sciences étaient exposées dans des ouvrages écrits de cette manière. (Ceux qui s'instruisaient, n'étaient pas encore hiérogrammates.)

(4) Parce qu'elle était la plus difficile à tracer; et que les images symboliques des dieux, dont on ne donnait l'explication qu'aux initiés du premier ordre, en faisaient partie.

TEXTE *de saint Clément.*	TRADUCTION *de M. de Brière.*	TRADUCTION *de M. Letronne.*
ἧς,	Cette dernière méthode comprend	*L'hiéroglyphique est de deux genres.*
ἡ μὲν ἐςὶ, διὰ τῶν πρώτων ϛοιχείων, κυριολογική· ἡ δὲ (ἐςὶ, διὰ τῶν πρώτων ϛοιχείων), συμϐολική·	1° Celle où les SIGNES DE L'ÉCRITURE se prennent DANS LE SENS PROPRE et A LA LETTRE. 2° Celle où ces mêmes SIGNES sont pris dans un sens FIGURÉ OU MÉTAPHORIQUE.	*L'un emploie les* PREMIÈRES LETTRES ALPHABÉTIQUES (première traduction : *exprime au propre les objets par les lettres*) ; L'AUTRE EST SYMBOLIQUE (première traduction : *l'autre les représente par des symboles*).
Τῆς δὲ συμϐολικῆς,	Dans le sens MÉTAPHORIQUE, les SIGNES s'interprètent de trois manières différentes.	*La méthode symbolique se subdivise en plusieurs espèces.*
ἡ μὲν, κυριολογεῖται κατὰ μίμησιν·	Selon la première, la métaphore s'interprète par le nom propre d'une chose, conformément à l'IMITATION DE CE NOM (par le SIGNE).	*L'une représente les* OBJETS *au propre par* IMITATION (*des objets*).
ἡδ' ὥσπερ τροπικῶς γράφεται·	Selon la deuxième, le SIGNE s'interprète d'une manière qui se RAPPROCHE DE LA MÉTAPHORE.	*L'autre les explique d'une* MANIÈRE TROPIQUE (*figurée*).
ἡδὲ ΑΝΤΙΚΡΥΣ ἀλληγορεῖται κατά τινας αἰνιγμούς.	Dans la troisième, le signe s'interprète CLAIREMENT par un autre objet, en raison de certains rapports ALLUSIFS, (résultats de comparaisons préalables) (1).	*La troisième se sert* ENTIÈREMENT *d'allégories exprimées* PAR CERTAINES ÉNIGMES.
ἥλιον γοῦν γράψαι (2) βου-	Ainsi, selon la ma-	*Ainsi, d'après ce mode*

(1) Tout ce qui précède se rapporte à l'étude du déchiffrement des hiéroglyphes, lorsqu'on avait appris la langue sacrée; c'était la tâche des élèves. Ce qui suit est la manière dont l'écriture était employée par ceux qui en connaissaient déjà les propriétés : c'était le talent des prêtres instruits.

(2) L'aoriste γράψαι doit-il se prendre absolument dans le sens du présent γραφειν? Je ne le crois pas. Le parfait et l'aoriste marquent, lorsqu'ils se rapportent à une époque indéterminée, ce qui se fait *habituellement*, ce qui a lieu selon l'*usage ordinaire*. (Voyez les grammaires grecques de Gail et de Burnouf.) Dès lors nous comprenons que βουλομενοι γραψαι ηλιον, signifie que lorsque les prêtres écrivaient le mot *soleil*, par la méthode *ordinaire et naturelle*, c'était par la représentation du soleil lui-même. Cette observation peut s'appliquer à tous les cas que l'on rencontre dans Horapollon. Par là, nous reconnaissons la différence qui existe entre les représentations ordinaires, et celles qui ne sont qu'accidentelles; telles que le *tropique* et l'*allégorique*.

TEXTE *de saint Clément.*	TRADUCTION *de M. de Brière.*	TRADUCTION *de M. Letronne.*
λόμενοι, κύκλον ποιοῦσι· σεληνὴν δὲ, σχῆμα μηνοειδὲς, κατὰ τὸ κυριολογούμενον εἶδος·	nière LITTÉRALE, et selon l'IMITATIVE, lorsque les prêtres égyptiens veulent écrire le mot *soleil*, ils font ordinairement un *cercle* (ils figurent le soleil); le mot *lune*, ils font ordinairement la figure de la lune (un croissant).	*les Egyptiens veulent-ils écrire le soleil, ils forment un cercle; lorsqu'ils veulent écrire la lune, ils forment un croissant* (1).
Τροπικῶς δὲ, κατ' οικειότητα μετάγοντες καὶ μετατιθέντες· τάδέ ἐξαλλάττοντες, τάδε πολλαχῶς μετασχηματίζοντες, χαράττουσιν.	Selon la manière qui se rapproche du TROPE, les prêtres égyptiens, *changeant la signification habituelle des signes*, (*par rapport à leurs figures, à leurs noms*), et lui en substituant une autre accidentelle, diversifient ces signes par des additions, ou modifient leur apparence de plusieurs manières.	*Dans la méthode tropique, changeant et détournant le sens des objets par voie d'analogie, ils les expriment, soit en modifiant leur image, soit en lui faisant subir divers genres de transformation.*
Τοὺς γοῦν τῶν βασιλέων ἐπαίνους θεολογουμένοις μύθοις παραδιδόντες,	C'est avec cette méthode, qu'exposant leurs TÉMOIGNAGES de RECONNAISSANCE envers leurs rois, dans des RÉCITS (racontant les bienfaits des monarques), et conçus dans la LANGUE THÉOLOGIQUE (c'est-à-dire, la langue sacrée),	*C'est ainsi qu'ils emploient les* ANAGLYPHES (bas-reliefs allégoriques), *quand ils veulent transmettre les louanges de leurs rois, sous forme de* MYTHES RELIGIEUX.
ἀναγράφουσι δὶα τῶν αναγλύφων.	Ils les publient au moyen d'une inscription solennelle, sur des STÈLES (portant des BAS-RELIEFS, ALLUSIFS au sujet de l'inscription).	
Τοῦδε, κατὰ τοῦς αινιγμοὺς, τρίτου ἔιδους, δεῖγμα ἔςω τόδε.	La troisième manière, L'ALLÉGORIQUE, celle qui s'explique par d'autres objets, en raison de certaines ALLUSIONS CLAIRES, est ainsi.	*Voici un exemple de la troisième espèce d'écriture hiéroglyphique, qui emploie des* ALLUSIONS ÉNIGMATIQUES.
Τὰ μὲν γὰρ τῶν ἄλλων αςρων, διὰ τὴν πορείαν τὴν λοξὴν, ὄφεων σώμασιν απέικαζον· τὸν δὲ ἥλιον, τῷ τοῦ κανθάρου. κ. τ. λ.	Ils COMPARENT LES ASTRES autres que le soleil, à des corps de serpents, à cause de l'obliquité de leur mouvement; et le soleil à celui d'un scarabée, parce que celui-ci fait une figure	*Les Egyptiens figurent les autres astres par des serpents, à cause de l'obliquité de leur course, mais le soleil est figuré par le scarabée.*

(1) Je ne sais pas si l'on peut dire : écrire le soleil ; il me semble que l'on représente sa figure, mais que l'on n'écrit que son nom.

TEXTE de saint Clément.	TRADUCTION de M. de Brière.	TRADUCTION de M. Letronne.
	en forme de globe, et la roule en reculant. On dit que cette espèce d'animal vit six mois sur terre et six mois sous terre; et que, lançant son sperme dans le globe, il engendre : mais qu'il ne naît point de femelle (1).	

Donc, pour le dire en un mot, tous ceux qui traitèrent des choses sacrées, les théologiens, tant barbares que grecs, cachèrent les principes des choses; ils ne firent connaître la vérité que par des allusions, des allégories, des métaphores, et autres espèces de figures : tels sont, chez les Grecs, les oracles; et Apollon pythien est appelé *loxias*, c'est-à-dire *louche*. Les apophthegmes des philosophes grecs sont certainement de ce genre; ils expriment en peu de mots de grandes choses. Ainsi, *épargnez le temps*, veut dire, ou bien, comme la vie est brève, il ne faut pas perdre le temps; ou bien, qu'il faut être économe, afin de se conserver le nécessaire, si l'on vit longtemps.... C'est pourquoi les poëtes, qui apprirent la théologie des prophètes, exprimèrent leurs enseignements par des allégories : tels furent Orphée, Linus, Musée, Homère et Hésiode; et ceux qui, par cette raison, furent appelés *sages*.

La suite du fameux passage fait voir que saint Clément comprenait sous le nom d'allégorique, tout ce qu'il croyait contenir un sens plus étendu que ce que les paroles expriment, ou un sens différent.

Examinons maintenant la traduction de M. Letronne.

Remarquons d'abord l'embarras et l'obscurité qui règnent dans cette traduction : qu'est-ce que le *cyriologique, qui se sert des premières lettres alphabétiques?* ou, comme disait M. Letronne, dans sa première traduction, *exprimant les objets au propre par les lettres*? qu'est-ce que *le symbolique, qui représente les objets au propre par imitation?* Qu'est-ce que des ALLÉGORIES EXPRIMÉES PAR CERTAINES ÉNIGMES? Qu'est-ce que le tropique, qui *change et détourne le sens des objets par voie d'analogie,* et qui modifie *leurs images?* et tout cela, pour transcrire les *éloges des rois*, qui sont des *fables religieuses?* Certainement cette leçon ne présente pas une bien grande clarté.

(1) Les rapports vrais ou supposés, entre le soleil et le scarabée, selon l'opinion ancienne, nous sont exposés plus au long et d'une manière concordante, par Horapollon, Eusèbe et Ælien. Cela prouve qu'il n'y avait dans le choix du symbole aucune obscurité.

Remarquons ensuite que ce passage, comme M. Letronne le présente, fait contraste avec ce qui le précède et ce qui le suit. Saint Clément cite d'abord Platon disant « qu'il ne faut pas que ce qui est pur soit en contact avec ce qui n'est pas pur. » Puis il ajoute : « Que ce n'était qu'à ceux qui étaient purs qu'on révélait les mystères, et après des préparations et des expiations. » Et après le passage, saint Clément ajoute : « C'est ainsi que les théologiens, tant barbares que grecs, cachèrent d'abord les principes des choses ; et parlèrent ensuite sous le voile de l'allusion, de la métaphore, etc. »

Selon M. Letronne, il semblerait que tout Égyptien pouvait être pourvu de la connaissance des hiéroglyphes ; cela n'était pas, et ce n'est encore qu'une supposition gratuite, qu'il nous donne pour un fait réel. Il est connu que, dans l'antiquité, lorsqu'il s'agit de sciences et de théologie, les noms d'Égyptiens, d'Hébreux, de Chaldéens, de Phéniciens, etc., ne concernent que les membres de la caste sacerdotale. Les prêtres et les initiés étaient seuls considérés comme purs. La pureté religieuse, dans l'antiquité, n'était pas seulement morale ; elle plaçait celui qui l'avait reçue, dans une condition au-dessus de la grossière humanité.

C'est cette erreur qui a engagé M. Letronne à traduire οι παρ' Αιγυπτιοις παιδευομενοι, par : *ceux qui, parmi les Égyptiens, reçoivent de l'instruction*. Ne comprenant pas qu'il s'agit ici de ceux qui sont élevés chez les prêtres égyptiens, il a mieux aimé faire une faute contre la langue grecque, qu'une faute contre le bon sens. παρὰ avec le datif, ne signifie jamais que *chez*, *dans la maison de ;* et il ne s'agit pas seulement de l'instruction ; mais encore de l'éducation, de la forme morale. Cette phrase désigne évidemment les jeunes gens élevés dans le sanctuaire des temples ; comme nous dirions, *élevés au séminaire*. C'étaient, nous dit Diodore, les fils aînés des prêtres supérieurs qui devaient succéder à leurs pères dans les fonctions sacerdotales.

M. Letronne n'a point fait sentir la valeur d'αυτικα, qui in-

dique l'ordre des études chez les prêtres égyptiens, en montrant que la première de toutes était celle des écritures. Αυτικα signifie *aussitôt*, *avant toutes choses*. M. Letronne n'a marqué par *avant tout*, que la priorité de l'épistolographique sur les autres écritures, πρωτον, mais non la priorité de l'étude des écritures sur celle des sciences. Cette observation prouve encore que ce passage ne concerne que les élèves des prêtres.

La confusion que fait M. Letronne des prêtres et du peuple est évidente, lorsque saint Clément ajoute que « l'Écriture hiératique était employée par les hiérogrammates. » (Cette réserve fait voir, comme l'observe judicieusement M. Letronne, que l'écriture hiératique n'était jamais sculptée.)

Quelle nécessité d'apprendre au peuple une écriture dont l'usage lui était interdit, et qu'il ne voyait jamais? puisque les papyrus en écriture hiératique étaient renfermés roulés dans les cercueils des morts; et que les ouvrages que les prêtres composaient et qu'ils transcrivaient, avec cette écriture, restaient renfermés dans les sanctuaires des temples? ce qui avait eu lieu pour l'histoire d'Égypte, dont Manéthon dut faire la recherche dans les *adyta*. C'était aussi l'écriture des livres mentionnés par Apulée ; et il est très-probable que cette écriture était celle des livres hammunéens, avec lesquels *Sanchoniathon* composa son histoire de Phénicie. Il en est de même de l'écriture hiéroglyphique, à laquelle le décret de Rosette donne le nom de sacrée. Or, comment croire que cette écriture, dite sacrée, ait jamais été populaire en Egypte (1) (s'il y a eu une écriture

(1) Horapollon (l. 38) dit que celui qui apprenait à lire les lettres sacrées était nourri aux frais du sacerdoce; et que, par cette raison, on appelait l'*instruction* SBO, c'est-à-dire nourriture complète. De là vient, je crois, σοφος. Ceux qui ne recevaient pas d'aliments devaient s'appliquer à d'autres arts; donc ils ne savaient pas lire les hiéroglyphes. (C'étaient les cadets de famille, qui rentraient sans doute dans la classe des Pastophores. Ils prenaient probablement l'état de médecin.) L'hiérogrammate était exempt de tous les soucis de la vie.

Je crois que l'écriture *vulgaire* a pris son nom de la langue qu'elle servait à reproduire, mais non de l'usage que la masse des citoyens en auraient fait. J'ai déjà dit qu'elle servait à apprendre les principes de l'idiome sa-

vraiment populaire en Egypte), et pourquoi en aurait-on perdu l'usage et l'intelligence ? Et comment se fait-il que vers la fin du quatrième siècle de notre ère, les prêtres seuls en eussent encore la connaissance? D'ailleurs à quoi aurait-elle servi au peuple qui l'aurait apprise ; puisqu'il y avait derrière cette écriture une langue qu'on ne pouvait lui apprendre, et des mystères qu'il n'était pas digne de pénétrer ?

Il est donc évident que le passage entier de saint Clément ne concerne que les prêtres ; et ce fait est positivement expliqué par Origène, lequel était Egyptien et disciple de saint Clément (1). « Nul, dit-il, n'est admis à la connaissance des hiéroglyphes, s'il n'est circoncis ; et nul prophète, nul initié, qui ne présenterait pas la marque de la circoncision, ne serait admis chez eux. » Le cynocéphale était, disait-on, circoncis tout naturellement ; et lorsqu'on l'introduisait dans le temple, on lui donnait une tablette et un jonc pour écrire, afin de savoir s'il était savant ; et le singe écrivait en caractères hiéroglyphiques, et sans étude préalable : il avait la science infuse (2).

C'étaient donc ceux qui étaient circoncis, catéchisés et initiés, qui lisaient les hiéroglyphes ; et non le peuple, qui ne recevait aucune instruction scientifique ni théologique. Un passage de Tacite (3) prouve bien que les prêtres seuls avaient la connaissance de la langue et de l'écriture sacrées, puisqu'il dit que Germanicus fit venir un vieux prêtre pour lui expliquer le *langage des pères* (*patrius sermo*), exprimé par les hiéroglyphes. Si la connaissance des hiéroglyphes eût été répandue dans le public ; et si ces hiéroglyphes n'avaient reproduit que la langue commune ; certainement les chefs de la ville, ou le premier ha-

cerdotal. Il est bien vrai que sous les Ptolémées elle a été employée pour des intérêts tout à fait populaires ; mais il est à croire que c'étaient les prêtres seuls qui en avaient la connaissance et l'usage. (Les Pastophores.)

(1) *Commentaire sur l'Epître aux Romains*, liv. II, ch. I.

(2) La circoncision était tout à fait sacerdotale, et marquait le rapport avec la divinité. Dans la Bible, nous voyons que la circoncision fut prescrite à Abraham comme un signe de l'alliance entre Dieu et lui.

(3) *Annales*, liv. XI, ch. II.

bitant venu, auraient pu lire les textes représentés sur ces monuments, et en donner l'explication à Germanicus.

L'erreur principale de M. Letronne, et celle de tous les autres traducteurs de saint Clément, porte sur l'interprétation des mots κατα μιμησιν, par imitation, ou plutôt selon l'*imitation*. Cette erreur a entraîné ensuite toutes les autres.

Tous les traducteurs, sans distinction, ont considéré l'imitation comme la représentation de l'objet même, dans le sens direct. Ils n'ont pas fait attention que, quelque sens que l'on donne à une image, dès le moment qu'on la représente, bien ou mal, n'importe, il y a *imitation;* et que dès lors l'explication serait niaise et pléonastique, si elle ne portait pas sur un genre particulier d'imitation, distinct de celui de la figure. Ils n'ont pas réfléchi que *l'imitation* appartient, selon saint Clément, *aux symboles;* et que la dénomination de *symbole* ne peut s'appliquer à un objet quelconque se désignant soi-même. συμβολικος signifie *métaphorique*; et l'on ne peut pas dire qu'un objet se représente par métaphore; ce serait tout le contraire : c'est justement le nom de *symboliques* que Porphyre donne aux grandes images qui représentent les idées théologiques. On ne saurait dire qu'un chien soit le symbole d'un chien, ni le soleil le symbole du soleil, ni la lune le symbole de la lune; ce n'est point un symbole, c'est un portrait. L'idée de symbole entraîne toujours avec elle quelque chose de différent de l'objet représenté : « un symbole, dit saint Maxime sur saint Denys l'aréopagite, est un objet sensible pris pour une chose intellectuelle »; Συμβολον, αισθητον τι αντι νοητου παραλαμβανομενον; et il ajoute : « tels que le pain et le vin pour la nourriture immatérielle et divine, et la joie, et ainsi des autres », οιον αρτος και οινος, ἀντὶ τῆς αὔλου και θειας τροφῆς, και ευφροσυνῆς, και οσα τοιαυτα. Quand on représentait les choses par elles-mêmes, on disait qu'elles étaient exprimées φυσικῶς, naturellement; tandis que, lorsqu'on les désignait par des figures allusives, δια τινων σημειων, on disait que c'était συμβολικῶς, symboliquement, métaphoriquement; ou bien ἀναγωγικῶς, anagogiquement, c'est-à-dire mystiquement, et dans un sens théo-

logique. (Saint Maxime sur saint Denys, *De Eccl. hierarchia.*) Ainsi un objet n'est un symbole que par l'application qu'on en fait. En effet, si le lion est le symbole du *courage*, il n'est pas le *courage* en personne. Dans les idées que je combats, le nom de symbole serait plutôt applicable à la forme alphabétique, si cette forme existait, qu'à la représentation même de l'objet. A toute force, on pourrait dire que l'*aigle* est le symbole de l'*a*; mais on ne dirait pas qu'il est le symbole de l'*aigle*: est-ce que, dans tous les cas, il n'y a pas imitation de la figure? Ainsi les explicateurs de saint Clément font dépendre le rapport des signes aux idées, de l'interprétation qu'ils leur donnent: de sorte qu'un signe *imite* ou n'*imite* pas, selon qu'il est pris par eux, pour un *objet* ou pour une *lettre*; c'est arbitraire et absurde. Cette seule observation doit faire comprendre tout le vice de la traduction de M. Letronne.

Les savants du jour, ne connaissant pas les *idées antiques*, n'ont jamais songé qu'il pût y avoir une autre *imitation* que celle que pratique un dessinateur. Ils ont toujours ignoré la nature du grand et fécond principe de l'IMITATION, le plus important pour l'intelligence de l'antiquité religieuse. Ils ignorent que, dans les sciences antiques de l'Orient, et dans les nôtres, au moyen âge, l'IMITATION venait des *objets mêmes*, qu'ils fussent en nature ou représentés; et portait sur tous les genres de conformité qui pouvaient exister entre les *objets* et les *choses*: tels que le nom, la forme, la couleur, l'action, les mœurs, le nombre, le caractère, la dépendance, l'usage, etc.; en vertu de l'association des idées. (C'est précisément de cette imitation que saint Clément a voulu parler.) Ils ne savent pas ce que c'est que la SIGNATURE; et ils ne connaissent pas l'EFFICACITÉ que, en raison de cette *signature*, les objets et leurs images possédaient; et, faute de sentir l'importance de cette connaissance, ils laissent passer, sans les remarquer, une foule de choses qui mériteraient d'être examinées. Aussi j'affirme, très-sérieusement, qu'aucune découverte, en fait de religions anciennes, n'a eu lieu jusqu'à ce jour. L'étude approfondie des IDÉES ANTIQUES peut

seule nous mettre au courant de la formation des religions anciennes, et d'une foule de choses que nous ne comprenons pas, faute de moyens de les expliquer. Mais il est impossible de raisonner avec des personnes qui ne possèdent aucun des éléments de la question ; on ne peut pas s'entendre : et cependant ce sont là les juges dont il me faut subir les arrêts.

Je vais exposer quelques observations à l'égard du symbole oriental.

Chez nous, l'on considère généralement le symbole comme une image représentant allégoriquement une idée morale. Le symbole diffère de l'emblème, en ce que le symbole est seul et isolé, tandis que l'emblème est composé. Le symbole appartient originairement à l'écriture du langage; il désigne une idée : l'emblème se rattache à la représentation scénique; il montre une pensée en action. Ainsi un *chien* reproduit l'idée de la *fidélité;* une *colombe*, de l'*innocence;* mais une *femme* au teint livide, dont le sein est déchiré par des serpents, est l'emblème de l'*envie* : car il semble qu'on ait voulu imiter l'effet qu'un sentiment violent produit sur la physionomie. Le symbole provient souvent d'un rapport réel ou supposé entre l'objet et la chose signifiée : au lieu que l'emblème n'a quelquefois qu'un rapport très-indirect, et plutôt senti que démontré, avec la pensée qu'on veut peindre; mais on le représente avec tous ses accessoires pour mieux caractériser la pensée.

Cette explication du symbole et de l'emblème suffit pour rendre compte des représentations figurées qu'on trouve sur les monuments de la Grèce et de Rome, et sur les monuments construits dans l'ancien monde, d'après le modèle des édifices romains ; tels que les basiliques et les palais des rois.

Mais cette explication est insuffisante lorsqu'il s'agit des symboles et des emblêmes appartenant aux édifices et aux religions de l'Orient; principalement à ceux qui se rapportent au culte du peuple égyptien.

Dans l'Orient, le symbole religieux n'était pas seulement l'expression d'une idée; c'était encore une cause active, une

puissance qui, suivant l'intention de celui qui la mettait en usage, effectuait ou détruisait la chose qu'elle représentait, dans le temps présent, ou dans un temps plus ou moins éloigné.

Figurer un emblème divin, c'était intéresser les divinités à sa propre cause, par un culte convenable et approprié : car rien ne plaisait tant aux dieux, à ce qu'on croyait, que d'imiter l'organisation du monde céleste : on supposait que le dieu était appelé par son image et venait s'y placer.

Ainsi dans l'Orient, figurer un symbole de *victoire*, c'était produire la *victoire*, rendre victorieux : un symbole de *puissance* donnait la puissance à celui qui le portait, et l'ôtait à celui contre lequel il était dirigé.

Tout cela avait lieu en vertu des grands principes du *lien universel* (1), de l'*imitation*, de l'*efficacité* et de la *fatalité*, principes immenses qui sont l'âme de toutes les religions et de tous les cultes.

Dans beaucoup de cas, l'imitation n'avait lieu que d'un peu loin, et ne portait que sur certains points.

J'ai déjà parlé de ces fontaines auxquelles on donnait la forme d'un lion, à cause du signe sous lequel avait lieu la crue du Nil ; et j'ai dit que cette figure de lion était *une prière* pour avoir une abondance d'eau. Représenter le symbole de l'élévation des eaux, c'était produire cette élévation elle-même. Lorsque l'élévation n'était pas suffisante, c'est que le peuple avait péché ; mais le symbole n'était pas moins infaillible.

Lorsque Rachel, longtemps stérile, parvint à devenir féconde, ce ne fut qu'après avoir mangé des pommes de mandragore que Lia, sa sœur, lui donna. Or, la mandragore est narcotique et antiaphrodisiaque ; mais la racine de la mandragore figure grossièrement un corps humain ; et c'est là raison de l'efficacité

(1) Il existait, à ce qu'on croyait, un *lien* de correspondance entre le ciel et la terre : et les figures qu'on supposait dans le monde archétype, étaient obligées d'opérer sur le monde terrestre, par la force de l'imitation, et par la puissance des paroles. De là le mot *religio*, culte ; qui *rattache*.

de la pomme : car une partie de la plante allait pour l'autre (1).

Dieu ayant envoyé aux cinq villes des Philistins les hémorrhoïdes et des rats, pour les punir d'avoir capturé son arche ; ces villes ne purent être délivrées de leurs fléaux qu'après avoir offert à Dieu cinq *anus* d'or et cinq *rats* d'or ; suivant le nombre des villes qui avaient été affligées. Ici il y a imitation du nombre des villes, des parties passives, et des animaux agissants.

Lorsque les Hébreux, à cause de leur désobéissance, furent frappés de ces *serpents* dont la morsure était mortelle, Moïse fit faire un *serpent d'airain*, dont la vue guérissait les blessés (2). Le serpent de Moïse imitait la figure des serpents meurtriers. S'il y avait eu la figure d'une autre espèce de serpent, il n'y aurait pas eu d'imitation, ni par conséquent de guérison.

Lorsque les Israélites, pendant le séjour de Moïse sur le mont Sinaï, demandèrent à Aaron de leur faire un dieu pour les conduire, et que celui-ci résolut de leur donner le *veau d'or*, il exigea qu'ils lui remissent tous les *pendants* d'oreilles de leurs femmes, de leurs fils et de leurs filles. Pourquoi cette préférence sur tout autre objet d'or ? C'est que le veau se dit *hégel* en

(1) Le mot *mandragore* (masculin) vient de l'arménien *manragor* ; de *manr*, petit, et de *or*, ou *gor*, comme ; comme un petit homme. En persan on lui donne le nom d'*isterenk*, qui signifie *stérile*, infécond, d'*estar*, mulet. Mais *isterenk* pourrait bien venir d'*ist*, fesse, et de *renk*, apparence, parce que la racine de cette plante a, dit-on, une grosseur qu'on pourrait prendre pour une fesse. En arabe, son nom est *leffah*, qui a de grosses cuisses. Les Allemands donnent à la plante le nom d'*allraun*, qui signifie le *tout à fait castrat*. Elle était employée dans la magie : de là le mot *run*, qui signifie *murmurer*, comme faisaient les magiciens ; et les *runes*, sortes de caractères magiques. Les Hébreux nommaient les pommes *dodaïm*, les aimables, ou qui font aimer : Les Coptes, *bétuké*, pommes d'amour, ou *noutem*, qui produit du fruit.

On voit que la mandragore a pris son nom de l'imitation qu'elle opère. *Mandragoras* est aussi un surnom de Jupiter.

(2) En hébreu NaHaCHe signifie *serpent* ; il signifie aussi *augure*. NeHoCHe qui est d'airain ; THaN signifie aussi serpent, dragon ; d'où NeHoCh-THaN, le serpent d'airain. Les Hébreux l'ont adoré dans la suite ; c'est le serpent de Mercure.

hébreu, et que sa racine *hagal* désigne tout ce qui est *rond*; les boucles d'oreilles, à cause de leur rondeur, s'appellent *hégil*. Elles ont aussi un autre nom, *nézém*, par lequel la Bible les désigne en cet endroit, et qui leur est commun avec le *collier*. Mais ce synonyme, en raison de la *circonstance*, rappelait l'autre nom *hégil*, et, par analogie, réveillait l'idée de *rondeur*, et en même temps celle du *veau*. Je parlerai autre part de ce fameux veau d'or, qui, comme on sait, n'est que le veau Apis (1).

Les Hébreux étant arrivés au lieu nommé *Mara* ou amertume, dans le désert de *Sur*, là où les eaux étaient naturellement amères; Moïse, pour leur procurer de l'eau douce, prit un morceau de bois extrait d'un arbre amer, nommé *ardifné*, écrivit

(1) Un des grands inconvénients de la traduction, lorsqu'il s'agit des prophéties, et des fables de l'antiquité orientale, passées dans les auteurs grecs et latins, c'est de préciser toujours le sens d'un mot oriental, et de masquer tous les autres sens qui lui appartiennent. Il y a souvent, dans l'Orient, *allusion* d'un sens à l'autre, tantôt par *imitation*, tantôt par *allégorie*; comme nous venons de le voir par les noms *hégil* et *nézém*, des pendants d'oreilles, à l'occasion du veau d'or. Le traducteur ne peut pas faire sentir l'allusion, parce que le mot dont il se sert n'a pas toutes les significations du mot oriental traduit, et que les termes qui expriment dans sa langue les idées représentées par ce mot oriental, diffèrent entre eux totalement; et enfin, que le génie des langues européennes se refuse aux jeux de mots, dans le discours sérieux. Il s'ensuit que, lorsqu'on veut se rendre compte des choses antiques, il faut toujours comparer les mots grecs et latins des traducteurs, aux divers synonymes orientaux qui y correspondent. Cette observation est très-importante pour l'explication des fables mythologiques : elle l'est souvent aussi pour comprendre la Bible. Je vais en donner la preuve.

En hébreu, *haroum* signifie *nu*, *éclairé*, *prudent*; et dans un sens dépréciatif, *rusé*. La Genèse, en parlant du serpent, nous dit « qu'il était le plus *nu* (*haroum*) des animaux des champs. » Effectivement il n'a pas de poil, et il avait alors des pieds. Les Septante ont traduit *haroum* par φρονιμώτατος, le plus éclairé, le plus sage, le plus prudent : la Vulgate, par *callidior*, le plus habile, le plus sagace; Le Maistre de Sacy, par le *plus rusé* : ce dernier sens a prévalu. Voilà donc que le serpent, de *nu*, est devenu *rusé*. Or, il est certain que, dans l'antiquité, le serpent ne passait pas pour *rusé*, mais pour *prudent*, de cette prudence que donnent la connaissance et l'expérience du monde; car Notre-Seigneur dit à ses disciples : « Soyez prudents, φρονιμοι, comme les serpents, et simples comme les colom-

dessus le nom mystique de Dieu, et le jeta au milieu des eaux : les eaux devinrent douces tout aussitôt. Il y avait *imitation* de l'amertume des eaux par celle de l'arbre ; et la propriété du bois ayant été changée par la puissance du nom ineffable écrit dessus, selon l'intention de Moïse, changea aussi, par communication, la propriété des eaux amères. C'est la même chose que du sucre dissous dans un verre d'eau, et mêlé ensuite à l'eau d'une carafe. Il est certain que l'eau de la carafe, après le mélange, participerait du goût sucré du verre d'eau. C'est ainsi que l'on comprenait l'influence des intermédiaires.

Moïse sur le mont *Horeb*, pendant le combat qui avait lieu entre les Hébreux et les Amalécites, tenait ses bras élevés horizontalement : il imitait alors la *croix*, qui, entre autres significations, désignait la victoire. Lorsqu'il baissait les bras, le peuple hébreu était vaincu ; et lorsqu'il les relevait, les Hébreux redevenaient vainqueurs : c'est pourquoi Aaron et son fils Hur le firent asseoir, et lui soutinrent les bras jusqu'à la fin de la journée, afin que la défaite des Amalécites fût complète. Il y avait *victoire*, parce qu'il y avait représentation du symbole qui désignait et produisait la victoire. Il faut observer que dans cette position, Moïse tenait à la main la baguette sur laquelle était écrit le nom

bes. » La simplicité exclut la ruse. Le serpent avait mangé du fruit des deux arbres ; il était éclairé et immortel, et il voulait que l'homme participât aux mêmes avantages.

Le résultat que l'homme obtint du fruit défendu, fut d'être *éclairé*, car *ses yeux s'ouvrirent ;* et de comprendre qu'il était *nu*. Il était donc nu et éclairé (*haroum*). L'endroit de la Genèse qui concerne la chute de l'homme roule donc sur les deux sens du mot hébreu.

Si nous passons à la fable grecque, nous verrons que Mercure était le *messager* de Jupiter et le *conseiller* de Saturne. Or, dans les langues orientales, *melak* signifie *messager, ange, annonciateur* et aussi *opérateur ; melek* signifie *conseiller* et *roi*. Si vous considérez le rapport qui existe entre *melak* et *melek*, vous comprendrez pourquoi Mercure était un *messager* et un *conseiller ;* si vous restez dans les termes grecs et latins, vous ignorerez toujours le motif du cumul de ces deux fonctions. De *melak*, opérateur, nom donné aux divinités qui agissent sur le monde, vous ferez venir *Adra-melek* et *Anna-melek*, deux divinités chaldéennes : et vous aurez l'origine de tous ces rois, *melakim*, que la fable mentionne.

ineffable (probablement en hiéroglyphes égyptiens, parce que de son temps l'écriture alphabétique n'était pas encore connue).

Sans sortir du sujet qui m'occupe en ce moment, je dirai que Notre-Seigneur apparut à Constantin avec sa croix, et lui dit : *Tu vaincras avec ce signe;* ce qui prouve que la croix était un symbole de victoire. Constantin, en faisant porter devant lui une croix, défit toujours Maxence qui n'avait pu qu'opérer des conjurations magiques, et évoquer les démons. Les Egyptiens affirmaient que, si les chrétiens produisaient un grand nombre de miracles, c'était uniquement par la grande vertu du signe de la croix. Si les Egyptiens parlaient ainsi, ce n'était point à cause du rapport du symbole avec l'instrument du supplice de Notre-Seigneur, mais à cause de la vertu qu'ils attribuaient eux-mêmes à la figure de la croix. Mais nous verrons plus tard ce que c'était que cette croix.

C'est que derrière le symbole il y avait le nom de l'objet; que ce nom appartenait à la langue sacrée, et avait diverses significations : et que ce nom, écrit ou prononcé avec intention, était une prière, et même une injonction, aux puissances surnaturelles chargées de l'administration du monde, d'accomplir la volonté de celui qui l'avait figuré. Les bénédictions et les malédictions appartiennent à la même source, et participent à la même infaillibilité (1). Dans l'antiquité, tout miracle supposait

(1) Je vais en donner quelques exemples :
Jacob, ayant une peau de chèvre sur les mains et sur le cou, trompe son père Isaac, et surprend sa bénédiction qui appartenait de droit à Esaü, l'aîné des deux fils. Esaü, dépouillé de son droit d'aînesse, réclame contre la tromperie. Chez nous, erreur ne fait pas compte; et l'on trouverait tout simple qu'Isaac, convaincu de la supercherie de son fils cadet, lui eût retiré son don, et eût restitué sa bénédiction à l'aîné. Mais Isaac déclare que c'est impossible; et accorde à Esaü d'autres dons pour le consoler de la perte de celui-ci. Pourquoi? C'est que l'effet de la bénédiction était irrévocable; et l'on sait la prospérité promise à Jacob. On ne pouvait multiplier la bénédiction, attendu qu'il ne pouvait y avoir deux aînés. C'est le droit d'aînesse lésé qui avait armé Caïn contre Abel, et qui, plus tard, arma les fils de Jacob contre Joseph. Ce même Jacob, grand amateur de bénédictions, rencontre un jour un ange, avec qui il lutte, et qu'il saisit

une parole effective. Chez les Hébreux, le nom secret de Dieu, écrit, ou prononcé tout bas par un prophète, avait un pouvoir universel, et remplaçait toutes les formules magiques : c'est ce qu'on appelait *invoquer par le nom du Seigneur*. La Bible nous apprend qu'Enos, fils de Seth et petit-fils d'Adam, fut le premier qui jouit d'un semblable privilége. Les patriarches, comme on sait, parlaient la langue sainte, qui fut l'unique jusqu'à la construction de la tour de Babel. Les chrétiens, en commandant aux démons, substituèrent le nom de Jésus-Christ à celui de Dieu le père : le nom divin de Jésus-Christ, inconnu des hommes, devait n'être connu que des anges et des démons (1).

Lors de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, il se fit un *grand vent* (*pneuma* ou *spiritus*) ; et chaque apôtre vit descen-

fortement, lui annonçant qu'il ne le lâchera qu'après avoir reçu sa bénédiction : et l'ange, pour recouvrer sa liberté, se hâte de bénir Jacob. Cet ange ne pouvait plus retirer sa bénédiction ; et une malédiction eût été sans effet ; la place était déjà prise.

Il en était de même des malédictions ; et ces actes, ainsi que les prières, les serments, les prédictions et les invocations, étaient sous l'influence de cette loi générale qui conduit le monde, et qu'on appelait le sort ou la *fatalité*. Nul ne pouvait éviter sa destinée.

C'est ainsi qu'il faut comprendre l'histoire fabuleuse ; et cette impossibilité de revenir sur une promesse, ou de retirer un don heureux ou funeste, que l'on rencontre à chaque pas, tient à l'influence des paroles et des actes symboliques.

Neptune se voit obligé, par le serment qu'il a fait à Thésée, de faire périr Hippolyte, qu'il sait innocent. Jupiter, par le même motif, brûle Sémélé ; et Phébus confie son char à Phaéton.

Dans nos contes de fées, on voit souvent une fée jeter par colère un mauvais sort sur une jeune princesse : et les autres fées, ne pouvant enlever le mauvais sort, cherchent à l'atténuer en donnant quelque heureuse qualité à la princesse. — Dans les *Mille et une Nuits*, on trouve que certains gestes, certaines paroles, produisent, sans intention, un grand effet qui étonne. La mère d'Aladin, en frottant sa lampe pour la nettoyer, voit apparaître un génie. Le hasard seul lui a appris le moyen de se servir miraculeusement de sa lampe.

(1) Saint Paul distingue positivement la langue des anges de celle des hommes ; et il affirme que lorsqu'il fut transporté au troisième ciel, il y entendit des paroles qu'un homme ne pouvait pas comprendre. Selon le *Targum*, cette langue est celle au moyen de laquelle Dieu créa le monde.

dre sur lui une *langue de feu :* aussitôt tous les apôtres se mirent à parler des *langues étrangères.* Le vent était la marque du Saint-Esprit, considéré comme igné ; et les langues de feu, sa distribution. Celles-ci marquaient, en outre, les *langues* différentes inspirées subitement aux apôtres. Il y avait encore allusion à la chute des *langues* de feu, qui aura lieu lors de l'embrasement du monde, lequel était alors considéré comme prochain. Ceci se rapporte encore à la confusion ou chute des langues, lors de la construction de la tour de Babel.

La puissance attachée aux talismans n'avait pas d'autre fondement que l'influence des paroles magiques, que ces paroles fussent écrites en toutes lettres, ou qu'elles fussent représentées par des symboles.

L'art médical était fondé, en partie, sur les rapports extérieurs des choses : la rhubarbe chassait la bile, parce que la rhubarbe et la bile sont *jaunes :* le *loriot,* espèce d'oiseau, guérissait la jaunisse, parce que l'un et l'autre se nomment *ictéros* en grec. Chaque partie du corps, interne ou externe, trouvait parmi les plantes, des analogues qui, par *imitation* de la forme du membre, lui procuraient la guérison des maux dont il était particulièrement affecté.

Sous le rapport moral, la philosophie trouvait encore des ressemblances entre l'homme *petit monde* et le *grand monde* ou *cosmos.* Ainsi le monde avait une intelligence opératrice et une âme motrice : et l'homme avait aussi une intelligence et une âme.

La divination des songes était fondée sur l'*imitation*, produite par les images fantastiques des rêves, appelées *éléments.* On connaît le songe de Pharaon, expliqué par Joseph. Les *sept* vaches grasses et les *sept* vaches maigres correspondaient aux années de fécondité et de stérilité de la terre. En voici un autre exemple. Un Grec ayant rêvé qu'un de ses amis lui rendait de l'argent prêté, et qu'il remettait à celui-ci son obligation écrite, les devins de Memphis lui annoncèrent que ce songe signifiait *qu'il n'aurait pas d'enfant :* parce que, l'*obligation* rendue, il ne pouvait toucher aucun *intérêt* ; et que celui qui s'*abstient* des

femmes, ne peut avoir d'*enfant*. En grec, ἀποχή signifie *abstinence*, et *obligation écrite;* et τόκος, *enfant*, et *intérêt de l'argent*. (Voyez Artémidore.)

L'histoire des animaux fournissait à la morale pratique des symboles de vertus à exercer et de vices à fuir. Le lion signifiait *courage;* le pélican, qui se sacrifie, dit-on, pour ses petits, signifiait *amour paternel;* la huppe, qui nourrit ses vieux parents, signifiait *piété filiale;* et ces exemples que donnait la nature étaient beaucoup plus persuasifs que les lourds préceptes d'un pédagogue, parce qu'ils faisaient rentrer la pratique des vertus dans l'ordre nécessaire des choses de ce monde. Ainsi l'on disait que les dieux sont toujours bienfaisants; mais que l'homme, en péchant, s'éloigne de leur action; comme, lorsque l'on se met à l'ombre, on se soustrait à la chaleur du soleil.

Ainsi, dans l'Occident, le symbole ne fut qu'un signe purement mémoratif; tandis que, dans l'Orient, c'était une parole, une puissance.

La distinction que je viens d'établir entre le symbolisme oriental et le symbolisme occidental, distinction qui n'a jamais été faite avant moi, disparut en partie lorsque les Romains conquirent l'Orient. Alors, les superstitions chaldéennes, égyptiennes et persanes s'introduisirent dans Rome. Le culte de Mithras, celui de Sérapis, et l'emploi général des amulettes et des anneaux constellés s'y établirent; et le symbolisme oriental prit place à côté du symbolisme occidental.

Le christianisme, venu d'Orient, apporta aussi sa part de symbolisme: et le signe de la croix, employé par les fidèles, dans les occasions de péril, servit à raffermir leur courage et à chasser les démons. Le souffle dans l'oreille, l'application de l'huile sainte, le sel, la salive et l'imposition des mains, conférant le Saint-Esprit, sont encore des symboles orientaux (1). L'emploi de

(1) Le Catéchisme du concile de Trente, donnant la définition des SACREMENTS en général, dit que « ce sont des SIGNES institués de Dieu et non des « hommes, qui renferment en eux *la vertu de produire la chose sacrée* « *qu'ils signifient*. » Par exemple, dans le baptême, l'ablution du corps *opère*

ces symboles, réservé autrefois en Orient au seul sacerdoce, ne put non plus avoir de vertu, en Occident, que par une personne consacrée. Un laïque n'a pas la puissance opérante : il n'a pas en soi l'efficacité apostolique. Ainsi, un laïque qui usurperait les fonctions ecclésiastiques, ne commettrait pas seulement un sacrilége ; mais il ne produirait aucun effet : les péchés seraient toujours retenus ; sa messe serait nulle ; et les sacrements ne seraient point conférés par lui.

En Orient, tout acte ou tout événement important était accompagné d'un *signe*, c'est-à-dire d'un acte, d'un fait, qui l'annonçait ou le confirmait : d'où est venu le *présage*. Ce signe était souvent arbitraire, mais souvent extraordinaire, ce qui lui faisait donner aussi le nom de *miracle*. Il n'était point efficace par rapport à la chose prédite, parce qu'il ne tenait pas au symbolisme proprement dit : c'était l'éclair qui annonce le tonnerre ; de là les *signes* du zodiaque, à cause de l'annonce des événements. Ainsi, nous voyons dans Isaïe, ch. XXXVIII, v. 5 à 8 : « Voici ce que dit le Seigneur... J'ajouterai encore quinze années à votre vie, et je vous délivrerai de la puissance du roi des Assyriens. Voici le *signe* que le Seigneur vous donnera pour vous assurer qu'il accomplira ce qu'il a dit : je ferai que l'ombre du soleil, qui est descendue de dix degrés sur le cadran d'*Achaz*, *retournera* de dix degrés en arrière. Et le soleil remonta des dix degrés par lesquels il était déjà descendu. »

Dans l'Évangile, les miracles de Jésus-Christ ne sont désignés que sous le nom de *signes*, comme annonçant sa mission divine, et l'événement prochain.

De là sont venues certaines coutumes, qui emploient des *signes* dont la vertu est d'annoncer la consommation d'un acte, d'une résolution.

invisiblement dans l'âme ce qu'elle désigne et marque extérieurement. Mais il faut y joindre les paroles *sacramentelles*, la foi et l'intention. (Chez les premiers chrétiens, l'ablution était complète, afin que tout le corps participât à la régénération.)

Ainsi, chez les Hébreux, le propriétaire se *déchaussait* d'un pied, devant des témoins, lorsqu'il consentait à vendre sa maison ou sa terre. Autrefois, on nouait les *deux bouts d'une paille* pour montrer que l'affaire était conclue, et la paille était jointe à l'acte écrit. Quand une femme renonçait à la communauté, elle mettait les *clefs de la maison* sur le cercueil de son mari. Encore aujourd'hui, lorsqu'on prête serment, *on lève la main droite* (la main de justice). Dans certaines provinces, tant que les contractants n'ont pas *frappé dans la main* l'un de l'autre, il n'y a rien de fait : après le *coup retentissant*, tout est fini; il n'y a pas moyen d'en revenir.

Il est facile de voir, par tout ce qui vient d'être rapporté, que le nom de *symbole* réveille toujours l'idée d'une signification métaphorique; et que l'*imitation*, dans l'antiquité, n'était pas seulement, comme les savants le pensent, le rapport du type à la copie (de celle-ci on n'en parlait pas, et elle était toujours sous-entendue); mais encore le rapport du symbole à la chose signifiée, portant le même nom. C'est donc toujours le nom du symbole, commun à toutes les idées qu'il désigne, que le symbole reproduit naturellement; sauf ensuite à l'esprit à trouver le sens précis dans les circonstances de la phrase où le symbole est placé. Ainsi, en chinois, les mots et les caractères ont de nombreuses significations; en sanscrit, les mots ont un grand nombre de sens différents; Horapollon nous prouve que les symboles hiéroglyphiques avaient des significations très-nombreuses; enfin, l'exemple curieux que j'ai donné de l'application du symbolisme à la langue sacrée, fait voir que le même nom, représenté par le même signe, avait des valeurs très-diverses. Ainsi, nous avons vu que le jonc, *amrès*, désignait l'hiérogrammate, la nourriture, la science, le pain, le boulanger, la fin, la maladie, la corde de jonc, le *port*, l'ancre, le contentement, etc.; et nous avons reconnu qu'une partie de ces valeurs était restée dans le copte moderne.

Comparez, maintenant, cette explication du symbole et de l'imitation, avec l'explication que vous en donnent les savants

du jour ; et jugez quelle est celle qui vous paraît le plus en rapport avec les *idées antiques*.

Je reviendrai tout à l'heure sur l'*imitation*, à propos de saint Clément ; et je donnerai Plotin, qui dissipera tous les doutes qui pourraient rester à cet égard.

Nous verrons plus loin le *symbolisme de pensée*, autre genre d'*imitation*, dont nous exposerons les hautes conséquences.

Je prends maintenant le commencement du passage, selon la traduction de M. Letronne.

Ἧς, ἡμὶν ἐςὶ, διὰ τῶν πρώτων ςοιχείων, κυριολογική· ἡδε, συμβολική. *L'un emploie les premières lettres alphabétiques ; l'autre est symbolique.*

M. Letronne n'a point remarqué que par la contexture de la phrase, l'explication δια των πρωτων ςοιχειων est commune aux deux membres κυριολογικη et συμβολικη : en mettant l'explication *par les premiers éléments*, ou par les *lettres alphabétiques*, après κυριολογικη, il la soustrait à συμβολικη; et celui-ci n'a plus de rapport déterminé avec le langage : car tout ce passage n'a d'autre signification, que celle d'indiquer la manière dont l'écriture représente les noms, soit dans le sens primitif, soit dans le sens métaphorique.

M. Letronne, et plusieurs autres traducteurs, ont pensé qu'il était absolument nécessaire de donner un complément à l'expression κυριολογικη, pour en fixer le sens ; et ils n'ont pas trouvé d'autre complément que δια των πρωτων ςοιχειων : ils n'ont pas remarqué que le sens de κυριολογικη se déduisait naturellement de la division du système d'écriture en deux genres, et de l'opposition d'un genre à l'autre : le *cyriologique* (proprement dit), d'un côté ; et le *symbolique*, de l'autre.

M. Letronne s'est étendu très-longuement pour expliquer l'application de l'expression διὰ των πρωτων ςοιχειων à l'écriture hiéroglyphique. Il décompose en deux parties l'expression πρωτα ςοιχεια, premiers éléments : πρωτα, *premiers*, d'une part, et

στοιχεια, *éléments*, de l'autre ; et cherche comment ces deux parties peuvent se modifier naturellement. Il pense que l'inventeur de l'alphabet égyptien (ou pour mieux dire l'introducteur de la méthode alphabétique dans les hiéroglyphes), rendit par le même signe tous les sons qui appartiennent à la même touche ; et donne à ces caractères de touches, le nom de *premières lettres alphabétiques* et de *lettres primitives*. Ainsi, selon lui, les quatre sons, Β, Υ, Π, Φ, auraient été exprimés par une seule lettre : Γ, Χ, Κ, de même, etc.; et c'est, selon lui, l'explication très-juste de l'expression τα πρωτα στοιχεια (1). Je ne partage pas l'opinion du savant archéologue. Je ne crois pas qu'un indigène, qui aurait inventé les éléments graphiques devant servir à rendre sa propre langue, eût confondu dans l'écriture les sons qu'il distinguait fort bien à l'oreille. Ceci aurait exigé des études comparatives, dont l'application, d'ailleurs, eût été plus nuisible qu'utile. Ordinairement, ce n'est pas sous ce rapport qu'a lieu la confusion des sons. Il serait plutôt à croire, si la chose était telle que la suppose M. Letronne, que le système phonétique des Egyptiens était peu considérable, et se réduisait à un seul son de chaque touche : mais ici tout est conjecture (2).

Je crois que la manière dont M. Letronne comprend saint Clément est très-fautive.

Lorsqu'une expression composée reçoit une signification toute particulière, qui ne résulte pas naturellement de la combinaison de ses parties, il est impossible de la traduire analytiquement, sans dénaturer le sens qu'elle exprime. Ainsi, par exemple, je prends le mot *sage-femme* : celui qui traduirait en latin ce nom

(1) Dans sa première traduction, M. Letronne entendait par premières lettres, les seize lettres comprenant l'alphabet de Cadmus, qu'il croyait retrouver dans les hiéroglyphes lus par M. Champollion. M. de Goulianoff a compris que les premiers éléments étaient les initiales des noms des signes admis à représenter tous les noms commençant par la même lettre ; d'après ce système, l'*aigle* serait l'initiale d'*amour*, d'ambassadeur, d'ancien, etc. On voit combien ces honorables savants étaient loin de la vérité.

(2) Mais comment comprendre que les Egyptiens confondaient les sons similaires, quand nous voyons les plus anciens alphabets, soit hébreux, soit grecs, les distinguer parfaitement?

composé par *prudens mulier*, ou *sapiens mulier*, ou *honesta mulier*, ferait un contre-sens; car ce nom composé, quelle que soit son origine, signifie tout simplement une accoucheuse, *obstetrix* (1). Il en est de même de la formule τα πρωτα ϛοιχεια : cette expression ne doit point s'analyser ; elle doit être prise dans son ensemble. Or, si M. Letronne avait cherché dans Suidas, à la lettre Π, il aurait vu que πρωτα ϛοιχεια désigne la liste des signes de l'écriture, l'alphabet, les lettres, les caractères ; et que ce mot composé est synonyme de γραμματα. Suidas donne pour glose, un passage tiré de la comédie d'Aristophane, intitulée *les Chevaliers* ; et dans ce passage, il n'est fait mention que de γράμματα. Voyez aussi l'article γραμματίϛης. C'est qu'il y avait une distinction à faire, et qui a échappé à tous les savants qui se sont occupés de la question que je traite en ce moment :

(1) Ce contre-sens s'est présenté quelquefois dans les auteurs anciens. On voit le sens littéral donné pour le sens dérivé, et le dérivé pour le littéral. C'est ordinaire dans les traductions de noms, où le traducteur a plus d'égard au sens appliqué qu'au sens propre.

C'est ainsi que Diogène Laërce, donnant l'explication du nom de *Zoroastre*, a prétendu que ce nom signifiait le *contemplateur des astres*, l'astrologue, ἀϛροθέατης (en admettant la correction de Bochard). C'était vrai, mais non pas à la lettre. Ce nom, en persan *Zerdust*, signifie littéralement le *chef des oiseaux volants*. Or, c'est le nom de *chef des oiseaux*, qui désignait l'astrologue par excellence, le chef des astrologues. On représentait l'astrologue par une *grue*, et l'astrologue en observation, par une *grue* volant. Les grues, comme on sait, forment un triangle, lorsqu'elles vont de compagnie; et il y en a une à la pointe, en avant des autres. (Ces grues marquaient aussi les astres, d'après un principe que j'indiquerai plus tard.) Diogène Laërce a confondu le titre de simple astrologue, avec celui de chef des astrologues, évidemment représenté par *Zoroastre*.

L'*oiseau* par excellence, la *grue* principale, *zurd*, donne l'explication de *Zaradès*, forme incomprise du nom de Zoroastre. *Zerd-ust* (*ast*, chef), nous explique le *zend*, *Zérêthochtro*, qui signifie *chef des oiseaux* ; de *zeretho* et de *chatraho*, chef, qui commande. Le nom de *Zoroastre* est donc un titre de fonction, et non pas un nom de personne. (Ces explications m'appartiennent en propre.) Les savants, cherchant toujours le mystique et le vague, et négligeant la donnée de Diogène Laërce ; et surtout ne comprenant pas ce que c'était qu'un *chef d'oiseaux* ; ont expliqué *Zoroastre* par *astre-d'or* : *zéré-tachter* : mais ceci ne rend pas compte de la forme *Zaradès*.

c'est qu'il y avait les *éléments des mots* qui sont les sons ; et les *éléments de l'écriture* qui sont les lettres. Toute la dissertation de M. Letronne n'a eu pour objet que de montrer que στοιχειον signifie *élément* des mots, son élémentaire : mais πρωτα στοιχεια n'a plus aucun rapport aux sons des mots ; mais aux *signes*, qui sont les éléments de l'écriture. Eusèbe, en trois endroits de sa *Préparation évangélique*, désigne l'écriture, τα πρωτα στοιχεια της γραμματικης : or, dans Suidas et dans saint Clément, le constitutif της γραμματικης est omis, parce que l'expression τα πρωτα στοιχεια avait une signification consacrée, et fort connue (1).

On trouve aussi d'autres formes revenant au même sens, telles que τα πρώτα γράμματα (2) : en latin nous avons *elementa litterarum*, *primæ litteræ* : nous avons aussi *prima elementa* ; ce qui répond au τα πρωτα στοιχεια des Grecs : et l'analogie des deux expressions aurait dû détromper M. Letronne sur le sens qu'il donnait à la première. J'expliquerai tout à l'heure l'origine de ces expressions : pour le surplus, je renvoie à mon grand ouvrage.

Il est donc certain que τα πρωτα στοιχεια signifie précisément *les signes de l'écriture*, les caractères dont on se sert pour exprimer le langage.

Mais, dans saint Clément, ce nom de *lettres* doit-il signifier des signes indiquant des sons isolés ; des *a*, des *b*, des *c*, etc. ; ou bien des signes de mots entiers, *bœuf*, *épervier*, *main*, *scarabée*, etc. ; ou bien encore des signes d'idées exprimées sans l'intermédiaire des noms appartenant à la langue sacrée ?

Avant d'aller plus loin, je dois faire connaître une opinion fausse, qui circule parmi les savants, et qui est la source de nombreuses erreurs dans l'étude des religions anciennes, et de l'histoire monumentale.

Méconnaissant l'existence de la langue sacerdotale, du *latin oriental*, commun aux prêtres supérieurs, chez tous les peuples de l'antique Orient : confondant les signes de texte avec les

(1) Ces détails sont exposés dans mon tableau de 1838.
(2) Voyez Suidas, article γραμματοκυφων.

grandes images, et le discours détaillé avec le discours sommaire (aucun d'eux n'a parlé de ce dernier) : oubliant que les divinités égyptiennes portaient plusieurs noms, en raison des diverses qualités qui leur étaient attribuées, et que ces noms avaient nécessairement des signes distinctifs ; et confondant presque toujours ces noms en un seul : ne pouvant, d'ailleurs, mettre d'accord les noms des signes pris du copte, avec les noms de choses que les signes représentent métaphoriquement (1) : un grand nombre de savants se sont imaginé que les signes hiéroglyphiques ne reproduisaient pas un langage oral, mais des idées sans mots : en sorte que la nature de la langue était indifférente, et qu'il était possible de retrouver le sens d'une inscription, sans avoir recours à la langue parlée (2). En conséquence, ils ont déclaré l'écriture hiéroglyphique une écriture idéographique. (Une pareille écriture n'a existé nulle part, telle que les savants la conçoivent.) Cette opinion était celle de M. Champollion, avant que les travaux d'Young l'eussent jeté dans une autre voie. Pendant dix ans, il étudia les trois écritures égyptiennes, d'après ce principe ; et il ne le rejeta jamais entièrement (3). Mais

(1) L'expression *à la lettre, littéralement*, qui existe dans toutes les langues pour marquer qu'une expression doit être prise suivant le sens rigoureux des termes, fait bien voir qu'une *lettre*, dans l'origine, désignait une idée matérielle, et le nom qui lui appartenait ; et que ce qu'on a appelé une *figure* n'a été que l'emploi métaphorique des symboles écrits et prononcés, comme pour donner une forme à une chose qui n'en avait pas : un *trope* a été employé de même pour *détourner* un signe de sa signification primitive, et le *retourner* en quelque façon. En traitant de l'histoire de l'alphabet, je ferai voir qu'un signe, retourné ou renversé, marquait aussi le renversement de son nom, et par conséquent de sa valeur alphabétique.

(2) Une des plus grandes sources d'erreur est l'incertitude sur la nature des signes. L'un fait d'un signe une couronne, l'autre en fait une paupière. M. Champollion voyait dans un certain signe un *parallélogramme crénelé* : M. Birch y voit un *jeu d'échecs* ; mais, chose étrange ! quelque différence qui existe entre eux sur la nature des signes, ils s'accordent toujours pour le sens, soit comme signe alphabétique, soit comme signe idéographique. Quelle singulière méthode qui possède une si grande élasticité !

(3) L'ibis est souvent placé sur une espèce de potence : or, l'on ne peut nier qu'il n'y ait quelque intention dans ce rapprochement. Cette potence

comme cependant on ne peut énoncer une idée que par l'intermédiaire d'un nom, il a bien fallu en appliquer un à la figure. En vertu de cette méthode, c'est le symbole qui a pris le nom de la chose signifiée, au lieu de lui donner le sien. Ainsi, comme d'après les traditions antiques, le *vautour*, entre autres significations, désignait la *maternité*, on l'a fait prononcer *mau*, mère ; quoique son nom ne fût pas *mau* en copte, mais *nocher* ou *hachit*. L'ibis était un des animaux dédiés à Mercure ou *Thot* (*saout*) ; dès qu'on a vu un ibis, on l'a pris pour Thot, quoique l'ibis ne se nommât pas *thot* en copte, mais *hip*, *hipen* ; mais il représentait l'idée de *Thot*, dans un certain sens ; et l'on croyait bonnement que représenter l'idée suffisait pour déterminer le nom. (L'ibis, au reste, a plusieurs significations.) Ainsi, d'après ce principe, l'*ibis* s'est nommé *Mercure ;* tandis que, dans les idées antiques, c'était *Mercure* qui se nommait *ibis*. L'*épervier* s'est appelé *soleil*, au lieu que le *soleil* se nommait *épervier ;* parce que l'épervier, entre autres significations, servait à désigner une des qualités réunies dans le globe solaire. L'épervier désignait aussi le dieu Osiris ; et l'on disait le dieu *épervier* pour *Osiris*. C'est Plutarque qui le dit : (*de Iside*) ιεραχι τον θεον φραζουσι. (Voy. Zoega.) *Ils nomment Osiris du nom d'épervier* (parce qu'il y voit beaucoup) ; donc le dieu avait pris le nom de l'épervier, au lieu de lui donner le sien.

La suite de cette erreur a été qu'on s'est vu forcé de ne donner qu'une seule idée à un symbole, bien qu'il en ait souvent six, huit, dix ou douze : mais autrement on n'aurait jamais su comment s'y reconnaître ; par la raison que chaque idée ayant son nom, et le symbole représentant plusieurs idées, souvent fort disparates, il aurait, par conséquent, représenté plusieurs noms, sans compter le sien ; or, tous les symboles étant dans le même cas, il aurait été impossible de déchiffrer le moindre petit texte, à cause de la difficulté de trouver juste, pour cha-

avait un nom, qui sans doute devait se prononcer : il est donc impossible de croire que l'*ibis sur la potence* désignât *Thot* tout court ; et la potence avait sans doute une symbolisation particulière.

cun d'eux, le nom approprié à la phrase; il aurait donc fallu pour cela connaître d'avance le sens complet du texte.

Si ce que je viens de dire est bien compris, on sentira qu'il est impossible d'admettre, sans de nouveaux renseignements, ces noms de rois, *Thotmès* et *Ramsès* (fig. 1 et 2), que M. Champollion a lus sur les monuments : le premier est représenté par un *ibis;* l'autre par un homme à *tête d'épervier*, chargé d'une prunelle entouré d'un serpent. L'histoire donne pour l'un de ces noms *Thetmosis*, et la Bible donne pour l'autre *Ragamessès* (1).

On sait, au reste, que la méthode du célèbre archéologue consistait à prendre certains signes, tantôt comme lettres alphabétiques, tantôt comme signes d'idées; de sorte qu'il est impossible de savoir si l'on a devant soi une lettre ou une idée (2). Je ne parle pas ici de ce nom de Ptolémée, dont j'ai démontré la lecture fausse par un monument qui est au Louvre (fig. 3 et 4); je ne parle pas de la lecture ridicule du nom de Mycerinus, RÉMENKAKAKA (fig. 5), prônée par les savants avec une gravité magistrale, que les augures n'auraient pas pu conserver (3); je ne

(1) L'hébreu nomme une certaine ville d'Egypte, construite par les enfants de Jacob, *Rahamessès*, ou *Ragamessès* : les Septante, n'ayant pas l'*aïn*, ont dit *Raamessès*. Saint Jérôme et les auteurs grecs ont confondu les deux *a* en un seul, et ont dit *Ramessès*. C'est ainsi que *Bagal* ou *Bahal* est devenu *Baal*, puis *Bal* et *Bel*. Les Egyptiens devaient avoir l'*aïn*. C'est sur la lecture des auteurs grecs qu'est fondée celle de M. Champollion : dans mon grand ouvrage, je discute la plupart des noms déchiffrés par le célèbre égyptologue et ses disciples. Pourquoi ne voit-on jamais le nom de *Sésostris*, le nom connu de l'histoire, au lieu de Ramessès et de ses prénoms?

(2) M. Champollion a reconnu que l'écriture hiéroglyphique, dans son origine, était idéographique, et qu'ensuite elle admit dans son sein l'emploi alphabétique. Ainsi elle éprouva un bouleversement total, et tout au moins inutile. L'écriture de la langue magique, alphabétique ou idéographique, l'écriture qui opérait par ses caractères! Il y a plus, il a prétendu que la valeur et le choix des caractères avaient varié de siècle en siècle. Quelle certitude a-t-on donc de la prononciation des signes?

(3) Pour montrer que je n'exagère pas, je vais donner un passage de la préface du *Dictionnaire copte* de Parthey (1843):

« Champollion a prouvé, par de nombreux exemples, que la langue des « anciens Pharaons était la *même* que LE COPTE; et l'on ne peut douter que

parle pas de ce nom d'*autocrator*, l'empereur, qui a disparu du temple de Dendérah, où on l'avait vu dans un cartouche, lequel s'est trouvé vide. Le nom de Xerxès ou *Kchéarcha* s'est effacé également sur le vase du cabinet du roi. Je ne parle pas

« l'antique inscription hiéroglyphique, CERTAINEMENT ANTÉRIEURE *au temps* « *d'*ABRAHAM, qu'on a trouvée sur le sarcophage du roi Mycérinus, ne soit « écrite dans la MÊME LANGUE, encore familière au vieux Egyptien Mua- « lin Athanase, qui, vers le milieu du dix-septième siècle de notre ère, fut « le dernier qui en fit usage. »

Ainsi, il est bien démontré, par la lecture du fragment d'inscription trouvé sur ce que l'on appelle le *cercueil de Mycérinus* (et non sur le sarcophage, comme le dit par erreur M. Parthey, confondant ainsi deux choses très-distinctes); il est bien démontré, dis-je, qu'on a fixé d'une manière irréfragable l'époque du monument, et l'antiquité de la langue copte. Il s'ensuit que le copte remonterait à peu près au déluge, sinon au delà; et aurait conservé depuis lors, jusqu'au dix-septième siècle de notre ère, son intégrité et sa pureté virginales.

Je dirai seulement que pour déterminer notre conviction, il est fâcheux qu'on ait été obligé de changer l'ordre des signes du nom, et de *trois* n'en faire qu'*un* seul; et qu'on ait négligé de joindre le texte copte à l'inscription : cela aurait peut-être justifié la *stupidité* de la traduction qu'on nous en a donnée; cette traduction ne présente aucun sens rationnel; mais, à vrai dire, elles sont toutes de même.

Et le *ciel* qu'on a vu sur le monument? c'est le haut du cadre mutilé de l'inscription qu'on a décoré de ce titre magnifique; quelle absurdité! Si c'était moi qui eusse dit cela! mais ce n'est pas moi. Au reste, ces messieurs parlent toujours du *ciel* sans savoir ce que c'est.

La troisième pyramide joue un grand rôle dans l'antiquité: on en attribue la construction à Mycérinus, ou à la reine Nitocris, ou au roi Inaron. On a supposé que le corps d'une des filles ou d'une des femmes de Mycérinus y était renfermé. Les Arabes prétendent que c'est celui de *Sabi*, fils d'Hénoc et grand-père de Noé; ce qui ferait remonter la construction de la pyramide et l'origine de la langue copte tout près de la création du monde; probablement même au temps d'Adam : puisque, avant la tour de Babel, il n'y avait qu'une seule langue parmi les hommes. Or, d'après le *Targum* de Jonathas, la langue d'Adam était la même par laquelle Dieu avait créé le monde; et, selon saint Paul, c'est la même qu'on parle au ciel. Ainsi le copte est la langue du ciel et a créé le monde. Maintenant il a bien perdu de sa puissance : mais on le parle peut-être encore dans le ciel, et il faut être un ange pour le comprendre : c'est pour cela que les mortels le comprennent si peu.

Les phrases obtenues par la lecture de Champollion ne sont que de petits morceaux brefs et brisés. En voici quelques-unes : les trois premières forment un sens. (Le Dieu) PHTHAH *donne des souffles à ton nez* (fig. 21). *Les quatre*

de *Ménephtha* (fig. 8), d'*Épaphus* (fig. 16), etc. (1). Je ne parle pas des interversions, des renversements, des séparations, des abréviations, des pléonasmes et des signes parasites : assemblage qui complique énormément la lecture ; et qui fait d'un tableau hiéroglyphique, la chose la plus arbitraire et la plus incompréhensible qu'il soit possible d'imaginer ; et d'un texte sacré, une légende niaise et sans liaison. Or, comme nous savons par les traditions historiques que l'écriture hiéroglyphique était fort simple et tout unie, et la langue sacrée fort claire et fort énergique, nous avons vraiment à regretter les peines que les sa-

bras de leurs dieux soutiennent leur chaudière. Ramsès, seigneur de la haute région, aimant Amon, seigneur de la basse région (fig. 9 et 10). *L'Orus resplendissant, le Soleil, fils du Soleil*, etc. *Aimé du Soleil, châtiant les impurs*, etc., etc. Voilà la plus grande partie du système de Champollion, appuyé sur le copte. Les plus grandes inscriptions se fractionnent de cette manière, et ne parviennent jamais à l'étendue et au développement d'un discours suivi. C'est pourquoi on n'a jamais pu, et l'on ne pourra jamais traduire littéralement l'inscription hiéroglyphique de Rosette.

(1) Parmi les cartouches, les uns sont dits de *noms* et les autres de *prénoms*, division que rien ne justifie : l'histoire ne fait mention d'aucun de ces prénoms. Les uns et les autres sont écrits avec les mêmes signes; mais dans les cartouches de *noms*, c'est-à-dire ceux qu'on peut lire avec l'alphabet de M. Champollion, les signes prennent une valeur *alphabétique* ; et dans les cartouches de prénoms, c'est-à-dire ceux où l'on ne peut trouver un nom de roi, ils ont une signification tout *idéographique*. Ainsi, un signe que l'un croit être une *muraille crénelée*, et l'autre, un *échiquier garni de ses pièces*, mais qu'ils lisent tous deux de même, est un *m* dans un cartouche-nom, et le signe de *stabiliteur* ou de *fixateur* dans un cartouche-prénom. On voit que c'est toujours l'arbitraire qui décide de la nature et de la valeur des signes. Dans la fameuse table d'Abydos, il y a trente cartouches de *prénoms*, qui désignent, dit-on, des rois dont il faut chercher les noms ailleurs ; c'est vraiment incroyable. Ces prénoms, comme on sait, sont des qualifications singulières : l'*approuvé du Soleil ; Soleil gardien de justice* : Soleil, fils du Soleil (toujours le soleil). Sur cette même table on trouve treize Ramessès, escortés chacun d'un prénom, qui est le même pour tous : il est à remarquer que les dieux et les hommes ordinaires n'ont point de cartouches. Dans mon travail sur la *Croix* et *Sérapis*, j'expliquerai ce que c'est que le *lien* des cartouches.

Je citerai encore ces deux *cartouches-prénoms, sénofréanka*, et *rénaakaanto*, lus par M. Rosellini (t. Ier, p. 153).

Le premier se lit *sé*-nofré-*ka-an* ; *sé* est explétif ; *nofré*, est exprimé par un seul signe ; *ka* et *an* se transposent, *an* est composé de deux signes ; *ka*

vants se sont données pour embrouiller le peu qui est parvenu jusqu'à nous de ces deux institutions sacerdotales (1).

J'en reviens à saint Clément.

Je dois signaler d'abord une difficulté sur laquelle tous les traducteurs de saint Clément ont glissé sans l'apercevoir, parce qu'ils ne l'ont pas comprise : c'est la rencontre de κυριολογικη avec πρωτα ςοιχεια. Κυριολογειν signifie *prendre un mot dans son acception naturelle et primitive*, et désigner une chose *par son nom propre et habituel*. Or, tous les traducteurs ont dit : *au propre par les lettres ;* mais qu'est-ce que le propre, si ce n'est le sens propre, le nom propre ? M. Letronne, dans sa première traduction, avait dit : les objets au *propre par les lettres ;* il aurait dit plus volontiers : les *lettres par le propre* des objets ; mais il était gêné par le texte. Est-ce qu'on n'écrit des noms d'objet avec les lettres, que pour rendre leur sens propre ? Est-ce qu'on ne peut pas prendre un nom écrit, dans le sens métaphorique, comme dans le sens positif ? Dans sa dernière traduction, M. Letronne a omis l'explication de κυριολογικη ; et s'est contenté de dire : l'*un emploie les premières lettres alphabétiques*, l'autre

d'un seul : le tout est suivi de deux signes *inutiles* et *explétifs* (voy. f. 11). On interprète ce cartouche : *le bienfaisant de l'offrande.* (Je ne sais pas ce que cela veut dire.)

Le deuxième cartouche se lit *ré-naa* (an) *to-ka*; il y a *interversion* entre *ka* et *to*, et *supposition* de la préposition *an* entre eux ; tous les mots sont représentés chacun par un seul signe. On interprète ce cartouche : *grand soleil offert au monde.* (Fig. 12.)

Je donne aussi un grand cartouche, dit de Ramsès, dont les signes ont été intervertis et expliqués d'une manière tout arbitraire, par M. Champollion: on y voit la *croix* qui figure comme symbole de la *basse région*; ce qui est impossible. (Fig. 9 et 10.)

(1) Nous attendons toujours une traduction de l'inscription hiéroglyphique du monument de Rosette. On dit que Champollion en avait fait une. Pourquoi ne la publie-t-on pas? ce serait le seul moyen de faire apprécier la véritable portée de son système, et de voir si le copte est utile pour le déchiffrement des monuments : ce serait la *pierre de touche*, sinon la *pierre d'achoppement*. Mais point : on s'amuse à expliquer des monuments sur lesquels nous n'avions aucun renseignement, et dont nous ne pouvons point contrôler l'explication ; tandis qu'on se tait sur le seul monument dont nous connaissions déjà le contenu : c'est vraiment bien singulier.

est symbolique. Ainsi, M. Letronne a été conduit, par degrés, à retrancher les expressions κυριολογικη et κυριολογουμμενον ειδος, qui caractérisent tout un genre de représentation. Est-ce là bien comprendre saint Clément?

Ainsi, tout porte à croire que l'expression δια των πρωτων στοιχειων κυριολογικη n'est pas exactement traduite. En effet, trouve-t-on, dans saint Clément, un exemple de cette méthode alphabétique? Non; saint Clément ne parle que de métaphores, de symboles, d'allégories et *autres espèces de figures*. Eh quoi! saint Clément qui nous apprend ce qu'il était inutile de nous dire, et ce que nous savions aussi bien que lui; savoir, que lorsque les Égyptiens voulaient écrire *soleil*, ils faisaient un cercle; c'est-à-dire ils figuraient le soleil (1); que lorsqu'ils

(1) Les savants, prenant trop à la lettre les paroles de saint Clément, ont cru que l'auteur voulait dire que le *soleil* n'était figuré *que* par un cercle *seulement;* mais ils se trompent : l'auteur n'a voulu désigner que le rapport le plus prochain, et non faire une description exacte de la figure. Le cercle du soleil est toujours accompagné de *trois* ou de *cinq* rayons (fig. 20). (On en fait un *m.*) J'ai démontré dans mon Cours, par l'obélisque de Luxor, non dessiné, *mais vu sur place*, que les *prétendues figures du soleil* ne sont que des *prunelles d'œil* : en effet, sur l'obélisque, ces *prétendus soleils* sont formés comme des *globes*, portant dans le centre *un disque plat*, absolument comme l'*iris* et la *prunelle* de plusieurs yeux que l'on y voit aussi, et qui sont parfaitement conservés. L'on connaît la signification symbolique de la *prunelle*, *khémia*, qui désigne le *noir*, le *centre*, l'*Egypte*. (Voy. Plutarque sur *Isis*, et Horapollon, liv. Ier, 21.) (Voy. fig. 18 et 19.) Nos savants ne persistent pas moins à y voir le soleil; et à déduire de cette image, ainsi expliquée, toutes les conséquences qui en dérivent sous le rapport du nom et du symbolisme : de là viennent ces noms de *Soleil, fils du Soleil;* de *Soleil, modérateur des mondes; Soleil, gardien de justice*, etc., qu'on retrouve d'une manière si arbitraire et si peu en rapport avec les idées antiques. Comme *ré* signifie soleil en copte (dans la langue sacrée c'était *ón*), on a *Ammonré*, ou *ra*, le Soleil caché, créateur du monde (le Soleil créateur du monde!) : de même, *Ra—messès* (*ra* pour *ré*) : puis on transpose encore les signes; ainsi, *Ré—menkakaka*, devient *Menka—ré*, pour y voir Mycérinus (en supprimant deux signes). Il y a un grand nombre de noms de rois qui sont dans le même cas. On lit *phthah—i—*(une figure)*—méné* (fig. 8), et l'on prononce *Ménéphthah* : on supprime la figure et le signe de l'*i*, et l'on transpose *méné* et *phthah*. Il y a eu dispute entre deux savants pour déterminer si l'on doit lire le roi *Pipi* ou *Fifi*, ou bien, en retournant, le roi *Epip*. Mais je voudrais qu'on m'expliquât pourquoi il faut transposer

voyaient un scarabée, ils expliquaient son image par le nom du soleil, en raison de l'allusion que le scarabée faisait à l'astre du jour: saint Clément, dis-je, qui nous apprend ces choses, ne nous donne aucun exemple de cette méthode alphabétique; de cette méthode que, selon M. Champollion et M. Letronne, on rencontrait à chaque moment, et qui servait à la transcription des noms de divinités et de rois (1). Trouve-t-on dans d'autres auteurs, soit contemporains de saint Clément, soit antérieurs ou postérieurs au temps où il vivait, quelque mention, ou même quelque indice léger de cette méthode, à la fois alphabétique et idéographique? Aucun, pas le moindre. M. Letronne est donc obligé, pour lui trouver un appui, de descendre seize siècles à la course, sans s'arrêter; et d'en venir à Champollion, à celui-là même qui la lui a fait connaître. Cela est-il fait pour jeter dans les esprits une foi bien vive?

ra dans *Mycérinus*, et pourquoi il ne le faut pas dans *Ramessès*. Je voudrais savoir pourquoi *Ra* est séparé de *messès*, d'une dizaine de signes, dans certains endroits (fig. 9); tandis que dans d'autres il en est suivi immédiatement (fig. 2 et 6); tout cela est toujours de l'arbitraire.

Ajoutons que, ainsi que plusieurs personnes l'ont observé, la valeur alphabétique donnée aux signes hiéroglyphiques est encore arbitraire, et ne dépend nullement du nom copte de l'objet représenté. On sait que les voyelles sont tantôt écrites, tantôt supprimées; et les consonnes souvent susceptibles de prononciations diverses : il y a des groupes de trois à quatre signes qui sont indivisibles, et qui représentent une seule idée, on ne sait pourquoi. Voyez *Isis* (fig. 14), et *Orisis* (fig. 15).

Ajoutons que cette multitude de noms de rois qu'on lit partout, est un peu étonnante; toujours des noms de rois, toujours et toujours, et sur toutes espèces d'objets.

(1) C'est à l'aide des noms de rois lus sur les monuments égyptiens par M. Champollion et ses disciples, que les concurrents sur la *Succession des dynastiesé gyptiennes* auront dû compléter leur travail; et c'est bien ce que l'Académie des inscriptions a demandé, en mettant les *Monuments nationaux* au nombre des moyens de critique. Alors, quand on publiera le Mémoire couronné, nous verrons revenir tous ces noms, partagés, renversés, allongés, abrégés, connus ou inconnus. De cette façon l'histoire sera tout à fait complète; mais, au vrai, ce sera une tout autre histoire.

Il est bien évident que, dans l'esprit de l'Académie, les *monuments nationaux*, lus d'après le système Champollion, méritent plus de créance que les *textes historiques*; et en cas de dissidence, doivent être préférés à ceux-

Il y a bien plus : c'est que la méthode alphabétique est démentie, en termes clairs et formels, par Diodore de Sicile et par Ammien-Marcellin ; comme si ces deux historiens avaient prévu le cas où l'on chercherait à la faire prévaloir ; et tâchaient d'avance de prévenir les esprits contre le système de Champollion. Diodore, après avoir dit que ce sont les Éthiopiens qui ont inventé les caractères, ajoute : « L'*écriture hiéroglyphique ne représente pas le discours par des combinaisons de syllabes* (c'est-à-dire par des lettres réunies, signification propre du mot συλλαβη), *mais par la signification propre des images figurées, et par une métaphore propre, secondée par l'action de la mémoire* (à cause de la communauté de nom, comme l'explique un scoliaste). *Chaque signe a ses métaphores propres :* l'*épervier* désigne la rapidité, etc. (1). » Ammien-Marcellin dit : « *Alors on ne se servait pas d'un nombre déterminé de lettres pour exprimer les pensées ;* mais chaque lettre *représentait* un seul nom, un seul mot, *et*

ci. D'après ce système, *la dix-huitième dynastie* a changé complétement tout son personnel royal. Ces pauvres textes historiques !

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a fait une faute très-grave, en mettant la question au concours sous cette forme; et elle est en droit d'adresser de vifs reproches à ceux de ses membres qui l'ont engagée dans cette démarche. Effectivement, en imposant aux concurrents, comme base du travail demandé, les lectures de Champollion, elle s'est portée, vis-à-vis du public, garant de la vérité et de l'exactitude de toutes ses lectures; en sorte que s'il était démontré que ces lectures sont fausses, l'Académie, avec raison, serait universellement blâmée ; car, *qui répond, paye*. Aussi, il arrive que mes critiques sur M. Champollion et M. Letronne retombent naturellement sur l'Académie ; c'est une conséquence de la position qu'elle a prise.

Or, voyez ce que fait l'Académie : elle condamne la *langue sacrée*, l'*écriture imitative* du langage, les *sciences sacerdotales*, les *idées antiques*, les *symboles imitatifs du monde*, etc., etc.; toutes choses de premier ordre, nettes, positives et attestées par l'histoire ; je dirais presque de notoriété publique : et elle prend sous sa protection l'*alphabet* et les *signes idéographiques*, la *langue copte*, l'*interprétation amphigourique* des monuments ; et tous ces noms si ridiculement déchiffrés, tels que : le roi *Soleil-Junon*, et *Rémenkakaka* et *Thotmès*, et *Tmaumot* (fig. 10), et *Amoun-maï Ramsès*, et *Phtha-i-méné* et *Pipi* ou *Épip* (au choix), et *Amenhichopchf*, etc. C'est toujours à peu près ainsi qu'agissent les corps savants lorsqu'ils se laissent conduire par certains membres influents.

(1) Les explicateurs de Diodore, ne voyant jamais que du mystique dans

quelquefois un sens complet. *Par le nom de vautour, ils désignaient* la nature. »

Or, devant des témoignages aussi clairs, aussi explicites et aussi concordants, et parfaitement d'accord avec les exigences de la langue sacrée, comment ne pas hésiter à admettre la lecture de M. Champollion; surtout lorsque cette lecture présente des points si vulnérables, quand on la supposerait possible?

D'ailleurs, le sens restreint de lettres *alphabétiques*, que M. Letronne donne aux expressions πρωτα ϛοιχεια et γραμματα, n'est point admissible dans ce cas; ces deux expressions et leurs synonymes latins s'employaient anciennement pour désigner toute espèce de signes d'écriture, sans déterminer leur rapport avec le langage. Diodore appelle les signes hiéroglyphiques τυποι γραμματων; on donnait le nom de *grammata* aux figures d'animaux qui représentaient les dieux (1); et les quatre figures

les religions anciennes, ont glissé, sans s'en apercevoir, sur la *signification propre des images*, qui répond au cyriologique proprement dit de saint Clément; pour en venir promptement *aux métaphores*, qu'ils entourent encore d'une auréole vaporeuse.

(1) Ce sont ces caractères de divinités qu'inventa Hermès. Plutarque dit: On prétend qu'*Hermès fut le premier, en Egypte, qui connut les caractères des dieux;* Ερμης λεγεται θεων εν Αιγυπτω γραμματα πρωτος ευρειν; c'est pour cela que l'*ibis, qui lui est consacré, fut placé à la tête des lettres* (des dieux). Les savants, ignorant ce que c'est que les *caractères des dieux*, ont dit: *Hermès fut le premier des dieux qui connut les lettres*. Hermès n'était pas le premier des dieux, il était le seul; il était hiérogrammate; les autres dieux ne l'étaient pas. Il ne s'agit point là des lettres de l'alphabet, que les savants voient partout; mais de figures désignant par *antonomase* les divinités suprêmes. Dans les *Comasies*, l'ibis paraissait à la tête des autres animaux. Il y avait sans doute pour cela une autre raison que Plutarque ne connaissait pas.

Je ne finirais pas si je voulais relever toutes les erreurs que les savants ont commises, faute de connaître le fond des choses; je n'en indiquerai ici qu'une seule: nous en verrons plus tard, dans mes traités sur la *Croix* et *Sérapis*, sur *Mithra*, sur l'*Origine des lettres*, et sur l'*Origine des chiffres*.

Plutarque (*de Iside*) nous dit qu'en égyptien sacré, *Athyri* désigne la *maison cosmique d'Horus;* c'est un des surnoms d'Isis. Les savants, qui ignorent ce que c'est qu'une *maison cosmique*, ont cru que Plutarque voulait dire que le mot *athyri* était composé, et signifiait dans son ensemble, *maison d'Horus*.

d'animaux portées aux processions des *Comasies* sont appelées les quatre lettres : Ammien-Marcellin appelle *litteræ*, les lettres égyptiennes représentant des mots entiers ; et Ruffin appelle ces mêmes lettres *elementa litterarum ;* les lettres éphésiennes représentant des paroles magiques, s'appelaient aussi des *grammata*.

Je conclus de là que l'expression τα πρωτα ϛοιχεια, employée par saint Clément pour désigner les figures hiéroglyphiques, n'avait et ne pouvait avoir d'autre but que de les faire considérer comme des signes représentatifs du langage parlé, sans avoir égard à la méthode de leur emploi ; et non point avec une signification déterminée de lettres alphabétiques : et tout ce que j'ai dit ci-dessus le prouve.

J'arrive à une autre erreur de M. Letronne.

Ne réfléchissant pas que le symbolisme dont parle saint Clément s'applique, non-seulement aux signes, mais encore aux noms d'objets, M. Letronne a méconnu le vrai sens de κυριολογειται κατα μιμησιν, dont saint Clément a fait son premier genre de symbolisme ; et, comme je l'ai déjà dit, c'est cette dernière expression qui a induit en erreur tous les traducteurs.

D'abord, remarquons que saint Clément emploie toujours le

En conséquence, ils se sont mis à l'analyser ainsi : *ath*, maison (ce mot n'a pas cette signification en copte), et *yr* ou *or*, Horus ; *ath-or*, maison d'Horus. Fort de cette opinion qui circule partout, M. Champollion, ayant trouvé quelque part un *carré long* renfermant un *petit oiseau*, a jugé que le *carré long* était la maison, et le *petit oiseau*, *Horus* (fig. 17) ; et il a fait de tout cela le symbole idéographique d'Athyr ou *Athor*, Vénus ou Isis. Autant de mots, autant d'erreurs. Il faut savoir qu'en astrologie, les signes du zodiaque qui s'appliquent aux mois sont ce qu'on appelle des *maisons de planètes*. Le signe de la *Vierge*, auquel correspond le mois d'*athyr* ou de *Vénus*, est une des deux *maisons* ou *domiciles* de la planète *Mercure-Apollon*, nommée *Horus* ou *Orion*, qui en prit le surnom d'*Athyr* ou d'*Athor* ; ainsi *Athyri* ou la *Vierge* est réellement la *maison cosmique* d'Horus. (Voyez l'*Etymologicum magnum* au mot *Athyr.*)

Les savants ont donc pris le nom de la maison pour sa définition ; et cela, parce qu'ils ne savaient pas ce que c'était qu'une *maison cosmique :* c'est comme si l'on disait que le mot *Tuileries* signifie *palais du roi*.

passif ou le moyen et non l'actif, lorsqu'il s'agit de l'interprétation des noms symbolisés; ainsi, κυριολογειται, κυριολογουμενον, γραφεται, αλληγορειται. Il est évident qu'il ne s'agit point ici de la manière dont on exprimait les idées, mais bien plutôt du sens qu'on cherchait dans les symboles : c'était l'étude à laquelle s'appliquaient les élèves, lorsqu'ils avaient appris la langue sacrée dans les livres en langue vulgaire; ils faisaient des versions avant de faire des thèmes. Ainsi, κυριολογειται et κυριολογουμενον signifient qui *s'interprète par le nom de l'objet*, αλληγορειται, qui *s'interprète par un autre nom*, γραφεται ωσπερ τροπικως, qui s'écrit par une espèce de trope, etc. Il s'agit du sens donné au mot, et non du signe seul. Nous trouvons aussi αλληγορουμενων dans Porphyre; ce qui se rapporte à l'interprétation, et non à l'écriture.

Les savants, en général, n'ont jamais attaché l'idée de *symbole* qu'aux figures seules; mais l'idée de symbole est bien plus liée au nom qu'à la chose. Ainsi, prononcer ou écrire les mots *chien*, *épervier*, *scarabée*, nous rappelle l'idée de ces animaux bien plus fréquemment que leur image; et, sous ces noms, on reconnaît facilement le sens dans lequel on doit les prendre. Ainsi, chez les Égyptiens, le chien peut s'entendre, entre autres, du *prophète;* l'épervier, de la *victoire;* le scarabée, *du monde* ou de la *virilité :* c'est ainsi que l'entendaient les anciens. Les *symboles pythagoriques*, ou phrases métaphoriques ou allégoriques, exprimant des idées morales, ne sont écrites qu'en lettres ordinaires, et tiennent leur nom de symbole de leur expression mystique; nous verrons tout à l'heure pourquoi. C'est précisément sur l'emploi métaphorique des noms que tombe l'explication κυριολογειται κατα μιμησιν.

Mais quand il s'agit de l'Égypte et de la langue sacrée, l'idée de *métaphore* ne doit pas s'entendre de l'emploi accidentel d'un nom et du signe qui le représente; la *métaphore symbolique* appartient au fond de la langue sacrée, et indique les diverses significations que le même mot, d'abord nom d'objet, a reçues de l'usage : Horapollon nous donne jusqu'à dix significations

diverses du même symbole (1). C'est là cette métaphore qui, selon Diodore, était secondée par l'effort de la mémoire (2). La métaphore est une expression générale, employée par Diodore, pour indiquer les divers sens figurés d'un mot : cette expression comprend toutes les figures possibles.

Si nous pouvions douter du vrai sens de κατα μιμησιν, Plotin lèverait tout à fait notre incertitude (3) : « Il paraît, dit-il, que

(1) Selon Horapollon, chaque signe exprimait plusieurs idées, souvent fort disparates; selon Champollion, un signe n'exprime qu'une seule idée, et toujours la même. Cette différence provient de ce que l'Egyptien ne pensait qu'au nom du signe, tandis que le Français ne songeait qu'au nom de l'idée symbolisée. Par conséquent ce dernier ne pouvait accorder qu'une seule idée à chaque symbole.

Pour prouver ce que j'avance, je citerai, dans Horapollon, l'article du *vautour*; cet animal représente les idées suivantes que je désigne par leurs noms coptes.

Vautour,	*Nocher.*	Année,	*Rompi.*
Mère,	*Mau.*	Ciel,	*Pé.*
Aspect,	*Etat.*	Miséricorde,	*Maht.*
Limite,	*Tôch.*	Minerve,	*Néith.*
Divination,	*Tonten.*	Junon,	*Saté.*

Je demande maintenant quelle idée et quel nom copte je dois choisir lorsque je trouve la figure d'un *vautour*? M. Champollion, ne voyait jamais que la mère, *mau*.

(2) Il est très-certain que la nature du sujet, le placement du mot dans la phrase, et quelques noms génériques ajoutés, devaient fixer d'une manière indubitable le sens des mots : les Chinois ne font pas différemment; et leur langue est bien moins claire que la langue sacrée, qui était extrêmement lucide et énergique, au dire de ceux qui l'ont connue.

Ainsi, *vautour*, signifiant *mère, année, divination ;* si un enfant de prêtre égyptien avait dit : « Je viens de la part de mon *vautour* vous faire ses compliments », on aurait facilement compris qu'il venait de la part de sa *mère ;* et s'il eût dit : « Ce *vautour* sera chaud et pluvieux », on aurait entendu que l'*année* serait chaude et pluvieuse ; s'il avait dit : « La science du *vautour* est très-difficile », on aurait entendu que la *divination* était une science fort difficile. Quand nous disons que le *temps* est beau, que le *temps* nous paraît long, etc., tout le monde nous comprend.

(3) (*Ennéad.* 5e, livre Ier, ch. VI.) Je suis le premier qui aie mis en avant le témoignage du philosophe de Lycopolis; personne jusqu'ici n'avait songé à l'invoquer : il est si clair qu'il ne permet pas la réplique. Il n'y a plus moyen de soutenir le système idéographique; et l'écriture sacrée rentre dès lors dans la catégorie du chinois et du mexicain.

C'est aussi moi qui ai émis les premières idées justes sur la langue sa-

« les sages de l'Égypte, soit à cause de leur connaissance appro-
« fondie des sciences, soit par *analogie* avec ce qu'ils veulent ex-
« poser scientifiquement, ne se servent pas habituellement de
« FIGURES de lettres, *exprimant en détail* des discours et des
« phrases, ni IMITANT LES PAROLES ET LES ÉNONCÉS des pré-
« ceptes; mais ils emploient ordinairement de grandes *images* ou
« IDOLES (μὴ ΤΎΠΟΙΣ γράμματων ΔΙΕΞΟΔΕΎΟΥΣΙ λόγους καὶ προτάσεις,
« μήδε ΜΙΜΟΥΜΈΝΟΙΣ φωνὰς καὶ προφορὰς αξιωμάτων, κεχρῆσθαι· ἈΓΆΛΜΑΤΑ
« δὲ γράψαντες), et chaque image représente une chose, qu'on ex-
« plique ensuite dans les temples. Chaque image, considérée à
« part et prise dans son ensemble, est un enseignement et une
« instruction; mais non une pensée isolée, ni une proposition.
« Ensuite, cette image de ce symbolisme compacte, s'explique
« *selon l'autre méthode*, qui fait connaître en détail tout ce que
« l'image exprime, et les motifs pour lesquels cela est ainsi; tel-
« lement que cette disposition des choses excite l'admiration. »

Cette division des écritures égyptiennes en écritures de textes et en grandes images, que j'ai signalée dans mon cours sous le nom d'*écritures d'idées isolées* et d'*écritures de pensées complètes*, est conforme à la marche de l'esprit humain (1). En effet, il suffit souvent d'une seule image, pour faire ressouvenir d'un fait et de

crée et les écritures égyptiennes. Dès 1833, dans mon *Histoire du prix Volney*, j'ai avancé ces idées, qui étaient le résultat de quelques essais, mais non d'une science positive. Plus tard mes recherches vastes et profondes m'ont confirmé dans la vérité de ma découverte.

(1) Les savants ont divisé les écritures des peuples en écritures alphabétiques, ou de sons, et en écritures idéographiques, ou d'idées. Cette division, établie sur une erreur, savoir, que le chinois et l'écriture hiéroglyphique peignent, non des sons, mais des idées sans mots, est complétement fausse; elle comprend, sous le nom d'idéographique, les représentations isolées et les représentations complexes, les représentations imitatives, ou les symboles, et les représentations du langage par des signes non alphabétiques. D'abord, les peuples n'ont jamais eu de représentation d'un langage complet, que par l'indication des éléments vocaux des mots; et la forme dite idéographique est d'une application impossible.

Ensuite, la représentation phonétique est la plus immédiate, et celle qui demande le moins de travail à l'intelligence.

ses accessoires, lorsqu'on n'a pas besoin d'exprimer une pensée formulée; et c'est ainsi qu'ont agi tous les peuples primitifs, ou dans un état de civilisation peu avancée: mais lorsqu'on veut fixer les pensées, c'est-à-dire les opérations de l'esprit, il faut avoir recours à la reproduction du langage oral; et cela ne se peut faire que par des signes exprimant des mots entiers, ou bien par des lettres syllabiques ou alphabétiques; mais, dans tous les cas, par une représentation phonétique : tels sont le chinois, l'égyptien sacré.

J'ai dit que les écritures d'*idées isolées* pourraient être universelles, tandis que les écritures de *pensées complètes* ne pourraient s'appliquer qu'à un seul langage. En effet, les signes du zodiaque sont à l'usage de tous les peuples civilisés qui connaissent l'astronomie, et ils ne peignent que des idées isolées; mais l'écriture chinoise ne pourrait pas servir à reproduire le mexicain, ni l'égyptien, ni le grec; parce que les propriétés de toutes ces langues diffèrent de celles de la langue chinoise, et que l'ordre et la forme de l'expression des idées ne sont pas les mêmes dans les unes et dans les autres; de sorte qu'on ne peut pas les *calquer* les unes sur les autres, comme il le faudrait; et que, dans toute langue de peuple, l'ordre et la forme des idées exprimées par la parole ne peuvent se changer, et sont nécessairement reproduits avec exactitude par l'écriture, pour que l'on puisse les rendre de même à la lecture (1).

Je dirai que c'est ce genre de grandes images ou idoles, dont parle Plotin, qui formait l'enseignement que reçut Moïse chez les Égyptiens; et l'enseignement des Égyptiens et des Chaldéens, selon Aristote : c'est ce que Ammien-Marcellin a désigné, en disant que chaque signe hiéroglyphique exprimait quelquefois *un*

(1) Les Japonais se servent cependant de l'écriture chinoise; mais c'est pour reproduire leur langue savante, qui n'est autre que le pur chinois, dont la prononciation est un peu altérée : pour exprimer leur langue vulgaire, les Japonais ont un syllabaire, dérivé d'un certain nombre de caractères chinois, pris pour types, et qui fait les fonctions d'alphabet. Ainsi, ce fait confirme le principe que j'ai mis en avant.

sens complet. Nous allons voir tout à l'heure de nouveaux développements à cette pensée.

Mais il est bien certain que Plotin a entendu parler des hiéroglyphes de textes, lorsqu'il a dit que ces figures de lettres, τυποι γραμματων (expression dont se sert aussi Diodore de Sicile), exprimaient le discours en détail (et naturellement dans la langue sacrée). Ainsi, d'après lui, ces figures *imitaient* les paroles et la prononciation (τυποι μιμουμενοι φωνας και προφορας αξιωματων). Donc la figure n'était pas seulement *imitée*, mais elle *imitait* encore elle-même ; et Plotin a étendu cette propriété à tous les signes indistinctement : l'écriture hiéroglyphique est donc entièrement phonétique et imitative des paroles.

Ainsi, κυριολογειται κατα μιμησιν signifie que le symbole est interprété d'après une métaphore naturelle, selon l'imitation ; c'est-à-dire, suivant la prononciation imitée du nom de l'objet ; et l'exemple que donne immédiatement saint Clément, convient aux deux cyriologiques : le cyriologique proprement dit et le cyriologique par imitation. Saint Clément dit que lorsque les Égyptiens veulent écrire le mot *soleil*, ils font un cercle, c'est-à-dire qu'ils représentent le *soleil*. Ainsi, toutes les choses qui auraient porté le nom de *soleil*, auraient été facilement désignées par la figure du soleil.

Un autre exemple de κατα μιμησιν, appliqué aux hiéroglyphes égyptiens, se trouve dans Porphyre. Ce philosophe dit, en parlant du séjour de Pythagore (1) chez les prêtres égyptiens :

(1) Je suis tenté de croire que *Pythagore* n'est pas plus le véritable nom du philosophe de Samos, que Zoroastre celui du philosophe de la Bactriane. *Pythagore* signifie qui *parle python*, c'est-à-dire qui parle du ventre, un *engastrymithe ;* de *béthen*, ventre (d'où *bedaine*). On a confondu ce dernier avec *péthen*, serpent, parce que les magiciens, par leurs murmures modulés, charmaient les serpents. *Pythagore* signifie donc un ventriloque ; et c'était une attribution des prophètes ; *Pythagore* était évidemment un prophète égyptien ; il en portait le costume.

On peut en dire à peu près autant de *Porphyre* et de *Jamblique*. On sait que le nom syriaque du premier de ces philosophes était *Malk*, et qu'il changea ce nom en celui de *Porphyre*, qui signifie *pourpre*. On a expliqué *Malk* par *roi*; je pense qu'il y a erreur. *Malek* l'opérateur, surnom donné à

« qu'il y apprit la langue sacrée, et les trois différentes écritures « égyptiennes ; l'épistolographique ; puis l'hiéroglyphique et la « symbolique (1). Tandis que l'une de ces dernières donne l'expli- « cation des choses au moyen de la reproduction du discours « ordinaire, suivant l'*imitation des paroles*, l'autre s'explique « sous d'autres termes, par l'interprétation des images mêmes, en « raison de certaines allusions : τῶν μὲν κοινολεγουμένων κατα μίμησιν· τῶν « δε ἀλληγορουμένων κατά τινας ἀινιγμούς. » (*Vie de Pythagore*, ch. XII.)

Ici, je demanderai la permission de prendre la défense de Porphyre, contre les attaques de M. Letronne. Le savant académicien prétend que, parce que Porphyre a séparé les hiéroglyphes imitatifs des hiéroglyphes allusifs, « il ne savait ce qu'il « voulait dire, et qu'il est jugé. » M. Letronne croit pouvoir démontrer que le passage de Porphyre « n'est qu'un extrait mala- « droitement fait du texte de saint Clément d'Alexandrie » ; et il va jusqu'à refuser à l'auteur de la Vie de Pythagore, son nom et son état civil.

Il m'est impossible d'admettre aucune de ces propositions.

D'abord, les reproches que M. Letronne fait à l'auteur de la Vie de Pythagore ne s'adressent point à celui-ci. Porphyre, dans le passage attaqué, ne parle point d'après lui-même ; il cite les propres paroles d'un certain Diogène, dans son livre des *Choses incroyables* : en sorte que le doute et le blâme tombent directement sur Diogène, et non point sur Porphyre. Il faudrait donc *supposer* que Porphyre a *supposé* ce certain Diogène, ou que celui-ci a *supposé* son article sur Pythagore ; article parfaitement en harmonie avec ce que nous apprenons de divers côtés. Et

Mercure, s'appliquait à l'hiérogrammate : celui-ci portait un *ruban rouge* autour de la tête, et des ailes au dos. Donc *Malak* et *Porphyre* signifient un hiérogrammate.

Quant à *Jamblique*, il vient de la même racine, *Malak* ; on l'écrit *Iamlikh* ; *ia* pour l'article oriental *ha* : *Hamalak*. *Porphyre* et *Jamblique* sont donc des noms de fonctions.

(1) Ce sont ces trois écritures qui furent inventées, dit Sanchoniaton, par Isiris. L'hiératique, qui n'est qu'une forme cursive de l'hiéroglyphique, est comprise dans celle-ci.

tout cela, pour quel motif? Pour tromper sur la nature du système hiéroglyphique? Mais c'était impossible; ce système était connu de tout le monde; et celui qui aurait voulu tromper, aurait été hué: il aurait eu d'autant plus de tort, que, dans ce temps-là, le système hiéroglyphique n'était pas un sujet de controverse, comme aujourd'hui; et que c'eût été trahir la vérité sans but, comme sans fruit.

Ensuite, je trouve que la division établie par Porphyre est très-convenable, et dénote un homme possédant bien sa matière. Je suis loin de le croire un homme condamné, ni un maladroit imitateur de saint Clément, qu'il n'a peut-être jamais connu. Il a parlé dans le même sens que saint Clément, mais il ne l'a point copié: chacun d'eux a exposé les mêmes faits à sa manière: les paroles diffèrent, mais les idées sont semblables. Je ne sais point quelles corrections on a tenté de faire subir au texte de Porphyre: mais je crois que la difficulté d'expliquer convenablement ce texte, tourne moins contre Porphyre que contre ses commentateurs (1).

En effet, la division établie par Porphyre porte sur deux genres d'écriture fort distincts l'un de l'autre: l'écriture hiéroglyphique, conversant ou exprimant les paroles en détail, selon l'imitation; et l'écriture allégorique, qui ne s'interprète que d'après de certaines allusions.

Toute la différenec qui existe entre Porphyre et saint Clément, c'est que Porphyre a eu pour but principal d'indiquer le rapport des signes avec les idées, en raison des deux natures du discours, chez les prêtres égyptiens; et que saint Clément a

(1) Nous ne devons jamais nous presser de condamner les anciens, lorsqu'il s'agit de choses simples, et qui ne touchent point aux préjugés de leur époque. Les anciens sont assez généralement vrais; mais ils ne sont pas toujours complets. Il est beaucoup de choses qu'ils passent, par négligence ou par ignorance, et dont la connaissance nous serait nécessaire pour comprendre parfaitement ce qu'ils disent. J'ai donné un exemple de cette insuffisance, dans l'explication du nom de Zoroastre. J'en donnerai encore d'autres par la suite.

eu l'intention de signaler le rapport de l'écriture avec les mots, en raison des divers sens que ces mots peuvent avoir.

Saint Clément a compris dans le symbolique, le cyriologique par imitation, et le tropique; tandis que Porphyre les a réunis au cyriologique proprement dit, sous la dénomination de conversant par *imitation;* ce qui se rapporte très-bien au tropique et au cyriologique par imitation. D'un autre côté, saint Clément a réuni l'allégorique aux deux autres parties du symbolique; tandis que Porphyre l'a isolé. Ils ont eu raison tous deux, et tout dépend du point de vue où chacun des deux auteurs s'est placé.

Cette différence entre les deux auteurs m'a fait comprendre que l'allégorique de saint Clément n'est qu'une simple application des signes de texte aux mots de la langue sacrée, et la substitution d'un mot à un autre; tandis que l'allégorique de Porphyre est formée des figures des dieux, peintes ou sculptées; de ces grandes images composées, exprimant des idées complexes et mystiques, objet des dissertations des prêtres, et qui formaient comme des tableaux emblématiques. Les exemples que donne saint Clément semblent confirmer mon opinion; le mot ἀντικρυς la justifie positivement. En effet, saint Clément parle du scarabée, substitué au soleil, et du serpent à l'étoile; ce sont de simples signes d'astronomie; comme les signes du zodiaque, dont la signification était fixée et concentrée; tandis que les idoles ou images symboliques exprimaient un sens étendu, qui n'était point en elles-mêmes, et qu'elles n'obtenaient que par leur combinaison. Dans le premier cas, il ne s'agit que d'un allégorisme d'idée et de nom; dans le second, d'un allégorisme de pensée et de discours. Mais, hors de ce passage, saint Clément a généralisé son idée, et a compris dans l'allégorique, non-seulement celui de Plotin et de Porphyre, mais encore toute manière de manifester extérieurement la pensée; hors l'expression directe et exacte.

J'en viens à l'explication du tropique.

Je crois que ce nom a jeté M. Letronne dans l'erreur. L'hono-

rable académicien a cru qu'il s'agissait d'un genre figuré, différant essentiellement du cyriologique par imitation; et il ne l'a pas caractérisé. M. Champollion a été plus loin ; il a tâché de le définir : mais il n'a pu tracer une ligne de démarcation assez distincte entre le tropique et l'allégorique, tel qu'il les concevait; c'est qu'il ne comprenait ni l'un ni l'autre. En effet, ne connaissant pas le rapport nécessaire de l'écriture avec un langage parlé, il crut voir dans le tropique, les figures de *synecdoque*, de *métonymie*, etc., et dans l'allégorique un rapport *obscur et énigmatique*. Il ne comprenait pas que les figures de mots devaient avoir été dans les noms avant que d'être dans l'écriture; et que par conséquent, les figures de mots étaient étrangères à l'emploi du tropique. Mais il se présente une question : pourquoi saint Clément, qui a donné un exemple du cyriologique et de l'allégorique, n'en donne-t-il pas du tropique? Je reviendrai tout à l'heure sur cette question, qui a toujours été mise de côté par les savants, qui ne pouvaient la résoudre (1).

D'abord, il faut remarquer que saint Clément parle des deux cyriologiques et du tropique, comme étant portés sur les anaglyphes, pour la transcription des éloges des rois. Ce nom d'*anaglyphes* désigne, d'après Gail, les monuments sculptés, sur lesquels on inscrivait solennellement, αναγραφουσι, les actes publics constatant les services rendus à la nation. Il n'est point question là d'*allégorie*, comme le pense M. Letronne. La pierre de Rosette est un anaglyphe (2).

Disons donc que les trois genres, les deux du cyriologique et le tropique, faisaient le fond de la transcription universelle du langage. Nous verrons tout à l'heure un nouvel élément, l'allégo-

(1) C'est dans le tropique et l'allégorique de saint Clément, que M. Champollion a placé ce qu'il appelait les *signes idéographiques :* signes qu'il traduisait par le nom copte de l'idée représentée, et qui n'ont jamais existé dans la méthode égyptienne. Cette forme a produit une grande partie de son système; et il y a fait entrer tous les mots coptes qu'il a voulu, ainsi que des groupes symboliques de divinités.

(2) Ce nom d'*anaglyphes*, qui littéralement signifie *sculpté en relief*, doit

rique, entrer dans la méthode, sans rien changer au fond des choses.

Faisons quelques remarques qui ont échappé aux savants; c'est relativement à ωσπερ et à κατ'οικειωτητα : ωσπερ fixe l'opinion que nous devons nous faire du tropique : ωσπερ τροπικως γραφεται, *le signe s'écrit comme si c'était par une figure*, ou une métaphore. Ce n'est donc pas une figure proprement dite, ce n'est plus une forme du langage; ce n'est plus qu'une forme de l'écriture : c'est un *quasi-trope*. Effectivement, puisque nous avons déjà le trope naturel dans le *cyriologique* par *imitation*, dans lequel rentre aussi l'*allégorique* par *allusion*, nous ne devons pas le chercher ailleurs. C'est là que la synecdoque, la métonymie et toutes les autres figures de mots exercent leur pouvoir pour compléter le vocabulaire de la langue sacrée. Mais comment s'opère ce quasi-trope? κατ'οικειωτητα μεταγοντες, par un changement de signification; c'est-à-dire que le symbole est dépouillé de toutes ses métaphores et significations propres, pour revêtir une signification conventionnelle et de circonstance. (Οικειος est synonyme de κυριος et d'ιδιος : κατ'ιδιοτητα au lieu de κατ'οικειοτητα, se trouve dans le texte de saint Clément, donné par Ritthershuss, dans ses notes sur la Vie de Pythagore, par Porphyre.)

M. Letronne, toujours persuadé que le tropique est une figure de mots, une forme logique, et la seule en usage pour les mythes royaux, le définit ainsi : *changeant et détournant le sens des objets par voie d'analogie;* ceci est fort vague. Qu'est-ce que « changer le sens par voie d'analogie? » De quelle analogie l'auteur veut-il parler? Entre quelles choses existe-t-elle? Il fallait le dire. On conçoit bien que, pénétré des idées de Champollion, et

s'appliquer particulièrement à un genre de monuments appelés *cippes* ou *stèles*, portant toujours en tête une *scène*, qui est relative au sujet du monument, et qui est sculptée en relief. Il ne s'agit point ici des légendes explicatives, qui, en raison de la petitesse des signes, sont presque toujours gravées en creux; ni des statues ou figures de ronde bosse. La pierre de Rosette, d'après un exemplaire retrouvé, portait une scène ou tableau, représentant l'assemblée des prêtres à Memphis.

ayant déjà vu la représentation des objets au sens propre, dans le cyriologique par imitation, il ne lui restait plus que le tropique pour y mettre les figures de métonymie, métaphore, synecdoque, catachrèse, etc.; et que c'est cette analogie qu'il a signalée : mais il n'y aurait pas eu besoin de modification ni de transformation, comme dit M. Letronne, s'il ne s'était agi que d'une simple métaphore; le sens de la phrase l'aurait indiquée. Selon moi, il ne s'agit point ici d'une figure : il est question, au contraire, de l'abstraction de toute signification personnelle, κατ'οικειοτητα μεταγοντες, et de la substitution accidentelle d'un autre sens, μετατιθεντες : c'est le point capital. Il arrivait que, pour compléter le sens, on était obligé de diversifier les signes, εξαλλαττοντες, au moyen de quelque addition; ou bien de modifier leur apparence de plusieurs manières; πολλαχως μετασχηματιζοντες.

Le mot οικειοτης signifie aussi *proximité*, *voisinage*, *parenté*. Cela pourrait dire que le symbole change de valeur à cause du rapport de son nom avec un autre nom; l'idée est à peu près la même. Il est très-certain que les signes employés dans l'usage tropique peuvent être considérés de deux manières : 1° dans *leur forme et leur position naturelles*, et par conséquent, *avec leur prononciation habituelle* : ils peuvent alors n'être que de simples substitutions d'un nom à un autre, μετατιθεντες; tel que *sein*, *sain*, *ceint*, *saint*, *cinq*; ce sont des *homophones* : ou comme *faisant partie d'un autre nom*; car il est évident que les mots qui ne pouvaient pas se représenter par un seul signe, devaient en employer plusieurs; comme *chat*, dans *chât-eau* : ils sont alors dans un état d'annexion; ce sont de vrais *paronymes* : 2° *ils se présentent dans une position et dans une apparence différentes* : alors ils expriment d'autres noms et d'autres idées; tels sont les gestes, les attitudes, les objets en nombre, les objets combinés, les objets qui s'entourent, les collections, etc. Ce sont des *hétéronymes*. Et dans cet état, ils peuvent être pris encore pour des signes de sons.

Sous le nom d'*hétéronymes*, on doit comprendre particulièrement les figures chargées de quelques symboles. Ainsi lorsque

deux objets de même genre, mais portant des noms différents, avaient chacun un symbolisme particulier, il fallait bien les distinguer par quelque chose; c'était naturellement par l'addition d'un autre signe qui désignait l'une des images, par *similitude* de nom. Ainsi, il y avait chez les Égyptiens, deux espèces d'*ibis*, l'une blanche et noire, et l'autre toute noire; il y avait aussi deux espèces d'*éperviers*; les uns nommés *baïeth*, et les autres *thaust* (ou peut-être *thot*); il y avait aussi plusieurs espèces de bœufs consacrés; *Mnévis*, *Apis*, *Onuphis*, etc. Il fallait nécessairement un signe dans l'écriture pour déterminer l'espèce dont on voulait parler. Ainsi, on voit un *épervier* ayant un *fouet* derrière lui; je crois que c'est l'espèce *thaust* (*chout*, le fouet). Cette observation doit s'appliquer en partie aux figures de divinités.

Au reste, il faut bien se mettre dans l'esprit que tous les *symboles*, dans quelque position qu'ils se trouvent, sont *phonétiques* et *holophones*, et symbolisent en raison de leurs noms. La règle ne saurait souffrir d'exception.

Il m'a semblé que la traduction que je donne, exigée par la variante κατ'ἰδιότητα, renfermait toutes les propriétés du tropique.

Saint Clément n'a pas donné, et ne pouvait pas donner un exemple de cette méthode; parce que, pour le faire, il aurait fallu qu'il connût la langue sacrée; et il ne la connaissait pas. Mais Plutarque, élève du philosophe égyptien Ammonius, et Horapollon, prêtre égyptien, nous transmettent des renseignements qui ont du rapport avec le tropique. Ainsi, le premier nous apprend (1) que le nom d'Osiris était figuré par un sceptre qui se nommait *os*, et métaphoriquement signifiait *plusieurs;* et un œil, qu'on nommait *iri*. (Ces deux mots n'appartiennent point à la langue copte.) Le second, nous dit (2) que l'épervier, nommé *baïeth* (3), représentait l'âme placée dans le cœur, l'âme sensitive; parce que *baï* signifiait âme, et *eth*,

(1) *Traité d'Isis.*

(2) Liv. Ier, c. VII.

(3) Il y avait aussi une autre espèce d'épervier nommé *thaust*, au dire d'Elien (*Histoire des animaux*).

cœur. (Ces deux derniers mots ne sont pas coptes; ils appartiennent, ainsi que les deux premiers, à la langue sacrée.) Un seul signe représentait donc deux mots réunis : et nous venons de voir qu'il fallait quelquefois deux signes pour un seul mot. Horapollon nous apprend que sept *lettres entre deux doigts* désignaient la *Muse* et le *Sort ;* c'est là une collection qui sans doute portait un nom particulier. Il nous dit aussi que le devant d'un lion désignait la *force :* c'est ou un *paronyme* ou un *hétéronyme.*

Ainsi, selon ce presque tropique, la signification naturelle du nom était mise de côté, et le signe n'exprimait plus que des sons. Cette forme était absolument nécessaire pour le développement du langage ; et pour fournir les moyens d'exprimer les modifications de temps, de nombre ; et enfin tout l'attirail grammatical d'une langue parlée.

C'est dans le tropique de saint Clément, et non dans son cyriologique, que M. Letronne aurait dû chercher une place pour l'alphabet de Champollion ; mais il ne l'a pas fait, parce qu'il ne croyait pas pouvoir y en trouver une.

Au demeurant, on sent fort bien que, dans une langue abondante, et qui possède un grand nombre de monosyllabes, il est facile de faire des jonctions de mots pour exprimer un mot un peu long. Ainsi, lorsque les Chinois écrivent le nom de Marie, *Ma-li-ya*, ils le représentent par un cheval *ma*, un lieu, *li*, et une dent, *ya*. Ils n'ont pas besoin d'un alphabet, et s'en passent à merveille. Les Mexicains faisaient subir à certains mots des modifications qui rendaient les objets auxquels ils appartenaient, propres à devenir signes syllabiques, sans aucune difficulté. Je tiens ce fait d'une personne qui a longtemps étudié les hiéroglyphes mexicains.

Puis, il n'est pas absolument nécessaire qu'il y ait une concordance parfaite entre le nom étranger et sa transcription ; les Chinois écrivent *kia-pi-ngi-eul*, pour *Gabriel ;* les Egyptiens on pu faire de même.

M. Letronne et tous les traducteurs de saint Clément, on donné le nom de *mythes religieux* ou de fables théologiques

aux éloges des rois d'Egypte. Il y a là encore une erreur. Il n'est pas question ici de fable, ni de théologie. Le mot μυθος ne signifie point naturellement *fable*, il signifie *parole*, *discours*, principalement dans Homère; mais il désigne aussi un *discours débité en public*. (Voy. *Henri Etienne.*) Le monument de Rosette, qui renferme l'éloge de Ptolémée-Epiphane, ne contient pas une fable, mais un récit tout uni; c'est un procès-verbal constatant les bienfaits que Ptolémée avait répandus sur l'Egypte et ses prêtres. Il ne faut pas prendre non plus le mot *éloge* dans le sens académique: c'est tout simplement une action de grâces, un remerciement, une marque de gratitude. Le mot θεολογουμενος ne signifie pas seulement *religieux*, mais ce qui est traité selon la forme, la manière des théologiens ou des philosophes; dans le style, dans la langue des théologiens, c'est-à-dire dans la langue sacrée. Cela veut dire tout simplement, que lorsque les prêtres égyptiens exposaient en public les éloges de leurs rois, dans des discours conçus en langue sacrée, ils les transcrivaient sur des monuments, au moyen de cette méthode: ce qui prouve surabondamment que le copte n'est pas contenu dans les hiéroglyphes (1).

Je crois que μυθος θεολογουμενος est synonyme d'ιερος λογος, qu'on trouve employé dans Lucien (sur la déesse de Syrie), et dans la Vie de Pythagore par Jamblique, dans le sens de *discours sacré*, *histoire sacrée* (conçue dans la langue *sacrée*); de même ιϛορια ιερα que l'on trouve dans Diodore. Pour que les μυθοι θεολογουμενοι fussent des fables, il faudrait qu'il y eût une action merveilleuse racontée, et il n'y en a pas. Les expressions du préambule du décret rendu à Memphis par les prêtres de l'Égypte, en l'honneur de Ptolémée-Épiphane, ne sont point fabuleuses; ce ne sont

(1) Quand je dis le copte, on comprend bien que je n'exclus pas tous les mots coptes du vocabulaire sacré; mais je prétends que l'on ne peut retrouver la langue copte dans son ensemble actuel, par la lecture des hiéroglyphes: et les faits que l'on a mis en avant le prouvent. Il faut donc chercher ce complément ailleurs. Nous verrons tout à l'heure ce que nous devons faire pour arriver à retrouver le plus possible de mots de la langue sacerdotale.

que des formules, comme le : par *la grâce de Dieu*, de nos anciens rois.

Je pense que M. Letronne n'a pas saisi non plus le sens de cet endroit, αντικρυς αλληγορειται κατα τινας αινιγμους, qu'il traduit de cette manière : des *allégories exprimées par certaines énigmes :* ce qui me paraît un peu énigmatique. Je crois qu'il n'est point question ici d'allégories, comme nous l'entendons, ni d'énigmes. Αλληγορεισθαι signifie *s'interpréter par un autre nom que le nom propre* du signe. Ainsi, ce n'est qu'une substitution de nom : et cette substitution s'opère, non point par énigme, car il n'y en a jamais dans les textes égyptiens; mais en raison d'*allusions claires :* et c'est là précisément le sens des expressions αντικρυς et κατα αινιγμους; car αινιγμος n'est point une énigme, mais une allusion, un rapport connu d'avance : et cette allusion était toujours *claire*, αντικρυς, pour le philosophe instruit; l'exemple de cette méthode, donnée par saint Clément, en est une preuve. Le rapport du scarabée avec le soleil était une chose connue de tout le monde : or, lorsqu'on substituait le nom et l'image du scarabée au nom et à l'image du soleil, il y avait *clairement allusion* de l'un à l'autre, parce que le rapport des deux objets était admis d'avance par les Egyptiens. « Ils *comparent* (1), απεικαζον, le soleil au corps du scarabée », dit saint Clément. Dès lors, lorsqu'on voyait le corps du scarabée, dans *certaines circonstances*, on songeait au soleil, par les rapports allusifs, tout en le nommant du nom de scarabée. M. Letronne rejette le sens de *clarté :* il voulait prendre d'abord αντικρυς pour synonyme d'αντικρυ; et il n'y voyait qu'une *opposition* avec le reste du passage. Mais quand on accepterait cette interprétation de M. Letronne, il n'y aurait pas moins de nécessité que l'allusion fût claire. L'obscurité des symboles n'était que pour ceux qui n'en avaient pas la clef; tout initié à la langue sacerdotale les comprenait parfaitement : il n'y aurait pas pu y avoir une science exacte, si les symboles n'avaient pas eu un sens arrêté et connu (1).

(1) Quand nous parlons du discours *de la Couronne*, à l'ouverture de la ses-

C'est à cette sorte de symbole allégorique que se rapportent les figures d'animaux représentant les dieux (hors du monde, et siégeant au-dessus du ciel) : tels que l'épervier pour Osiris, l'ibis pour Mercure, le scarabée pour Vulcain, le corbeau pour Mars, etc. (1).

M. Letronne a donné de préférence à l'expression αντικρυς, la signification d'*entièrement*, qui est forcée, et ne signifie rien du tout en cet endroit.

L'expression d'*allégorie* a trompé tout le monde ; parce que nous lui donnons habituellement un sens qui n'est point admissible dans ce cas.

sion des Chambres, tout le monde entend bien qu'il s'agit du discours du *Roi*, et non de celui de l'ornement de tête appelé *couronne ;* personne ne s'y trompe : c'est là une *allégorie* à la façon de celles de saint Clément ; et une *allusion claire* au monarque, considéré dans son autorité gouvernementale.

Or, écrire le mot *couronne*, soit en toutes lettres, soit par le dessin d'une *couronne*, n'est pas écrire le mot *roi* : et à la vue de ce mot, écrit ou figuré, on doit toujours prononcer *couronne*, et non pas *roi* : c'est très-certain. Cependant les élèves de M. Champollion ne feraient pas de difficulté pour agir autrement ; ils prononceraient *roi* à la vue *d'une couronne ;* et feraient rimer ce signe avec *foi* et *loi :* de plus, s'ils avaient à écrire le mot *roitelet*, ils n'hésiteraient point à écrire (COURONNE) — *telet* ; achevant le mot avec des lettres.

Cette règle n'est pas toujours rigoureuse ; et *chobch*, la cuisse, est toujours invariablement *chobch ;* mais le scarabée *galouks*, est toujours *to*, le monde ; bien qu'il ait un grand nombre de significations diverses : tandis que le lion est une *l*, le bras un *a*, la tête un *h*, la jambe un *b*, etc. On voit que l'arbitraire est l'âme de cette méthode.

(1) Les auteurs anciens désignent généralement sous le nom d'*hiéroglyphes*, les signes de texte et les symboles sacerdotaux ; et bien souvent, sans préciser si c'est des premiers ou des derniers qu'ils entendent parler. La généralité de l'expression a causé beaucoup d'erreurs parmi les auteurs modernes, qui ont confondu les écritures et leurs propriétés. De là est venue l'opinion, soutenue par un grand nombre de savants, savoir : que les signes de texte étaient allégoriques et mystiques ; tandis que l'on a cru que les figures d'animaux ne représentaient que des sons isolés ou des lettres alphabétiques. C'est ainsi qu'on n'a pas compris le passage où Plutarque dit que le carré de *cinq* exprime les années de la vie d'Apis, et le nombre des caractères des dieux. On y a vu l'alphabet : mais Apis lui-même était *un caractère divin*.

L'allégorie chez nous est non un mot, mais un discours qui doit être pris, dans son ensemble, selon un tout autre sens que celui que présente naturellement le texte; parce que toutes les idées accessoires se rapportent à l'idée principale, substituée à celle que l'on veut faire entendre.

Ainsi, lorsqu'on représente l'Etat ou la religion en danger, sous la forme d'un vaisseau battu par la tempête, les matelots manœuvrant, pliant les voiles, etc., il y a allégorie; parce que le sujet principal, le *vaisseau*, a attiré à lui toutes les idées accessoires qui se rapportent à un vaisseau : et la peinture de ce fait produirait un emblème.

Mais quand nous disons : « ce lion intrépide s'élança dans la mêlée, et d'un bras vigoureux repoussa les ennemis », il n'y a pas allégorie, mais une simple métaphore; parce que les idées accessoires ne se rapportent point au lion, mais au héros comparé au superbe animal. La métaphore est une forme du langage qui, ne pouvant être vraie dans le sens littéral, appelle nécessairement une autre idée que celle que le mot représente naturellement.

Le mot αἰνίττομαι, faire allusion, exprimer allusivement, n'a pas été mieux saisi : on a pensé à nos charades et à nos logogriphes; et l'on a transporté nos jeux d'esprit dans le sanctuaire des temples. On ne voit pas que dans l'allusion, chez les Egyptiens, il y avait toujours tendance vers une idée déterminée : au lieu que chez nous, il y a dessein prémédité de dérouter l'esprit, et d'opposer à son action des obstacles qui donnent plus de prix à la réussite de ses efforts.

Ainsi donc, l'allégorie de saint Clément n'est autre chose qu'une synonymie métaphorique, c'est-à-dire l'emploi d'un nom à la place d'un autre. Et dans le cas actuel, ce n'est qu'une antonomase (1).

Ainsi donc, selon le cyriologique propre, interprétation du nom du signe dans le sens même de l'objet; tel que *baïeth*, l'é-

(1) Les figures d'animaux chargées de représenter les divinités n'expriment que des *antonomases* : comme lorsque nous disons le *Tout-Puissant*, le

pervier, qui désignait l'oiseau : dans le sens métaphorique ou symbolique imitatif, *baïeth*, l'épervier, signifiait *rapide* (parce que l'épervier volait très-vite) : dans le sens tropique, dépouillé de ses métaphores propres, l'épervier désignait *baï* l'âme, et *eth* le cœur réunis, l'âme dans le cœur (ces deux mots, pris séparément, avaient leur signe particulier; l'*âme* était désignée par une étoile, et le *cœur* par un ibis). Dans le sens allégorique, le signe s'interprétait par un autre nom ; et *baïeth*, l'épervier, désignait clairement *Osiris* sous un autre nom ; parce que l'épervier avait une excellente vue, et Osiris aussi.

Ainsi l'on disait, l'oiseau épervier ; l'âme épervier, pour l'âme sensitive; une flèche épervier, pour dire une flèche rapide; le dieu épervier pour Osiris; l'astre épervier pour le soleil.

Tous les symboles étaient établis sur la même règle; et fournissaient les *idionymes* ou cyriologiques proprement dits, les homonymes ou cyriologiques par imitation, les homophones et les *paronymes* ou tropiques par consonnance; les *hétéronymes* par rapport d'images, et les *métonymes* ou les allégoriques par allusions claires. C'était donc la chose la plus simple et la plus lucide qu'il fût possible de concevoir. Quelle différence entre le net et le positif que nous présente l'antiquité, et cet *imbroglio* inextricable et vague du système de Champollion !

Il ne s'agit point ici des *agalmata* ou idoles, décrites par Plotin; lesquelles se rapportent à l'allégorie étendue, telle que nous l'entendons ordinairement. Or, l'erreur de M. Letronne et des autres traducteurs de saint Clément et de Porphyre, a été de ne pas comprendre que saint Clément, dans ce passage, n'avait en vue que la substitution d'une idée à une autre, dans l'écriture hiéroglyphique; mais que hors de là, il considérait comme symbole tout ce qui n'est pas pris dans un sens naturel : objets matériels, images, statues, noms et phrases sententieuses, faits his-

Créateur, etc., pour Dieu. Un traducteur qui remplacerait un de ces noms par l'autre ferait un contre-sens, parce que nous signalons par l'un de ces noms une qualité de Dieu qu'un autre n'exprime pas.

toriques, actes personnels; enfin tout ce qui agit sur l'esprit. Par allégorie, le père de l'Église entendait tout ce qui est substitué à l'expression naturelle et complète, dans quelque ordre d'idées que l'on se place, et à quelque peuple que l'on s'attache : tandis que Porphyre, expliquant les choses à la manière de Plotin, son maître, et ne parlant que de l'Égypte, séparait les symboles de texte, des grandes images ou idoles; et n'appliquait l'idée de symbole, qu'à ces grandes images : parce que, pour ces deux philosophes, quel que fût le sens attribué à un nom de la langue sacrée, il y avait toujours *imitation* de ce nom par le signe qui le représentait; mais les grandes images, ne signifiant que par leur masse et leur ensemble, ne pouvaient avoir qu'un rapport allusif et allégorique avec le discours explicatif.

Ce sont ces grandes images citées par Plotin, que Sanchoniaton appelait des στοιχεια, des éléments; et qu'Origène appelait des γραμματα θεια, des *caractères divins*, sur lesquels les prêtres dissertaient; et qu'il a séparé des γραμματα πατρια (les *caractères des pères*) les signes de texte servant à la reproduction de la langue *des pères*, ou πατρια φωνη; la langue des Hammonéens, ou *enfants d'Ammon*. ὅλη διαλεκτος των ιερεων εθνων, ὁποια Αιγυπτιων και Ασσυριων; *la langue entière des races sacerdotales, telles que celles de l'Égypte et de l'Assyrie*. *Amoun*, entre autres significations, veut dire *père*. C'est le nom par lequel on désignait les prêtres de rangs supérieurs, et l'auteur de la race sacerdotale; d'où la race prit le nom d'*Hammunéens*, ou d'enfants d'*Amoun*, ou de la *vérité*. On disait aussi les *enfants des Égyptiens*, parce qu'eux seuls étaient considérés comme les vrais habitants du pays. Πατριος signifie *héréditaire*, transmis du père au fils; parce que les Hammunéens instruisaient eux-mêmes leurs enfants dans la langue et l'écriture sacrées (voyez Diodore, liv. III). J'ai déjà dit que les principes de cette langue étaient exposés dans des livres en langue vulgaire; et qu'elle était indispensable à connaître pour entamer l'étude des hiéroglyphes de texte. Il est à croire que les prêtres, dans le commerce habituel de la vie, parlaient la langue nationale.

Horapollon nous donne, sur cette langue sacrée, certains renseignements qui sont précieux, et confirment tout ce que nous avons vu ci-dessus. Il dit (liv. I, 27) que les prêtres égyptiens désignaient la parole par une *langue*, et un *œil rouge* ou une *main*; indiquant par la *langue*, la première partie d'un mot qui contient sa prononciation; et par l'œil ou la main, sa signification. Dès lors, nous voyons qu'il en est de l'égyptien sacré comme du chinois. Dans cette dernière langue, on appelle *li*, un poirier et une carpe; mais pour déterminer qu'il s'agit plutôt de l'un que de l'autre, on dit : *mo* pour l'arbre, et *yu* pour le poisson; *li-yu*, le poisson *li*, sera la carpe; et *li-mo*, l'arbre *li*, sera le poirier; les Anglais disent *pear-trée*, l'arbre-poire. Cette addition était nécessaire pour fixer le sens précis que devait avoir un symbole, susceptible de plusieurs interprétations (1).

Ainsi, dans l'écriture sacrée, tout devait se prononcer. Il est impossible d'admettre les déterminatifs muets et inutiles que présente M. Champollion; aussi, il ne leur attribue de nécessité qu'à cause de l'*imperfection* de l'écriture.

Pourquoi saint Clément ni Porphyre n'ont-ils pas parlé du système de l'écriture vulgaire, ni de celui de l'écriture hiératique? D'abord, quant à l'écriture vulgaire, elle était connue de tout le monde, et il n'était nullement nécessaire d'en parler. Pour ce qui concerne l'écriture hiératique, elle était secrète et réservée pour les ouvrages des prêtres; et, comme elle reproduisait les mêmes figures que l'écriture hiéroglyphique, elle n'avait

(1) Notez bien que les signes d'*arbre* ou de *poisson*, qui entrent dans les groupes chinois, sont purement orthographiques, et ne dispensent pas de marquer le nom et le signe *arbre* ou *poisson*, à la suite du nom d'espèce, lorsque dans la phrase énoncée il peut rester quelque incertitude sur le sens de ce nom d'espèce. Ces signes orthographiques doivent sans doute leur origine aux nomenclatures encyclopédiques.

Les personnes étrangères à la connaissance du chinois se sont toujours méprises sur les propriétés de l'écriture chinoise, par rapport au langage qu'elle exprime. Il circule ainsi dans le monde savant de nombreuses erreurs de plus d'un genre, qui, acceptées généralement comme des vérités, égarent l'opinion publique, et exercent sur l'étude de l'antiquité une influence délétère et funeste.

pas un autre système que celle-ci ; elle devait nécessairement être comprise par Porphyre dans les lettres imitatives. Si les deux auteurs ont parlé des hiéroglyphes, ce n'a été que pour établir une différence entre les deux genres, et pour faire connaître le moyen de transcription usité par les prêtres pour la communication des sciences. Tel est aussi le motif pour lequel saint Clément la place au dernier rang.

Il suit de tout ce que j'ai dit, que les signes hiéroglyphiques de texte, dans leurs divers emplois, faisaient toujours la fonction de ce que nous appelons *rébus* : et cette fonction toute simple, toute naturelle, est la seule qui soit compatible avec l'apparence des monuments, et qui puisse se lier à la reproduction de la langue sacrée ; de cette langue dont la puissance était telle, que par le seul son de ses mots, elle faisait mouvoir et agir les dieux, et qu'il n'était pas possible d'en altérer les formules : et qu'enfin, aucun idiome humain ne pouvait lui être substitué. Cette puissance résidait aussi dans les hiéroglyphes imitatifs et allusifs. Saint Jérôme cite, à l'occasion de l'histoire de saint Hilarion, l'aventure d'un jeune homme de Memphis, qui séduisit une fille chrétienne, en plaçant sous le seuil de sa porte une plaque magique, sur laquelle il y avait des mots barbares, *portenta verborum*, et des figures monstrueuses, *portentosæ figuræ* (1).

Les symboles de divinités jouaient un très-grand rôle dans

(1) Tous les amulettes reposent sur la connaissance de l'astrologie, de la langue sacrée et de l'écriture hiéroglyphique. Ce sont effectivement les bases sur lesquelles sont fondées toutes les sciences sacerdotales et les religions anciennes. Mais la puissance générale de toutes les prières, paroles et talismans, est attribuée à la nature imitative des mots et des signes : il n'y a que l'ignorance qui puisse nier cela.

Champollion connaissait mal l'astrologie et la religion égyptienne. Son explication d'un tableau prétendu astrologique est trop contraire aux règles de la science pour être vraie. Ces constellations qui agissent à des heures déterminées sur certains membres du corps, auxquels l'astrologie les déclare complétement étrangères, sont des anomalies dans la science, qui ne peuvent être admises par les personnes douées de la plus faible connaissance en astrologie. Mais les ignorants, qui prennent tout de confiance et sans examen,

les amulettes, les abraxas, et dans toutes les opérations magiques et théurgiques; les statues des dieux étaient considérées comme douées d'intelligence; et on les appelait λιθοι εμψυχοι, des pierres animées. J'ai lieu de croire que l'on donnait aussi aux signes de texte le nom de lettres animées ou vivantes.

J'ai dit qu'il y avait chez les prêtres égyptiens deux manières d'exprimer le discours : la première, en l'exprimant dans tous

ont accepté le tableau astrologique, avec les cartouches alphabétiques et idéographiques.

Quant à la religion, l'insuffisance de Champollion se montre clairement, lorsqu'il peint avec des couleurs très-vives le *paradis* et l'*enfer* égyptiens, qu'il appelle *amenthès*; les *jouissances* des bienheureux et les *tourments* des damnés. (*Huitième lettre à M. le duc de Blacas.*) Il ignorait que, dans l'antique Orient, il n'y avait récompense ni punition après la mort; que l'homme était récompensé ou puni dans ce monde-ci, soit sur sa personne, soit sur celle de ses descendants; et, toujours dans les intérêts matériels. Il ignorait que la théologie égyptienne accordait deux âmes à l'homme; que l'une, l'âme intelligente et puissante, au sortir du corps, se rejoignait à l'intelligence suprême, dont elle était émanée : et que l'autre, l'âme sensitive et mobilisante, rentrait par la *porte des dieux*, ou le *Capricorne*, dans l'*amenthès*, le ciel aqueux, où elle habitait toujours avec plaisir; jusqu'à ce que, descendant par la *porte des hommes*, ou le *Cancer* elle vint animer un nouveau corps. (Voyez Porphyre, *De antro nympharum.*).

Je ne quitterai pas ce sujet sans parler de cet *Ammon-ré*, qui joue un si grand rôle dans le Panthéon de M. Champollion. Ce nom divin est pris d'une inscription grecque, où il est question d'*Amoun-ra-sonter* ; M. Champollion n'a jamais lu en hiéroglyphes ce nom allongé ; mais il a vu un groupe qu'il pouvait lire ; *amoun-ré*, ou *soleil caché* (toujours le soleil). Mais *ré* n'est pas *ra:* et *ra* et *ró* signifient, non le soleil, mais une *porte : Amon-ra* n'est donc pas le soleil caché, mais la porte invisible, secrète, noire, la *porte de la mort*, par où les âmes entraient dans l'*amenthès*. C'était la véritable cause de l'horreur qu'inspiraient les fèves. En copte *ró* désigne la *fève* et une *porte*; et l'on disait que la fleur de fève portait des *taches noires* qui représentaient les *portes de la mort*. *Amoun* signifie aussi *père :* et de là l'opinion qu'il valait autant manger la tête de son *père* qu'une *fève*. On voit que les idées antiques, mises en contact avec les opinions de M. Champollion, les repoussent toujours.

J'en dirai autant de cette prétendue déesse *Tphé*, ou déesse du ciel, dont les savants n'ont pas compris la nature, parce qu'ils ne montent jamais plus haut que le ciel; c'est tout simplement le *Spiritus* qui entraîne la machine céleste dans son mouvement perpétuel.

ses détails, par le moyen de l'écriture imitative des paroles; et la deuxième, en ne représentant qu'une idée théologique par une seule image, plus ou moins composée, une espèce de tableau; en raison des allusions que cette image offrait avec le sujet du discours. Elien établit les propriétés de cette dernière méthode, en parlant de l'ibis. « Les plumes noires de cet oiseau peuvent « être comparées avec le discours qui n'est point proféré (l'image « vue et nommée seulement) : les plumes blanches peuvent « l'être avec l'énonciation du *sens intime* (l'explication orale). »

Jamblique (*De mysteriis*, S. 7, ch. I et II) nous explique ce fait, et nous en donne un exemple.

(Ch. Ier.) « Je veux d'abord vous faire connaître la manière « dont les Égyptiens procèdent en matière théologique. IMITANT « la nature de l'univers et les opérations des divinités, ils repré- « sentent, par des symboles composés, les notions qu'ils ont « des intelligences secrètes, cachées, invisibles : de cette ma- « nière, la nature reproduit, sous des formes apparentes, les « causes cachées des choses. Ensuite, la puissance opératrice « des dieux y a exprimé les images vraies (ou cachées) par des « images sensibles. Les Egyptiens, comprenant que tous les « êtres supérieurs étaient charmés de trouver de la RESSEM- « BLANCE avec eux, dans les choses d'ici-bas, tâchèrent de leur « plaire et d'*obtenir* d'eux *tous les biens*, en les IMITANT : et « c'est avec raison qu'ils considérèrent comme convenable aux « dieux, la méthode d'exprimer les mystères, au moyen de « symboles. »

(Ch. II.) *Un dieu assis sur un lotus* désigne le *grand dieu*, la « puissance infinie, la suprême éminence, qui ne touche point « la matière; et l'*intelligence motrice et ignée* : car, dans le lotus, « tout est *circulaire*, les feuilles et les fruits : et cette propriété « RÉPOND à l'unique opération de l'intelligence, qui *meut tout* « *circulairement*, d'une seule manière, dans un seul ordre et « dans un seul rapport. Mais le dieu suprême, dans son isole- « ment, est au-dessus de cette intelligence motrice : saint et vé- « nérable, il repose en lui-même : ce qui est MARQUÉ par sa

« position assise. » (Voy. fig. 22.) (Le dieu tient un fouet, et montre du doigt sa coiffure : le *fouet* pourrait bien exprimer son *nom*, et la *coiffure*, sa *dignité*.)

Pour expliquer l'origine de ces tableaux symboliques, il faut savoir que les Égyptiens ne figuraient jamais le monde organisé par des images compliquées, et montrant les choses sous leur propre forme, vraie ou supposée; comme lorsque nous représentons le système du monde, ou la sphère céleste : ou bien, lorsque nous montrons Dieu dans sa gloire, entouré de ses anges et de ses saints, qui chantent ses louanges, en s'accompagnant de la harpe. Comme ils voulaient dépeindre en même temps les choses et leurs propriétés, tels que le mouvement, la puissance, la fonction, etc.; ils ne purent y parvenir qu'en substituant symboliquement aux images intellectuelles, des objets sensibles dont les propriétés avaient de l'analogie avec celles des choses qu'ils voulaient dépeindre. Les images sensibles par lesquelles ils désignaient les choses célestes n'étaient donc pas, comme le dit Jamblique, les *véritables* ou les *invisibles* (*amoun* a ces deux sens) (1), que les prophètes voyaient en songe (ce qui leur avait fait donner le titre de VOYANTS). Les peuples n'allaient pas plus loin que la figure, ce qui est assez ordinaire; et de là naquit l'idolâtrie. De là vint encore que les Grecs, ignorant la signification des figures des divinités et des attributs qui les accompagnent, donnèrent à ces images, en les modifiant, une signification tout à fait étrangère à celle que leur avait attachée le créateur du système. C'est cette signification grecque qui a servi seule jusqu'ici pour expliquer les fables.

Selon mon opinion, cette écriture en tableaux, l'écriture des éléments ou lettres symboliques, est la plus ancienne, et a dû précéder de beaucoup l'écriture des textes et l'alphabet. C'est par suite de leur postériorité, que les signes des textes se sont appelés les *éléments des éléments*, ou les *premiers éléments*, ou les

(1) Les Egyptiens invoquaient le dieu *Amoun* et l'invitaient à se manifester, à se rendre visible.



éléments des lettres, et que l'alphabet qui en est dérivé a pris le même nom.

Je demanderai aux savants qui me nieront ce fait, de vouloir bien expliquer l'expression *elementa litterarum*, appliquée par Ruffin aux signes de textes représentant des mots entiers; et celle d'*éléments*, appliquée aux grandes images par Sanchoniaton.

On voit, par ces deux passages, que les symboles théologiques des Égyptiens étaient *imitatifs* de l'organisation de l'univers. Ce n'est pas cette imitation sotte et niaise des objets; mais le grand principe de l'IMITATION des choses, principe immense, et qui se reproduit de mille manières diverses dans l'étude de l'antiquité orientale. Ce principe dépendait du *lien universel*, et en appelait à lui trois autres: le principe de l'*efficacité*, celui de la *fatalité*, et enfin, le principe de la *périodicité*. Ce dernier était une espèce d'imitation; tout ce qui s'était fait dans une période se reproduisait dans les suivantes, de la même manière et dans le même ordre. Le principe de l'*imitation* était contraire à cette obscurité que nous reprochons mal à propos au symbolisme égyptien, parce que nous ne le comprenons pas.

Je suppose que l'explication que nous donne Jamblique n'était pas confiée uniquement à la mémoire des prêtres, mais qu'elle était aussi conservée dans l'écriture imitative: une fois reçue, cette explication était facilement rappelée à la mémoire par la vue des grandes images.

Ce sont ces figures complexes qui, souvent réunies à la suite les unes des autres, forment ce que nos savants appellent des *scènes*, c'est-à-dire des espèces d'actions, dont les objets figurés sont censés être les acteurs. Les savants, ne comprenant rien à cet assemblage, se sont imaginé qu'on leur jouait une pièce de théâtre; tandis qu'il ne s'agissait en réalité que de certaines idées cosmologiques et théologiques reproduites par des symboles, et qui se déduisent de chaque groupe séparé.

Les véritables scènes, celles qui représentent des actes réels, sont les grandes batailles du genre de celles qui sont figurées

sur le tombeau dessiné par Belzoni, et les représentations civiles relatives aux usages du peuple : mais dès qu'on aperçoit le merveilleux, le monstrueux, ce sont des symboles mystiques.

Nous savons que les symboles de pensée existaient aussi chez les Chaldéens, élèves des Égyptiens ; et nous trouvons un exemple de la nature de celui-ci dans les trois paroles, *mané, tecel, farès*, du festin de *Balthasatsar*. Aucun des mages ordinaires ne put les expliquer ; mais Daniel, qui, en sa qualité de chef des mages, avait particulièrement la connaissance des symboles, put donner l'explication convenable. Or, ces paroles signifiaient *compte, balance, division* (*farès*). Daniel dit à Balthasatsar : « Voici ce qui est écrit : COMPTE : Dieu a compté les jours de votre règne et il en a marqué l'accomplissement, le terme. BALANCE : vous avez été pesé dans la balance et vous avez été trouvé trop léger. DIVISION (*farès*) : votre royaume a été divisé et il a été donné aux Mèdes et aux Perses. On a observé que dans le mot *farès*, il y avait une allusion verbale à l'invasion des Perses. Effectivement, *fars* peut se traduire par *division* ou par *persan*. Au reste, le royaume ne fut pas divisé, puisqu'il passa tout entier sous la domination du roi de Perse.

Une pareille méthode ne pourrait guère convenir qu'à des hommes déjà consommés dans la théologie, et cherchant à se formuler d'une manière abrégée les préceptes de cette science. C'est aussi à un système semblable que se rapportent les symboles de Pythagore, lesquels avaient aussi la concision des symboles égyptiens, dont ils avaient pris probablement le nom, et étaient peut-être représentés également par des figures. Ainsi, « ne vous asseyez pas sur un boisseau », pour dire, ne soyez pas paresseux, pouvait fort bien se représenter par un boisseau, ou par un homme assis sur un boisseau. C'est aussi à ce genre d'écriture que se rapportent les oracles, célèbres par leur concision proverbiale, et formés en général de mots isolés, qu'on rattachait entre eux pour en obtenir un sens.

C'est le symbolisme théologique des Egyptiens, qui a donné lieu aux Pères de l'Eglise d'expliquer la Bible dans un sens mys-

tique et anagogique (1); et depuis l'adoption des livres saints par l'Eglise, il n'est pas de mot, de phrase, de fait accompli, énoncé par la Bible, qui n'ait été considéré comme symbolique, allégorique et prophétique (2). C'est ce que je vais prouver par la lettre de saint Jérôme à Paulin (3), où il fait le dénombrement des livres qui forment l'ancien et le nouveau Testament. Il faut savoir que saint Jérôme était un Egyptien du cinquième siècle; et que, à cette époque, le paganisme avait été anéanti par la puissance du christianisme : on ne le comprenait plus, mais sa méthode était restée dans l'esprit des philosophes. Le nom de *figure*, qui appartenait au symbolisme oriental, a été adopté par l'Eglise pour désigner le rapport prophétique qu'elle reconnaît entre des personnages et des faits de l'ancien Testament, et des personnages et des faits appartenant au nouveau.

Extrait de la lettre de saint Jérôme.

« *Genèse.*—Peut-on dire que l'histoire de la Genèse soit claire et aisée à entendre, en ce qu'elle contient de la création du monde, du commencement du genre humain, de la division de la terre, de la confusion des langues, et de l'arrivée des Hébreux en Egypte ?

« *Exode.*— Peut-on penser que l'Exode soit facile, où il est parlé des dix fléaux dont Dieu frappa les Egyptiens, du Décalogue et des préceptes tout divins et tout pleins de *mystères* ?

« *Lévitique.* — Peut-on sans peine expliquer le Lévitique, qui renferme les sacrifices en particulier, et où les ornements d'Aa-

(1) Voyez plus haut le passage de saint Clément. Voyez Philon le Juif et Denys l'Aréopagite.

(2) La prophétie, en grec, *orasis*, signifie littéralement *vision*; elle a le même sens en hébreu; et le prophète se nomme le *voyant*. C'est parce que les révélations prophétiques avaient lieu ordinairement dans des rêves. Les prêtres hébreux, et après eux les prêtres égyptiens, furent fort habiles dans l'art d'interpréter les songes. Le docte Pythagore s'instruisit dans ce art à l'école des Hébreux.

(3) Voyez la Bible latine et la Bible de Sacy; la lettre de saint Jérôme est en tête.

ron, et tout le détail de l'état lévitique, *respirent la merveille des sacrements divins ?*

« *Nombres.*—Le livre des Nombres ne contient-il pas des *secrets mystérieux* dans le dénombrement du peuple, et ceux de la prophétie de Balaam, et les *mystères* des *quarante-deux campements* que le peuple fit dans le désert ?

« *Deutéronome.*—Le Deutéronome qui est la seconde loi, et la *figure de la loi évangélique*, rapporte de telle manière les choses qui avaient déjà été dites, qu'il ne laisse pas de faire une histoire nouvelle...

« *Job.*—Job, ce miroir de patience, *quels mystères* ne renferme-t-il pas dans ses discours !... Il parle de la résurrection des corps, et il ne se trouve personne qui en ait écrit d'une manière plus claire.

« *Josué.*—Venons à Jésus ou Josué, fils de Navé, qui a été *la figure de notre Seigneur*, non-seulement par ses *actions*, mais encore *par son nom.* Il passe le Jourdain, il détruit les royaumes de ses ennemis, il partage la terre conquise au peuple victorieux ; et il décrit *mystiquement le royaume spirituel de la céleste Jérusalem et de l'Eglise*, dans les bourgs, les villes, les montagnes, les fleuves, les torrents, et les limites de la Palestine.

« *Juges.*—Dans le livre des Juges, il y a *autant de figures* qu'il y a de princes qui ont gouverné le peuple.

« *Ruth.*—L'histoire de Ruth Moabite accomplit la prédiction d'Isaïe lorsqu'il dit : « Envoyez, Seigneur, l'agneau qui doit gou-
« verner la terre, de la pierre du désert à la montagne de la fille
« de Sion ! »

« *Les Rois.*—Le prophète Samuel nous marque *la fin de l'ancienne loi*, dans la mort du grand-prêtre Héli et dans la ruine de la maison de Saül, et nous découvre *le secret d'un empire nouveau et d'un sacerdoce inconnu*, dans les histoires de Sadoc et de David : le 3e et le 4e livre des Rois contiennent l'histoire des royaumes de Juda et d'Israël, depuis Salomon jusqu'à Jéchonias, et depuis Jéroboam, fils de Nabath, jusqu'à Osie, qui fut mené en Assyrie. Si vous ne considérez que la narration, les paroles

en sont très-simples ; mais si *vous recherchez le sens caché sous la lettre*, vous y découvrirez les *petits commencements de l'Eglise*, et les *guerres* qui lui ont été suscitées par les hérétiques.

« *Osée*. — Le prophète Osée parle souvent d'Ephraïm, de Samarie, de Joseph, *d'une femme débauchée, des enfants qu'elle met au monde, de l'adultère enfermé dans la chambre de son mari, assise pendant longtemps dans la solitude de son veuvage, et qui attend son retour, couverte d'une robe de deuil.*

« *Joël*.—Joël, fils de Phatuel, décrit la destruction de la terre d'Israël, par les chenilles, les sauterelles et la rouille ; et après la ruine du premier peuple, il marque *l'abondance des grâces du Saint-Esprit*, qui devait descendre sur les serviteurs et les servantes de Dieu, c'est-à-dire sur cent vingt personnes qui étaient assemblées dans le cénacle de Sion ; et *ce nombre est bien à remarquer*, car vous le trouvez en additionnant depuis *un* jusqu'à *quinze*, et vous avez celui de *quinze degrés, figurés par les quinze psaumes graduels*, qui portent ce titre dans le psautier.

« *Amos*. — Amos qui était un berger et un paysan, cueillant des mûres sur les ronces, ne peut point être expliqué en peu de paroles. Car quelqu'un pourrait-il décrire comme il faut les trois ou quatre crimes de Damas, de Gaza, etc. Ce prophète parle aux vaches grasses qui sont sur la montagne de Samarie, et témoigne que la grande et la petite maison tomberont en ruine. *Il voit celui qui produit la sauterelle, et le Seigneur qui est debout sur une muraille crépie ou de diamant, et un crochet pour faire tomber le fruit des arbres;* FIGURE qui menace les pécheurs du châtiment et la terre de la famine ; famine et soif, non du pain et de l'eau, mais de la *parole du Seigneur*.

« *Jonas*.—Jonas, belle colombe (1), qui dans son naufrage *fut la figure* de la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, invite le monde à la pénitence, et *sous le nom de la ville de Ninive,* il annonce le salut aux nations.

« *Michée*. — Michée, issu du bourg de Morasti, et héritier du

(1) *Jonas* signifie colombe.

Christ, prédit la désolation de Jérusalem, *sous la figure d'un voleur,* et qu'elle sera assiégée de toutes parts, pour avoir donné *un soufflet au juge d'Israël.*

« *Zacharie.*— Zacharie, qui porte dans son cœur le souvenir de son Seigneur, dit beaucoup de choses dans sa prophétie. Il dépeint Jésus-Christ (1) revêtu d'une robe d'ignominie, et *une pierre qui a sept yeux, et le chandelier d'or avec autant de lampes que d'yeux*. Il voit aussi deux *oliviers* aux deux côtés de la lampe; et après les *chevaux de diverses couleurs*, roux, noirs, blancs et mouchetés, et les chariots d'Ephraïm dissipés, et le cheval de Jérusalem, il prédit et annonce la venue d'un roi pauvre, assis sur l'ânon d'une ânesse qui est sous le joug.

« *Isaïe.*—Mais qui est-ce qui peut bien entendre et expliquer Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel ? dont le premier ne me semble point tant écrire une prophétie, qu'un *évangile?*

« *Jérémie.*—Jérémie décrit une *baguette de noyer*, et une *marmite bouillante* du côté du septentrion, et un *léopard dépouillé de ses mouchetures*; et en diversifiant ses vers, il compose quatre chants alphabétiques.

« *Ezéchiel.*—Le commencement et la fin de la prophétie d'Ezéchiel sont remplis de tant de difficultés, que parmi les Hébreux, la lecture n'en est permise à personne, non plus que du commencement de la Genèse, avant l'âge de trente ans.

Daniel. — Daniel, qui est le quatrième et dernier, instruit dans la science des temps, et dans l'histoire du Monde, parle *clairement* de la *pierre qui a été détachée* de la montagne sans le ministère des mains, laquelle renverse et détruit tous les royaumes.

« *Proverbes, Ecclésiaste, Cantique, Sagesse.*—Salomon, ce roi pacifique (2) et aimé de Dieu, forme les mœurs, enseigne la nature, marque le *mariage de Jésus-Christ avec son Eglise*, et chante l'épithalame de ces *noces mystérieuses*.

(1) Le grand-prêtre Jésus et ses amis les devins.
(2) *Salomon* vient de *salam*, la paix : en arabe, on prononce *Soliman*.

« *Esther*. — Esther, *qui a été la figure de l'Eglise*, délivre son peuple du danger où il était ; et ayant fait perdre la vie à Aman, *qui signifie l'iniquité*, fait part de *son festin* à la postérité, et lui donne l'espérance de la joie *dans une grande fête*.

« *Esdras* 1er et 2e. — Les livres d'Esdras et de Néhémie, que Dieu envoya à son peuple pour le secourir et le consoler, sont renfermés dans un même volume. Ils rebâtirent le temple, rétablirent les murailles de la ville de Jérusalem : et nous devons remarquer en lisant cette histoire, que le retour du peuple dans son pays, la description des prêtres, des lévites d'Israël et des prosélytes, et l'ouvrage qui est distribué aux familles pour la construction des murailles, des tours et des défenses, *renferment un sens mystérieux*, qui ne paraît pas d'abord dans *l'écorce de la lettre*.

« *Les quatre évangélistes*.—Les quatre évangélistes, que je considère comme les *chariots du Seigneur*, et de vrais chérubins. Ils ont tout le corps couvert d'yeux, ils brillent comme des étincelles, ce sont des éclairs qui traversent l'air en un moment ; ils ont les pieds droits retournés vers le ciel ; leur dos est chargé d'ailes dont ils volent de tous côtés ; ils se tiennent les uns les autres, et étant entrelacés, ils roulent comme des roues emboîtées ensemble, et se portent toujours où le souffle du Saint-Esprit les pousse.

« *Saint Paul*.—L'apôtre saint Paul écrit à sept Églises : il instruit Timothée et Tite ; et prie Philémon en faveur d'un esclave fugitif : sur quoi j'estime plus à propos de *me taire* que d'en *dire trop peu*.

« *Actes des apôtres*.—Les actes des apôtres semblent bien à la vérité ne contenir qu'une simple histoire, et ne faire que le récit de la naissance et de l'enfance de l'Eglise : mais si nous nous souvenons qu'ils ont été dressés par saint Luc, *médecin*, qui est digne de beaucoup de louanges pour son Évangile, nous connaîtrons, en même temps, que toutes ses paroles sont autant de *remèdes propres* à guérir les *maladies* de l'âme.

« *Epîtres catholiques*.—Les apôtres saint Jacques, saint Pierre, saint Jean et saint Jude ont écrit sept lettres *aussi remplies de*

mystères qu'elles sont peu étendues : elles sont tout ensemble et courtes et longues ; elles sembleront courtes à qui n'en *considérera que les termes ;* mais *les sentences en sont si relevées*, qu'il se trouve très-peu de personnes qui *puissent en pénétrer le sens.*

« *Apocalypse.* — L'Apocalypse de saint Jean renferme *autant de mystères que de paroles.* C'est peu dire si on considère le mérite de ce livre qui est au-dessus de toutes louanges : et chaque mot *contient des sens et des merveilles sans nombre.* »

L'extrait que l'on vient de lire contient des exemples remarquables du *symbolisme de pensée.* Ainsi *tous ces sens mystérieux* que présente le texte des livres saints ; cette allusion perpétuelle que l'on trouve partout sur les événements et les personnages du nouveau Testament ; le *Deutéronome*, ou seconde loi, qui est la *figure de l'Evangile ;* Josué qui est la *figure de notre Seigneur*, non-seulement par *ses actions*, mais *par son nom ;* la Palestine qui marque le royaume des cieux et l'Eglise ; Esther qui est la *figure de l'Eglise* ; Aman, de l'iniquité ; l'histoire des rois d'Israël et de Juda, qui exprime les commencements de l'Eglise, etc., toutes ces explications mystiques sont empruntées au *symbolisme de pensée*, tel que celui des Egyptiens. Mais les Egyptiens expliquaient leurs symboles religieux d'après la méthode qui avait servi à les former, et d'une manière analytique et rigoureuse ; en sorte que tous comprenaient et expliquaient les symboles de la même façon, et y trouvaient les mêmes sens : il y avait là une science complète. Tandis que les chrétiens, n'étant guidés par aucune méthode préexistante, par aucun moyen scientifique, recherchaient dans les phrases les plus claires et les plus simples, à l'aide de conjectures, un sens allégorique et mystique ; et le trouvaient, plutôt par enthousiasme que par raisonnement. De là sont venues les sectes : chaque secte s'emparant des deux Testaments, a cru avoir la puissance d'en expliquer le texte à sa manière, qui n'était pas celle d'une autre secte ; et d'en tirer les conséquences qui lui convenaient. De là encore toutes les dis-

putes scolastiques. Chez les Egyptiens, il n'y avait ni sectes, ni disputes.

C'est encore à ce symbolisme mystique qu'il faut rapporter les deux *cabales* des Juifs, la cabale *Mercava*, et la cabale *Berechit*. La cabale *Mercava* faisait pénétrer le juif illuminé dans les mystères les plus profonds et les plus intimes de l'essence et des qualités de Dieu et des anges; la cabale *Berechit* lui montrait dans le choix, l'arrangement et le rapport numérique des lettres exprimant les mots de sa langue, les grands desseins de Dieu, et les hauts enseignememts religieux que Dieu y avait placés.

Il y avait donc, chez les Égyptiens, quatre espèces d'écritures différentes : 1° l'écriture épistolographique ou démotique, alphabétique très-probablement, à l'usage de ceux qui cultivaient les arts, et de ceux qui étudiaient la langue sacrée : 2° l'écriture hiéroglyphique ou monumentale, toute en *rébus*, imitative des paroles; et représentant les choses, soit sous leur nom propre et naturel, soit sous un autre nom : 3° l'écriture hiératique, dérivée de la précédente, cursive à l'usage des prêtres, pour la composition des ouvrages en langue sacrée : 4° l'écriture symbolique, composée des figures divines, γραμματα θεια, αγαλματα, sujet de dissertation pour les prêtres. On appelait ces dernières figures *éléments* ou lettres, dont les signes de textes étaient les éléments, à cause des nombreux attributs que les divinités portaient. C'est pour cela que les signes de texte ont été appelés *éléments des lettres*, *premières lettres*, premiers éléments, c'est-à-dire éléments des éléments, comme Platon appelle πρωτα ονοματα, les noms qui ont servi d'éléments à des mots composés; c'est donc ainsi qu'on doit expliquer l'origine de l'expression τα πρωτα στοιχεια (της γραμματικης), laquelle a été appliquée ensuite aux signes de l'écriture alphabétique, dérivée des symboles égyptiens.

Ce sont là les quatre écritures qu'Abénéfi, cité par Kircher, reconnaissait chez les Égyptiens; il donnait à la première le nom d'écriture des ignorants; à la seconde, d'écriture mêlée; à la troisième, d'écriture des philosophes; à la quatrième, d'écri-

ture des *oiseaux;* cette dernière dénomination vient de ce qu'elle exprimait des idées astrologiques. Et qu'on ne dise pas que ceci soit une supposition de Kircher : de son temps, les monuments en écriture hiératique n'étaient pas connus, et lui-même avait une idée très-fausse des symboles : donc il n'a pas pu supposer la mention d'une écriture, dont rien ne lui faisait soupçonner l'existence.

Tout cela se réduisait à deux méthodes : à une méthode *imitative* des paroles, pour transcrire les textes; et à une méthode *imitative* des pensées, allusive et mnémonique, pour rappeler par une image composée, un tableau divin à l'esprit; ainsi que le disent Plotin et Porphyre.

Ainsi nous avons pour résultat :

Par les traditions anciennes.	*Par M. Champollion et M. Letronne.*
1° *Une langue sacrée* et magique, commune aux prêtres des divers pays.	1° Point de langue sacrée : un idiome national, le copte.
2° *Une écriture hiéroglyphique*, très-simple, *imitative* des paroles, et s'expliquant d'une seule manière, comme toute écriture de langue parlée; produisant les mêmes effets magiques que la langue sacrée, à cause qu'elle la représente, et par conséquent irréductible. *Les symboles expriment chacun plusieurs idées, lesquelles sont déterminées par des noms explicatifs.*	2° Un *système alphabétique* et *idéographique*, justement ce qu'il ne devrait pas être. Une méthode compliquée et embrouillée; des interversions, des abréviations, etc. *Les symboles n'expriment chacun qu'une seule idée.* Des signes muets et parasites pour expliquer les mots *mal écrits.*
3° Un système religieux reposant sur la cosmologie astrologique; système très-clair, où chaque être divin a un rôle marqué et compréhensible. *Communauté d'origine des religions anciennes.*	3° Une théologie obscure, sans ensemble, éloignée de tout rapport avec les sciences sacerdotales : *isolement complet des diverses religions.*
4° Des figures d'idoles exprimant, par des tableaux allégoriques, les idées cosmico-astrologiques, et produisant des effets magiques.	4° Des figures inertes, dont le sens est à peu près arbitraire, et ne repose sur aucun ensemble théologique.

Concluons donc de tout ce qui vient d'être dit, que M. Letronne s'est complétement trompé sur tous les points de sa traduction; et que saint Clément d'Alexandrie, bien loin de venir en aide au

système de Champollion, joint au contraire son témoignage à celui de toute l'antiquité, qui repousse unanimement la méthode du célèbre égyptologue. Je sais bien que cette assertion, qui est la juste conséquence de tout ce qu'on vient de lire, fera jeter les hauts cris à ceux qui, retranchés dans le *passage* de saint Clément, comme jadis les Lacédémoniens dans le *passage* des Thermopyles, croyaient la position inexpugnable, et défiaient en raillant l'armée des contradicteurs. C'est parce que ces braves guerriers ne pensaient pas qu'on pût jamais les prendre par derrière : pourtant un *petit sentier* que personne n'avait vu avant moi, m'a donné le moyen de les tourner, et de les attaquer du côté où ils ne regardaient pas. Ce petit sentier, c'est cette IMITATION, qu'ils prenaient pour la représentation naturelle *du* signe, et qui est bien évidemment la représentation symbolique *par le* signe. Or, arrivé par ce chemin, j'ai pu m'emparer successivement de tous les postes, et défaire entièrement les *Léonidas* du système.

Je vais maintenant examiner comment doivent avoir lieu la lecture des éléments hiéroglyphiques, et la recherche des éléments de la langue sacrée.

J'ai déjà dit que les élèves des prêtres égyptiens commençaient d'abord par apprendre la langue sacrée dans des livres écrits en langue vulgaire, avant de déchiffrer les hiéroglyphes; et que la connaissance de l'idiome sacerdotal était indispensable pour *prononcer* les symboles.

En effet, on conçoit aisément qu'une écriture dont les signes représentent des objets matériels, ne doit pas s'interpréter autrement que dans la langue à laquelle ces signes appartiennent par origine; parce que la formation de l'écriture s'est calquée sur le langage qu'on voulait alors reproduire : et que les symboles, représentant toujours des mots déterminés, avec des sens appropriés et nombreux, ne peuvent appartenir à des langues diverses et disparates.

Ceci une fois posé; comment retrouver l'idiome sacerdotal ?

Je dois, à cette occasion, entrer dans quelques détails qui me concernent particulièrement.

En 1832, lorsque je faisais imprimer mon *Histoire du prix Volney*, je trouvai dans un ouvrage de M. Langlès, intitulé les *Monuments de l'Indostan*, que l'Egypte était le berceau de la nation indienne. Au reste, les Egyptiens prétendaient qu'Osiris avait fait la conquête de l'Inde : ce qui ferait supposer que la civilisation était plus ancienne dans l'Egypte que dans l'Inde.

Mais pour juger la question, nous avons un fait : c'est l'absence des symboles hiéroglyphiques dans l'Inde ; et si nous comprenons bien l'origine et la nature des religions anciennes, nous serons convaincus que le paganisme indien que nous connaissons est postérieur au paganisme égyptien ; et a dû, sur le sol indien, prendre la place d'une religion plus ancienne, dont le rapport avec la religion des Egyptiens ne saurait être mis en doute.

Quoi qu'il en soit, profitant de la donnée de M. Langlès, je pensai que la langue sanscrite, qui est l'idiome sacré des brahmes de l'Indoustan, avait bien pu être l'idiome sacré des prêtres égyptiens, et que c'était celui-là qui devait servir à déchiffrer les hiéroglyphes. J'avais compris l'existence de la langue sacrée, par le seul fait des trois inscriptions de la pierre de Rosette.

A cette époque, je ne connaissais les hiéroglyphes que par Champollion ; je n'avais nullement étudié l'antiquité sous ce rapport ; je n'avais point étudié les religions anciennes ; je ne connaissais rien, je ne savais rien.

Ce fut en appliquant la langue sanscrite aux symboles hiéroglyphiques, que je découvris la nature des signes sacrés : et lorsque j'entrepris plus tard l'étude de l'antiquité, pour savoir à quoi m'en tenir sur cette grande question, je vis avec satisfaction que mes idées étaient justes, quoique peut-être hasardées sur certains points : mais enfin, il y avait un fait acquis à la science, et désormais indubitable, la nature phonétique et holophonique des symboles et des attributs des divinités.

Maintenant, devons-nous admettre comme un fait certain, que la langue sacrée des Egyptiens est le sanscrit ? Non certes ; mais nous ne devons pas rejeter cependant cet idiome ; dans la re-

cherche de la langue sacrée ; il pourra nous servir à faire des comparaisons.

Pour retrouver la langue sacrée, nous avons deux moyens : 1° les mots égyptiens, qui nous sont donnés par les auteurs anciens : cherchons à quelle langue antique ils appartiennent, avec la signification qui leur est attribuée ; 2° les passages d'auteurs anciens qui expliquent les divers sens des symboles : ceux-ci nous mettront sur la voie.

Le peu de mots qui nous sont parvenus sont, pour la plupart, de race *sémitique*, et ont de grands rapports avec l'hébreu, le chaldéen (principalement), le syriaque, l'éthiopien et l'arabe : ce dernier idiome, fort antique, doit nécessairement contenir le plus de racines de la langue sacerdotale. Le copte contient aussi certains mots de la langue sacrée. Mais il ne faudrait pas conclure toujours de la ressemblance du symbolisme à l'identité de prononciation. On trouve, dans certaines langues, des rapports de sons entre des mots qui expriment des idées tout à fait disparates ; et ces rapports se reconnaissent dans d'autres langues, tout à fait séparées des premières. Ainsi, en latin *pupilla* signifie la prunelle de l'œil, et une jeune fille ; en grec κόρη, et en hébreu *beth*, ont les mêmes significations : bien que les termes diffèrent, les idées sont les mêmes : ce rapport a dû venir d'une même pensée communiquée ensuite d'un peuple à un autre ; mais il ne détermine pas l'idiome qui l'a exposée primitivement.

Les symboles expliqués par les auteurs, tels qu'Horapollon, nous guideront dans la recherche de la langue sacrée, par les rapports des noms avec les idées ; j'ai donné, au commencement de cet ouvrage, un exemple de ces recherches : il faut bien remarquer, comme on l'a vu par le mot *port*, qu'une idée qui semble jetée au courant de la phrase, peut fort bien appartenir au symbole.

Lorsqu'il se présente des synonymes, il faut toujours prendre de préférence ceux qui se rapportent le plus exactement aux symbolismes de l'objet.

Je passe maintenant à la lecture des symboles, à peu près telle que je l'ai exposée dans l'*Histoire du prix Volney*. Ce sont des règles que j'ai établies, et qui sont absolument indispensables.

1° *L'écriture hiéroglyphique est essentiellement phonétique, et les caractères de cette écriture sont* HOLOPHONES, *c'est-à-dire qu'ils reproduisent toutes les syllabes qui entrent dans la composition du nom de leur figure, à la manière des rébus.*

Cette règle est fondamentale, et gouverne toute la méthode : elle en est l'essence et la vie. Néanmoins, dans la pratique elle doit recevoir quelques modifications. En effet, comme il n'est pas croyable que l'on tombe juste sur la véritable prononciation des mots de la langue sacrée, on sera toujours obligé de prendre les formes en squelette, c'est-à-dire qu'il faudra supprimer les voyelles intermédiaires et s'en tenir aux consonnes : ainsi on lira : *h-p*, *l-t*, *s-r-m*, etc.

2° *Les emblèmes portés par les divinités ont tous une valeur phonétique.*

Cette règle est une déduction de la précédente ; un symbole ne change pas de nature, parce qu'il change de position ; mais alors il peut prendre une valeur *allégorique ;* c'est-à-dire que le sens qui lui appartient naturellement est appliqué à un autre ordre d'idées.

3° *Cependant, et en raison même de leur phonétisme, il y a eu encore un choix dans l'emploi des caractères symboliques, par rapport aux idées qu'on voulait exprimer.*

Il est très-certain que deux symboles qui porteraient un nom semblable, mais qui auraient des symbolismes divers, ne devraient pas être pris l'un pour l'autre. Néanmoins, il arrive bien souvent dans l'étude des religions, que le rapport phonétique a été la cause de nombreuses confusions, en raison de l'emploi tropique dont parle saint Clément d'Alexandrie.

4° *Toutes les consonnes de la même articulation peuvent se supposer dans la prononciation des mots.*

Cette règle est fausse en théorie, mais elle est indispensable

dans la pratique. Il est évident que, à moins de supposer l'unicité du degré de l'articulation dans la langue parlée, on ne peut l'admettre dans l'écriture; mais dans l'application on sera toujours forcé de confondre les sons *k, g, h : p, f, b, v, m : etc., ch, s, z, etc.*, et les voyelles initiales.

Cette indication ne préjuge rien sur les modifications systématiques de la prononciation, dans la circulation des mots parmi les langues congénères.

5° *Un signe tronqué doit perdre dans son nom les mêmes parties qui manquent à la figure : comme les premières syllabes pour le haut, les dernières pour le bas.*

Cette règle est fort importante : on rencontre souvent des symboles mutilés : et cette mutilation, qui n'est pas arbitraire, doit nécessairement changer quelque chose au symbolisme et à la prononciation.

6° *Un signe composé de diverses parties hétérogènes, doit marquer le nom de chacune de ces parties; mais seulement en raison de leur rapport à l'objet auquel elles appartiennent.*

Cette règle se rapporte aux figures composées, telles que le *Sagittaire* du zodiaque. On ne lui a pas donné deux têtes, un corps de lion, deux ailes de papillon, chargées d'un oiseau couronné, et une queue de scorpion, pour marquer un simple tireur de flèches. Il y a là un symbolisme très-compliqué.

7° *Si l'on rencontre deux synonymes de suite, le dernier doit servir à fixer le sens du premier.*

Le passage d'Horapollon sur la langue sacrée, que j'ai déjà cité, justifie pleinement cette règle. Lorsque le sens d'un mot peut être louche, il faut bien l'expliquer par un synonyme ou une définition.

8° *Un signe dans une position qui ne lui est point naturelle, doit éprouver quelque modification dans sa signification. Il faut faire attention aux gestes des personnages.*

J'ai acquis la certitude, par mes recherches sur l'origine des lettres, qu'un signe symbolique a dû, en se *retournant* ou se *renversant*, *retourner* son nom. Ainsi, il se peut que le ren-

versement de l'objet n'annonce que le renversement du nom.

Le geste annonce nécessairement une action ; c'est le nom de cette action qui est exprimé par le geste.

On comprend facilement qu'un objet renversé ne doit point présenter l'idée simple de sa personne : à cette idée, vient naturellement se joindre celle de la position, qui ajoute nécessairement un nouveau mot au nom de l'objet.

9° *Un signe a toujours une prononciation fixe et habituelle : lorsqu'il doit changer de prononciation, ce changement est marqué par l'addition d'un autre signe, qui n'indique peut-être que le commencement du mot nouveau.*

Cette règle est encore fort importante ; on sait qu'il existait chez les Egyptiens plusieurs espèces d'éperviers ; les uns nommés *baïhet*, les autres *thaust*. Il est tout naturel de penser que l'un de ces noms était affecté à la figure simple de l'épervier ; tandis que l'autre s'appliquait à une figure d'épervier chargée d'un symbole. Ainsi, nous voyons l'épervier ayant un fouet passé derrière lui ; ce même fouet se voit derrière le vautour. Il est tout naturel de penser que, comme chaque espèce d'animal avait son nom et son symbolisme particulier, il fallait distinguer les espèces, afin de ne pas confondre la prononciation et la signification des espèces différentes.

10° *Que les objets multipliés ajoutent par leur nombre quelque idée à celle de la chose nombrée.*

Il y a deux espèces de multiplication ; la combinaison des genres et la réunion des individus. Ainsi, lorsqu'on voit accumulés plusieurs individus semblables ou tout les uns aux autres, il y a réunion d'individus ; l'on doit ajouter au nom d'espèce celui du nombre, soit qu'il soit pris à la lettre ; soit qu'il exprime tropiquement une autre idée. Mais lorsqu'il y a combinaison de genre, il ne faut voir qu'une collection qui n'a plus de rapport aux individus considérés isolément, mais à la liaison qui, par usage ou nature, est établie entre eux. Ainsi, chez les Chinois, le bâton d'encre, le pinceau, le marbre à broyer et le papier, sont appelés les *quatre précieux ; Ssé-pao*. Chez les Egyptiens,

sept lettres entre deux doigts désignaient le *Sort*. Ces sept lettres étaient évidemment la collection des sept planètes. Le jonc pour écrire, l'encre et le crible réunis, marquaient *l'écriture*, *les lettres* et la *maladie*, etc.

Telles sont les principales règles que j'avais établies dans mes premiers essais sur l'étude des hiéroglyphes ; il est certain qu'alors c'était le sentiment de la connaissance des choses qui me guidait, et non la science, car je ne savais encore rien.

C'est donc par suite de ces essais, comme je l'ai déjà dit, que j'entrepris mes recherches sur tout ce qui concerne les religions anciennes et les hiéroglyphes, et que je vis mes recherches confirmer pleinement la théorie que j'avais mise en avant.

C'est donc moi qui, depuis 1833, ai présenté au public les idées vraies de la méthode hiéroglyphique.

Une autre règle fort importante que j'ai découverte par suite de mes recherches, est celle-ci :

11° Un signe exprime à la fois des *idées corrélatives*, soit par *convergence*, *soit par opposition*.

Ainsi les auteurs nous font voir que le SCARABÉE désigne le *père* et le *fils* : l'ABEILLE, le *roi* et le *peuple* : l'ÉPERVIER, le *haut* et le *bas*. Cette règle doit s'étendre à un grand nombre de signes.

Ce n'est qu'en se rapportant aux principes que je viens de présenter, que la méthode de Champollion pourrait se justifier ; mais alors, on obtiendrait peut-être quelques monosyllabes épars, qui auraient encore besoin de prouver qu'ils appartiennent à la langue sacrée.

Disons donc et répétons toujours, que le système hiéroglyphique, tel que les anciens auteurs le signalent, ne pourrait exister sans la langue sacrée ou sacerdotale : que soutenir le contraire, c'est montrer l'ignorance la plus pure et la plus complète ; c'est ne pas connaître les sciences dont la langue sacrée faisait la base ; c'est ne pas comprendre le SYMBOLISME ORIENTAL ; c'est mettre au néant toutes les traditions historiques.

Déplorons donc l'opiniâtreté des savants qui persistent à nier cette langue sacerdotale. Ils ne savent pas le tort qu'ils font à la science, dont ils retardent les progrès, et même qu'ils font rétrograder, en anéantissant les seuls renseignements certains que nous possédions, et sur lesquels on avait déjà fondé des explications curieuses et intéressantes. Si les traditions sont rejetées, nous n'avons plus de guides, plus de conducteurs.

Quelque faible que soit ma voix, et quelque peu qu'elle soit écoutée, je ne cesserai de crier à l'Europe savante : *Interrogez les traditions; étudiez les sciences sacerdotales; recherchez* LES IDÉES ANTIQUES.

Voici le tableau des passages tirés d'auteurs anciens, cités dans cet opuscule, et exposant la méthode hiéroglyphique : on voit qu'ils sont tous concordants.

Ce tableau, joint à celui des témoignages sur la langue sacrée, faisait partie de la collection distribuée à l'Académie des *inscriptions* en 1838.

FIN.

RECTIFICATIONS IMPORTANTES.

Page 6, note 1re, § 4e. (*Fontaines*) : fontaines sacrées ; le *lion* était là en manière de prière, κατ' ευχην. *Voyez* Horapollon, liv. Ier, chap. 21.

P. 27. (*A leurs figures, à leurs noms*), *lisez* : à leurs figures et à leurs noms.

P. 32. Συμϐολικος signifie proprement *allégorique ;* c'est pourquoi on appliquait cette expression aux grandes images ou idoles.

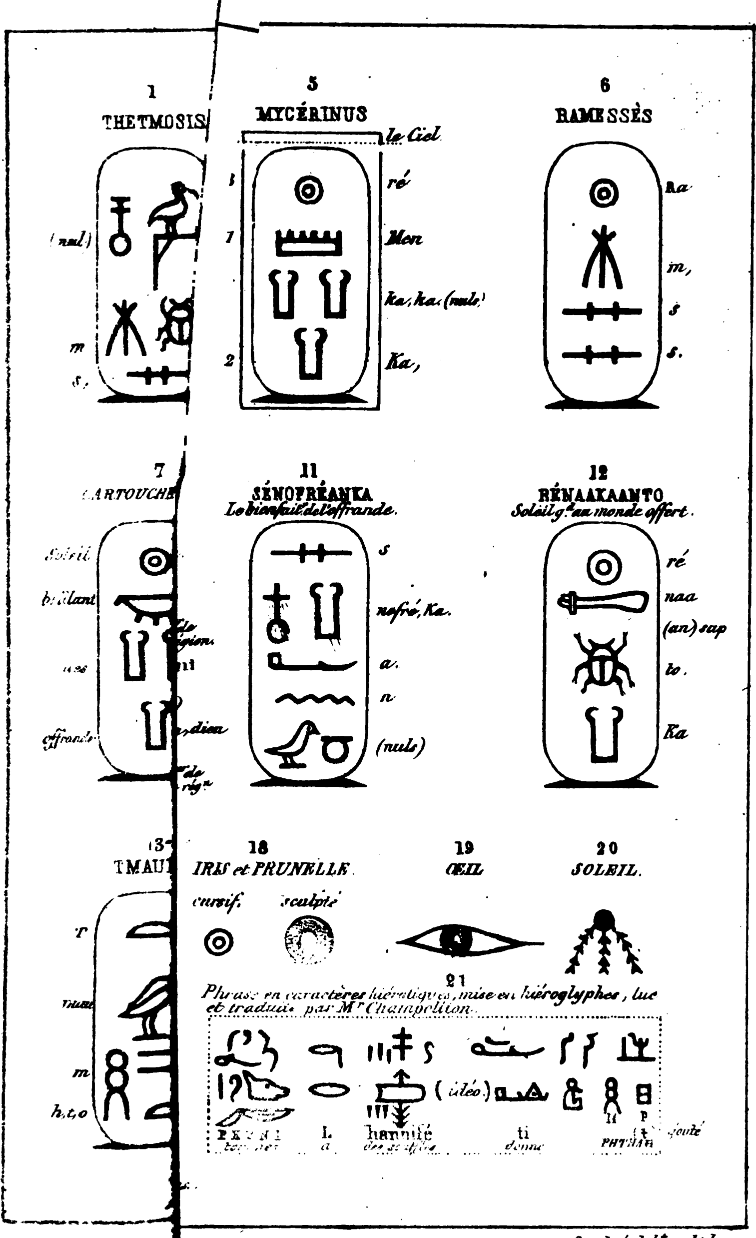
P. 36, n. 1re. (*Mandragore.*) De nouvelles recherches m'ont donné lieu de croire que *gór* n'est autre que *gour*, qui signifie *idole; Manr-a-gor*, petite idole (l'*a* intermédiaire ne sert qu'à lier l'adjectif au substantif). Il paraîtrait que la racine de la *mandragore* figurait un de ces dieux enfants, *pataïques*, ou *téraphims*, que Rachel déroba à son père. Peut-être que Rachel, en commettant ce larcin, avait l'espoir que l'influence des figures la rendrait féconde une seconde fois ; car lorsque, par l'effet des pommes de *mandragore*, elle avait mis Joseph au monde, elle s'était écriée : « Que le Seigneur me donne encore un autre fils ! » Effectivement, depuis la soustraction des idoles, Rachel conçut un autre fils, qu'elle nomma *Ben-ón-i*, le fils de ma douleur ; mais ce nom peut aussi s'interpréter le *fils de mon idole :* car *ón* signifie *douleur* et *idole*. Jacob changea ce nom en celui de *Ben-jamin*, le fils de la droite, ou du Midi, ou de *bonheur*.

P. 42. Cette citation, faite de mémoire, est inexacte : ce n'est point à Memphis que le fait s'est passé, mais à Alexandrie. Ce fut Sérapis qui expliqua ainsi le rêve : « Vous n'aurez pas d'enfant ; car celui qui donne *quittance* ne reçoit point d'intérêt. » αποχή signifie *quittance*, et non pas *obligation*.

P. 44. C'était en *rompant* la paille, et non en la *nouant*, qu'avait lieu la conclusion des affaires. Les veuves mettaient les clefs sur la *fosse*, et non pas sur le *cercueil*.

QUORIENT.

TIEN



Gendré del.t et lith.

2

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR DÉJA PUBLIÉS.



Histoire du prix Volney, 1833, in-4°, 4 planches.

Éclaircissements sur la destination de trois zodiaques, 1839, in-4°, avec une planche.

Notice sur le château seigneurial d'Issy, connu sous le nom de *Château de Childebert*, 1841, in-8°, avec une belle planche.

Mémoire sur l'influence réciproque du symbolisme religieux et des arts d'imitation, 1842, in-8°.

Mémoire sur l'influence du paganisme sur la morale publique des peuples anciens, 1842, in-8°.

Mémoire sur l'origine de la dignité royale et de ses insignes, 1844, in-8°.

Sous presse :

Recherches historiques, etc., sur le symbole de la CROIX, et ses rapports avec le dieu SÉRAPIS.

Cours sur les religions comparées et les hiéroglyphes égyptiens.

Imprimerie de HENNUYER et Cᵉ, rue Lemercier, 24. Batignolles.

TABLEAU COMPARATIF

DES RAPPORTS DES AUTEURS ANCIENS, SUR LES ÉCRITURES ÉGYPTIENNES.

AUTEURS INCONNUS A M. CHAMPOLLION, OU REJETÉS PAR LUI.

Ire BRAN... ...ent les noms de :

Τα πρ... ...iers éléments ;
τα πατρ...

... ou d'un autre

...ιχη, *s'interpré-* ...UN AUTRE NOM.

...ant un objet ou ... par une autre fi... ...r un autre nom, ... d'allusions clai... ... τινας αινιγμους

...S, ANTONOMASES. ...*ée*, pris pour le ...is portant tou... ...om de *scarabée*.

... τον υποκειμενον

...τον θεον φραζουσι. ...ent le dieu (Osi... ... nom d'*épervier*.

...*rvientes*, *et non-* ...ant un nom et

...gures de lettres

...t à la mémoire

...ic les symboles

IIe BRANCHE,
dont les signes portent les noms de

Γραμματα, lettres; ςοιχεια, éléments; αγαλματα, images; ειδολα (ειδη-ολα), idoles (images complètes); μονογραμμοι, monogrammes; τερατα, monstres; σημεια, signes; χαρακτηρες, sculptures; γραμματα θεια, lettres divines.

FIGURES OU TABLEAUX.

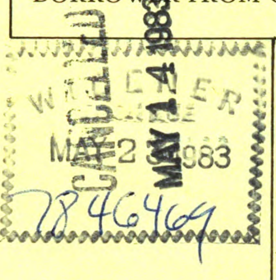
***Imitant*, par des allusions, l'organisation des mondes éthérés et célestes. (Voyez Porphyre et Jamblique.)**

Ce sont les éléments de l'écriture primitive, qui sont composés des signes de l'écriture du langage : lesquels sont ainsi les *premiers éléments de l'écriture*.

Abénéfi appelle cette écriture *écriture des oiseaux* (à cause des représentations astrologiques); *elle représente*, dit-il, *les puissances de Dieu*; Plotin dit que les figures qui la composent représentent en masse des phrases, des discours. Porphyre lui donne le nom de *symbolique* ou *métaphorique*, s'interprétant au moyen d'*allusions* (il ne faut pas la confondre avec l'*allusive claire* de saint Clément d'Alexandrie). C'est la même qu'Ammien-Marcellin désigne comme exprimant, PAR UN SEUL SIGNE, *un sens complet*. Ruffin appelle ses signes des *lettres sacerdotales*. Aristote prétend qu'elle était commune aux Égyptiens et aux Chaldéens : c'était un genre de mnémonique.

ÉCRITURE NATIONALE.

Cette écriture porte les noms de *démoik*, *démotique*, *enchoriale*, *commune*, *épistolographique*. Abénéfi l'appelle l'*écriture des ignorants*; on croit qu'elle réunit les consonnes aux voyelles à notre manière, ou comme l'écriture *zend*.


CANCELLED
MAY 1 4 1983
MAY 2 1983
7846469



